

CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISSANT LE SAMEDI.

Prix de l'abonnement : Rome un an 3 écus ; six mois, 16 pauls ; trois mois 85 baj.
Angleterre, Belgique, Espagne et France, un an 20 fr. six mois, 11 fr. ; trois mois 6 fr. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet,
rue de Sèvres, 93 ; à Louvain, M. Charles Peeters, libraire. Prix du numéro, 5 baj.

Sommaire.

L'unité italienne en 1814.

Bibliographie. — Vie du Vénérable Dossena, par Gavantus.

Chronique.

L'unité Italienne en 1814.

Il est curieux de retrouver dans le passé le récit du présent ; et c'est, à coup sûr, une leçon très intéressante de l'histoire de montrer les chemins où l'humanité s'est engagée, à des époques différentes, séduite par les mêmes théories, détrompée par les mêmes faits.

Il ne serait pas difficile de remonter le long cours de l'histoire d'Italie et d'y remarquer des époques, qui ont avec la nôtre d'étonnants rapports. Ajournons cette tâche attrayante : contentons-nous aujourd'hui de signaler une circonstance peu connue de l'histoire contemporaine, où l'on vit le bon sens de Napoléon 1^{er} faire justice des utopies unitaires dont le rude essai d'application, au mépris de tous droits, tourmente si tristement, de nos jours, la péninsule italienne.

On met entre nos mains une singulière brochure de 76 pages, imprimée chez Carlier à Bruxelles (Naples probablement) 1829. Elle porte ce titre : *Delle cause italiane nell' evasione dell'imperatore Napoleone dall'Elba* ; avec cet exergue en français : *On doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité.* (Voltaire).

L'auteur, qui semble parler au nom de plusieurs, s'excuse d'abord de n'avoir pas tout dit, parce que nombre de personnes, ayant eu grande part aux événements qu'il raconte, vivent encore, et il promet des révélations plus complètes, des preuves matérielles de l'exactitude de son récit. En attendant, ce récit offre tous les caractères de la vérité historique et nous ne sachions pas qu'il ait été contredit. Dans tous les cas, en le prenant tel qu'il est, il n'en serait pas moins surprenant qu'un écrivain qui prenait la plume en 1829, eût tracé un esquisse d'un rapport si frappant avec le temps actuel.

Napoléon se trouvait en 1814 à l'île d'Elbe, depuis le 5 mai. Aucune espérance de restauration ne lui restait encore dans son exil. Il croyait sincèrement son rôle achevé, il se résignait à vivre de souvenirs non plus d'espoir : *Di memoria nudristi più che di speme* (Tasso). D'éclatantes infidélités l'avaient désenchanté de la puissance absolue, peut-être méditait-il cette parole attribuée à Pie VII : « Nous avons sacré sa personne, elle a été sauvée ; nous ne lui » avons pas donné sa couronne et il l'a perdue. »

Cependant quelques hommes éminents, qui avaient ardemment servi sa politique en Italie, se réunissent à Turin, puis à Gênes, au nombre de quatorze : deux corses, deux génois, quatre piémontais, deux citoyens du royaume d'Italie, et quatre autres des états romains et des deux Siciles. Deux d'entre eux seulement étaient morts à l'époque de l'impression de la brochure : elle se contente de nommer ceux-là : Melchior Delfico, ancien conseiller d'état à Naples, et Louis Corvetto un des meilleurs jurisconsultes de Gênes et peut-être de toute l'Italie. Ces hommes avaient pour

but d'utiliser au profit de leur patrie la chute de l'empereur et roi. Ils poursuivaient la récente chimère d'unir la péninsule et de la centraliser, sur le modèle de la France moderne ; ils prétendaient au surplus ressusciter l'antique empire romain, dont le nom a toujours séduit les italiens. Or le résultat de ces réunions se traduisit par les dépêches qu'on va lire : elles s'expliquent d'elles-mêmes.

NUIT DE JEUDI 19 MAI 1814.

A Sa Majesté l'Empereur Napoléon, à l'île d'Elbe.

« Sire,

Un petit nombre d'italiens, les premiers qui saluèrent en vous le libérateur de l'Italie, les plus constants admirateurs de votre gloire, parmi lesquels vous ne trouverez ni un adulateur de votre puissance, ni un infidèle à votre infortune que chacun d'eux eût voulu empêcher au prix de son sang ; ont résolu de tenter un suprême effort pour relever de sa longue ignominie la péninsule italienne.

« Ils viennent, Sire, au nom de la patrie, demander votre nom et votre épée et vous offrir, en retour le renaissant empire romain.

« Il faut que cette renaissance soit digne d'un grand peuple : c'est dire qu'elle le sera aussi du héros que ce peuple appelle à l'honneur de le gouverner.

« Que César soit grand ; mais que Rome soit libre. L'Italie, Sire, a besoin de vous ; et quoi qu'en disent les traités, la nature vous fit italien : vous répondrez à la voix de la nature.

« Un prodige de force est nécessaire : votre bras seul est assez puissant pour faire ce prodige. Nouvel Archimède, appuyé sur le rocher de votre exil, instruit par vos désastres, vous releverez le Capitole : mais là, Sire, il faudra vous arrêter. Fatigué par l'œuvre de la création le Tout-puissant lui-même ne dédaigna pas de se reposer.

« L'entreprise n'est pas seulement gigantesque, mais elle est difficile et périlleuse, elle n'en sera que plus digne de vous faire poursuivre cette carrière de merveilles que vous avez déjà parcourue du Tibre au Nil et de l'Ebre au Volga.

« Sire, que les leçons du passé servent du moins à l'avenir : alors l'avenir sera exempt de ces erreurs qui, si souvent, ont remis en question ce qui semblait le mieux assuré.

« Il est nécessaire, Sire, de renoncer, et de renoncer pour toujours et sincèrement, à ce système de tuerie générale que les conquêtes portent avec elles. Votre vie sera amplement remplie, votre gloire amplement rehaussée, si vous parvenez à accomplir l'entreprise que la patrie vous invite à tenter.

« Vous avez montré à l'univers étonné ce que peut votre épée, achevez de lui prouver ce que peut votre génie comme législateur et comme citoyen.

« Sire, de votre part une seule parole, un seul mouvement suffiront pour faire lever la nation toute entière.

« Dites, comme Dieu à la lumière : que l'Italie soit faite, et l'Italie sera.

« Si vous descendiez dans la tombe avant d'avoir rompu nos fers, la terre de vos premiers triomphes serait esclave pour toujours.

« Vous avez fait admirer à l'univers la gloire des armes ; ne dédaignez pas désormais d'acquérir la gloire de Washington.

» Enfin, Sire, vous devez réfléchir quel immense parti vous auriez pu tirer de deux généreux peuples, l'un de l'autre divisés, qui attendaient de vous leur renaissance nationale, et qui accourraient des deux extrémités de l'Europe, pour vous rendre, sur les rives de la Seine, ce que vous auriez fait pour eux sur les bords de la Vistule et du Tibre.

« Il ne s'agit peut-être pas aujourd'hui de l'Italie seule, Sire : déjà l'aurore des restaurations s'annonce fatale, ou du moins il ne serait pas impossible que les destins du monde entier ne dussent être encore une fois subordonnés à vos propres destins.

» Vous avez vaincu l'Europe tant que vous êtes demeuré l'allié des peuples. Vous voulûtes devenir l'allié des rois dont vous étiez déjà l'arbitre : c'est alors précisément que vous êtes tombé.

» Il est encore en votre pouvoir de vous mettre à la tête de la civilisation européenne. Si l'on fût parvenu à vous jeter dans un mouvement rétrograde, peut-être nous retrouverions-nous au siècle des croisades.

» Jamais, Sire, vous auriez beau vous dépasser vous-même, jamais vous n'irez au delà ni au dessus des prodiges de Marengo et d'Austerlitz.

» Ce ne peut donc être dans la guerre que votre majesté doit chercher de nouveaux lauriers.

» Nous ne venons pas, Sire, vous présenter en offrande le sang des peuples, comme l'apanage d'un trône.

» Nous présentons à vos regards une nation asservie, qui réclame un nouveau libérateur ; qui consent à le saluer comme son roi, si ce roi consent lui-même à ne voir dans son sceptre que l'insigne d'une magistrature suprême.

» Avant tout, il est indispensable que votre majesté connaisse les bases fondamentales, qui sont une condition *sine qua non* à notre coopération. Si votre majesté les accepte, elle peut disposer de notre bras, de notre vie et de nos biens. Nous sommes, il est vrai, un petit nombre ; mais, vous le savez, Sire, notre cœur est intrépide : chacun de nous, presque tous ont regardé plus d'une fois la mort en face et ce n'est point nous, mais la mort qui a baissé les yeux. Ceux d'entre nous dont la carrière a été étrangère au métier des armes, n'ont pas moins fait ailleurs leurs preuves. Ni les poignards ni les supplices ne les feront pâlir ; nul obstacle ne pourra nous arrêter, aucun péril ne nous fera vaciller. Mus par un même esprit, unis par un même serment, animés d'une seule pensée, une seule parole de votre majesté sera suffisante pour décider de nos actions.

» Quant aux moyens d'exécution, nous les subordonnons à la sagesse infinie de votre majesté en la suppliant d'examiner ceux dont nous avons esquissé les éléments dans le projet B ci-inclus. Sous la lettre A, votre majesté trouvera les bases importantes du pacte fondamental, qui nous a paru le plus propre à consolider l'indépendance, la gloire vraie et la liberté de notre pays. Nous ne saurions prêter notre coopération sans que ce premier point ait été préventivement convenu et irrévocablement fixé.

» Nous confions au plus jeune d'entre nous le périlleux message de porter à votre majesté ces propositions sommaires. Vous reconnaîtrez dans sa personne, Sire, un des braves de Marengo et d'Iena : il pourra vous montrer les cicatrices des blessures qu'il a reçues à Eylau et à Friedland ; vous n'aurez certainement pas oublié sa noble conduite à Brienne et à Montmirail.

« Lorsque votre majesté aura donné à cet officier ses instructions sur le mode de correspondre ultérieurement et aura indiqué un chiffre, chose qui nous semble indispensable, nous la supplions de le renvoyer sur le continent le plus tôt possible et comme il sera utile qu'il se rende dans le midi, votre majesté pourrait lui confier une mission pour le roi de Naples, afin de l'accréditer auprès de ce souverain et pour le faire personnellement connaître comme investi dans cette occasion, de votre entière confiance, comme de la nôtre. Quant au reste, le roi le connaît d'ancienne date comme un vieux soldat, sur lequel on peut compter.

» Nous sommes avec le plus profond respect,

» de Votre Majesté,

» Sire,

» Les très humbles, très fidèles et très dévoués : président et membres du comité constitutif de l'empire romain : (Suivent quatorze signatures).

Turin, jeudi à minuit, 19 mai 1814.

Le délégué, parti la nuit même pour Savone, prenait déjà la

mer, lorsqu'il reçut un exprès du président du comité constitutif. On lui enjoignait de se rendre immédiatement à une autre destination, avant de passer à l'île d'Elbe ; on l'autorisait à faire parvenir ses dépêches à Napoléon par le moyen de la garde impériale, qui s'embarquait précisément alors à Savone.

L'officier écrivit de son côté à l'empereur pour lui expliquer le motif qui retarderait son arrivée près de lui, joignit sa lettre aux autres dépêches et confia le tout à la personne qui devait s'en charger : il se transporta sans perdre un moment à sa nouvelle destination.

Comme l'argent est le véritable nerf de la guerre, divers capitalistes génois mirent à la disposition du comité, puis à celle de Napoléon, s'il acceptait, une première somme de douze millions, monnaie de France.

Napoléon accepta sans restriction les bases constitutionnelles, promit le secret exigé et résolut diverses modifications aux projets d'exécution. Quant au secret, on lui demandait de le garder même vis à vis des français qui l'avaient suivi. C'était l'objet d'une lettre particulière écrite par le président. Les communications parvinrent au comité par un envoyé de Napoléon ; de son côté le comité envoya un de ses membres à Porto Ferrajo.

Ici viennent se placer naturellement les documents A et B, dont il a été question.

Le premier se trouvait conçu en ces termes :

« Bases fondamentales de la constitution du nouvel empire romain. »

1.

« Le territoire de l'empire romain sera formé de tout le continent italien et ne pourra s'accroître.

2.

» En cas de guerre aucun traité de paix ne pourra être signé, encore moins ratifié s'il contient la plus légère infraction à cet article, soit qu'elle augmentât, soit qu'elle restrignît l'étendue de l'empire, constitutionnellement arrêtée.

3.

» La nation italienne appelle au trône Napoléon Bonaparte, souverain actuel de l'île d'Elbe et après lui sa descendance masculine directe, légitime, aux conditions exprimées et contenues dans le présent acte constitutionnel.

4.

» En cas d'extinction de la ligne masculine directe, les femmes seront capables de succéder au trône, aux conditions qui seront fixées.

5.

» Le souverain prendra et portera le titre d'*empereur des romains et roi d'Italie par la volonté du peuple et la grâce de Dieu*.

» Son avènement ne pourra être proclamé qu'après le serment, fait par lui selon la formule qui sera prescrite, de fidélité à la constitution.

6.

» Au cas où la descendance actuelle légitime de l'empereur Napoléon 1^{er} viendrait à s'éteindre, la couronne de l'empire romain passera au prince Eugène Beauharnais et à sa descendance légitime.

» En cas d'extinction de cette descendance, la nation italienne appelle au trône le prince Lucien Bonaparte, frère de l'empereur Napoléon, et sa descendance, dans l'ordre ci-dessus exprimé.

7.

» Un acte constitutionnel supplémentaire fixera ce qui regarde la minorité, la régence, le cas de démence du souverain et du prince héréditaire, non moins que les cas de déchéance du trône, prévus par la constitution.

8.

» Aucun des princes ou princesses, appelés constitutionnellement à succéder au trône, ne pourront, durant trois cents ans, à partir de la promulgation de la présente constitution, contracter mariage avec aucun des princes ou princesses des maisons régnantes d'Autriche, de France, d'Espagne, pas même avec celles qui ont régné à Naples, en Piémont ou en d'autres états de l'Italie. De tels mariages donneront lieu, de plein droit, à la déchéance, soit du trône, s'il est déjà occupé par le contractant, soit de la succession éventuelle et de plus de l'exclusion, durant cinq générations, du territoire de l'empire.

9.

» L'article précédent ne préjudicie en rien aux mariages déjà

contractés avant 1814; mais dans le cas d'un veuvage, il retrouve immédiatement son application.

10.

» La souveraineté réside dans la nation italienne.

11.

» Le gouvernement dépositaire de cette souveraineté, se compose de l'empereur et d'une chambre de représentants.

12.

» La réunion des trois pouvoirs concourt à la formation de la loi, à la majorité des votes.

13.

» Le sénat de l'empire, qui forme la chambre haute, est à la nomination de l'empereur, qui le choisit sur de triples listes des collèges électoraux. Il est composé de deux cents membres, agés de trente ans, possédant au moins un revenu annuel de trente mille francs en biens fonds situés sur le continent de l'empire romain.

14.

» La chambre des représentants est composée de trois cents citoyens éligibles par cent mille âmes de population, agés de trente ans révolus et possédant un cens électoral, qui sera ultérieurement fixé par l'assemblée constituante.

15.

» La première assemblée législative prendra le nom d'assemblée constituante: elle devra remplir les lacunes de l'acte constitutionnel, expliquer et terminer les ambiguïtés et les doutes; mais il ne pourra en aucune façon s'éloigner des bases fixées plus haut ou établies plus bas.

16.

» Tous les cultes actuellement existants sont libres et protégés également.

17.

» La liberté de la presse est garantie, sans que nulle restriction préventive puisse y être introduite.

18.

» L'impôt sera voté annuellement.

19.

» Aucun étranger, même naturalisé, ne pourra faire partie de l'une ou de l'autre chambre, non plus que les fils des étrangers.

20.

» Il est expressément dérogé à l'article qui précède en faveur des étrangers qui auront combattu pour l'établissement de l'empire romain, s'il nécessitait une guerre quelconque, pourvu qu'ils aient obtenu leur naturalisation, et qu'ils n'aient point été naturalisés après trois ans, à dater de la paix.

21.

» L'empereur des romains ne pourra en aucune manière être appelé à régner sur d'autres peuples, ni prendre d'autres titres, quels qu'ils soient sous peine de décadence. La même règle est imposée au prince et à la princesse héréditaire.

22.

» En cas de guerre, et si la guerre est suivie de victoires et de conquêtes territoriales, il sera fait de ces conquêtes l'usage le plus convenable et le plus avantageux à la nation italienne, sans que des possessions de cette nature puissent entraîner, sous aucun prétexte, l'agrandissement du territoire de l'empire.

23.

» L'empereur est tenu de convoquer une fois par an la représentation nationale: il pourra dissoudre la chambre élective; mais, dans ce cas, les collèges électoraux sont de plein droit convoqués dans le mois à dater du jour de la dissolution.

24.

» En cas de guerre étrangère ou civile, ou de péril pour la patrie, déclaré par les deux pouvoirs législatifs, sur la proposition de l'empereur ou d'un législateur, l'empereur pourra être investi de la dictature, dont la durée ne devra pas excéder six mois, ni être prolongé sans interruption et jamais dans la même année; ce qui ne donnera en aucune sorte au dictateur le pouvoir d'innover quoique ce soit à l'intégrité de l'empire, à l'ordre de succession au trône, aux mariages, aux alliances, à la souveraineté nationale, à la division des pouvoirs, à la liberté des cultes.

25.

» Tout italien est soldat pour défendre la liberté publique et l'indépendance nationale et l'armée se recrute par la conscription actuelle.

26.

» L'empire romain entretient sur le pied de paix un armée de trois cent mille hommes de diverses armes, non compris les vétérans, les invalides, les gardes-côtes et l'armée navale; elle ne pourra être réduite avant quarante années, à partir de la promulgation de la présente constitution et de la conclusion de la paix, en cas d'une guerre qui précéderait la reconnaissance de l'empire de la part des puissances étrangères.

27.

» Le peuple italien déclare qu'il ne veut pas intervenir dans les affaires des autres peuples, de même qu'il ne veut pas souffrir qu'aucun peuple intervienne dans les siennes. En sorte qu'il ne pourra être conclu aucun traité d'alliance ou de secours mutuel si ce n'est en faveur de l'intégrité du territoire italien et de sa défense.

28.

» Après la reconnaissance de l'empire ou après la paix, aucun corps de troupes étrangères ne pourra être admis sur le sol de l'Italie.

29.

» La dette publique et déclarée inviolable.

30.

» L'ordre de la couronne de fer prendra le nom de *légion d'honneur* d'Italie. Tous les titulaires actuels sont maintenus et seront pourvus de la nouvelle décoration.

31.

» Les trois couleurs nationales sont conservées.

32.

» La confiscation est abolie, mais seulement à dater de la fin de la quarantième année de l'empire romain et de la trentième année après la paix. Passé ces époques, elle ne pourra être rétablie.

33.

» L'île d'Elbe fait partie intégrante de l'empire romain et elle élira deux représentants.

34.

» La représentation nationale sera renouvelée tous les trois ans.

35.

» La personne de l'empereur est inviolable: le sont également celles du prince et de la princesse appelés immédiatement à la succession.

36.

» Les ministres sont responsables et la loi de responsabilité devra être promulguée dans le cours de la première session législative.

37.

» La liste civile ou le traitement de l'empereur est de vingt millions de francs. La dotation des princes et princesses de la famille impériale sera fixée ultérieurement.

38.

» Aucun prince de la famille impériale ne pourra occuper un emploi dans l'administration civile, militaire ou judiciaire, être ministre à portefeuille, ministre d'état, ni ambassadeur, ni évêque pourvu; mais ils pourront, à l'âge de vingt-cinq ans, commander les armées de terre et de mer et être revêtus, à leur majorité, d'un grade militaire.

39.

» Les princes sont membres du sénat par droit de naissance mais ils ne peuvent assister aux sessions avant l'âge de vingt ans accomplis et avoir voix délibérative avant vingt-cinq ans.

40.

» Les membres du corps judiciaire sont inamovibles par droit de nomination, dès qu'ils ont prêté serment de fidélité à la constitution et à la dynastie impériale.

41.

» Aucun des membres tant de l'une que de l'autre chambre ne pourra remplir un emploi mobile et il sera tenu d'opter.

42.

» Le droit de faire grâce appartient à l'empereur, comme celui de diminuer les peines; mais à l'égard du délit de trahison, il ne pourra l'exercer que par la mutation de la peine de mort contre celle qui vient immédiatement après dans les lois pénales.

43.

» Le système décimal des monnaies, poids et mesures linéaires,

itinéraires et autres sera uniformément adopté dans toute l'étendue de l'empire.

44.

» Les cinq codes français sont provisoirement adoptés, jusqu'à ce que la commission législative ait proposé et les législateurs adopté les changements qui seront jugés convenables.

45.

» Les biens nationaux et les ventes effectuées sont inviolables.

46.

» Ni le gouvernement constitutionnel ni le dictateur ne pourront conclure la paix avec un ennemi quel qu'il soit, dont les armées n'auraient évacué d'abord le territoire de l'empire romain.

47.

» La première assemblée législative aura lieu à Rome, la seconde à Milan, la troisième à Naples; chacune durera trois ans: elles se succéderont dans le même ordre de trois en trois ans.

48.

» Les ministres ne pourront appartenir à aucune des chambres; mais ils devront y être entendus.

49.

» Aucun changement ne pourra être fait ni proposé dans la constitution, du moment qu'elle aura été arrêtée dans le cours de la première session, à dater du jour où l'empire romain sera reconnu par toutes les puissances de l'Europe. Les législateurs ne pourront s'occuper de cet objet qu'en vertu d'un mandat spécial du peuple et par suite d'une convocation extraordinaire, annoncée par une proclamation spéciale du gouvernement.

50.

» Si la ligne masculine venant à s'éteindre, le trône était occupé par une princesse, le mari de l'impératrice ne pourra ni commander les armées, ni intervenir dans aucune mesure législative ou exécutive. Il jouira d'un apanage de deux millions, sa vie durant.

51.

» La garde nationale est la seule force armée qui pourra faire les services dans l'intérieur du palais destiné à la représentation nationale.

52.

» La résidence habituelle de l'empereur sera fixée à Rome.

53.

» Il y aura quatre vice-rois, dont la résidence sera fixée, Rome exceptée, dans les quatre villes les plus peuplées de l'Italie.

54.

» Le prince Eugène sera pourvu de ces quatre charges de vice-roi. Elles seront toutes à la nomination de l'empereur et à son choix, qu'il portera sur les princes de sa famille âgés de vingt cinq ans accomplis.

55.

» Ni le prince héréditaire, ni la princesse héréditaire ne pourront, en aucun cas, être pourvus de ce titre.

56.

» Ces grandes charges de l'empire ne pourront entraîner l'existence d'aucun pouvoir contraire à la constitution et aux lois de l'état.

57.

» L'assemblée constituante fixera, dans la première assemblée législative, par le moyen de lois organiques constitutionnelles, ce qui concerne la haute cour impériale, l'accusation et le jugement, dans les cas prévus, des princes et princesses, des ministres, sénateurs, représentants etc.

58.

» Tous les italiens étant égaux devant la loi sont également admissibles aux emplois publics, civils et militaires.

59.

» Les titres de noblesse conférés depuis dix ans sont seuls conservés, mais ils ne confèrent aucun privilège: les titres qui seront conférés à l'avenir pour services insignes seront sujets à la même restriction.

60.

» L'initiative des lois appartient également à l'empereur et à l'une et l'autre chambre.

61.

» L'institution du jury est déclarée nationale et irrévocable, sauf les pouvoirs extraordinaires en cas de dictature.

62.

» Les séances des chambres et des tribunaux sont publiques.

63.

» Les députés qui siégeaient aux corps législatifs du royaume d'Italie, à ceux de Naples et de France, pour les départements réunis à l'ancien empire français formeront l'âme du corps législatif à venir, pour la première réunion de l'assemblée constituante.

On s'étonnera à bon droit de ne voir dans ce projet de constitution aucune mention du Souverain Pontife. Ce n'est pas que la difficulté eût échappé aux membres du comité. Elle était tellement grave qu'ils résolurent de la passer sous silence. Ce fut l'avis du secrétaire, qui fit valoir à l'appui cet embarrassant dilemme: « Si vous décidez, dit-il, que le Pape doit rester en Italie, vous portez à notre empire romain le coup de la mort, par l'acte même destiné à lui donner la vie; et si le Pape est réduit à aller résider hors de l'Italie, vous allumez un brandon de discorde dont s'empareront tous les partis.»

(La suite prochainement.)

Bibliographie.

Vita del Venerabile Cosimo Dossena, Vescovo di Tortona, œuvre posthume du P. Barth. Gavantus, de la congrégation des clercs réguliers de Saint Paul, revue et publiée par un autre prêtre de la même congrégation, Milan, typographie et librairie archiépiscopale de Pogliani 1860. 12^e volume de la collection des vies des plus illustres religieux de la congrégation des clercs réguliers de Saint Paul, ou barnabites.

Barthélemy Gavantus, si connu par ses travaux liturgiques, composa dans ses dernières années la vie d'un de ses confrères, le vénérable Cosme Dossena. Ce livre a fourni des matériaux à tous les biographes de Dossena et aux historiens des barnabites; mais il est demeuré inédit jusqu'à présent; on vient de l'imprimer dans la collection ci-dessus mentionnée, dont il forme le 12^e volume. C'est une très heureuse pensée que d'avoir mis au jour un tel ouvrage; on s'en convaincra, nous l'espérons, par cet aperçu.

Cosme Dossena naquit à Pavie en 1548: il s'appliqua avec ardeur à l'étude des anciens philosophes, des historiens grecs et latins, de ceux surtout qui servent le plus à l'art militaire, pour lequel il avait une inclination décidée; aussi pour la satisfaire et encore plus pour obéir à ses convictions religieuses, il prit du service dans la guerre contre les Turcs sous les ordres de Hector Visconti. Il se trouva avec lui à la défense de Sebenico, ville de Dalmatie, très florissante en ce temps-là. Il suivit peu après Octave de Gonzague, général du roi catholique Philippe II, et parvint aux premiers honneurs de la milice, il prit part à plusieurs autres campagnes contre les Turcs. A la bataille de Lépante si glorieuse aux armes catholiques, il combattit à côté de Gonzague et donna de telles preuves de sagacité, que Jean André Doria l'appela très souvent au conseil de guerre. Il fut en outre chargé par Doria et par Don Juan d'Autriche, généralissime de la ligue chrétienne, de dessiner des projets de bataille. Don Juan, ayant terminé la guerre par la glorieuse victoire de Lépante voulut emmener Dossena à Madrid, où il lui donna des marques éclatantes et nombreuses de considération; il voulut même plus tard le nommer mestre-de-camp, afin de le retenir en Espagne. Mais Dossena préféra retourner en Italie, où l'appelait Hector Visconti, au nom de la république de Venise, pour lui confier le commandement d'une armée. Il refusa néanmoins cet honneur: il avait déjà pris la résolution de s'adonner sans réserve aux pratiques de la piété.

Du reste, au milieu même de l'exercice des armes Dossena sut préserver sa foi et ses mœurs. Il s'appliquait à l'oraison et visait résolument à la perfection chrétienne. Il faisait preuve d'abnégation et d'une patience bien rare chez les hommes de sa profession. Aussi jouissait-il d'une estime singulière, même d'une sorte de vénération.

Mais Dieu appelait Dossena à un plus haut degré de vertu. Il abandonna le métier des armes, revint dans sa patrie et sous la direction des pères barnabites, il adopta les pratiques de la plus fervente piété. Son zèle ne se borna bientôt plus à lui-même. Il

paraissait dans les places publiques, et prêchait la pénitence au peuple, qui le suivait bientôt dans les églises. A son exemple même d'insignes pécheurs revinrent à Dieu.

Quand on a vu quel était le caractère de Cosme Dossena dans le monde, il est facile d'imaginer quelle devait être sa conduite dans le service de Dieu. Il se crut appelé à une perfection plus grande encore, entra chez les barnabites en 1582 et y fit profession l'année suivante. Il étudia la théologie à Pavie même et une fois prêtre, ses supérieurs le destinèrent à gouverner le second noviciat, à Milan. Il passa de là à Rome pour diriger le collège de S. Blaise à l'Anello, remplacé depuis par le collège dit de S. Charles à Catinari. Il établit dans cette ville les écoles de la doctrine chrétienne et remplit avec tant d'ardeur le ministère de la prédication qu'il obligea ses supérieurs à le modérer. Il ouvrit un asyle aux pécheresses repentantes.

En même temps le S. Siège l'occupa dans des affaires très importantes, particulièrement à la réforme des réguliers. Clément VIII et Paul V lui confièrent la surintendance de la congrégation des feuillants, moines de S. Bernard. Il la conserva toute sa vie à la satisfaction du S. Siège autant que de l'ordre. L'expérience que Dossena y déploya prouva qu'il était digne de gouverner sa propre congrégation. Il fut élu général des barnabites en 1590; il le demeura 12 ans. Les limites de cette notice nous interdisent les détails: notons seulement qu'il montra le plus grand zèle pour l'observance régulière. Il résistait courageusement aux princes même, soit ecclésiastiques, soit laïques, qui le sollicitaient pour quelque chose de contraire à l'institut. Son biographe l'appelle, sur ce point, *inexorable* et *inflexible*. (Lib. 1 ch. XVII.) Il étendit son ordre en Italie et le transplanta même en France. Il envoya une colonie de barnabites dans le Béarn, pays infesté par l'hérésie. Gavantus rapporte que Dossena regardait ce souvenir comme le meilleur de son administration et le plus cher à son âme, car il advint que ses enfants, non sans beaucoup d'épreuves, chassèrent l'hérésie de ce pays.

Les honneurs ne tardèrent pas à lui ravir ces consolations. Il s'employait en faveur du vénérable Charles Bascapi pour le sauver de la dignité épiscopale; le pape Urbain VIII lui fit répondre de songer plutôt à lui-même. En effet, avant 1611, il faillit plus d'une fois être promu aux premières dignités ecclésiastiques; cette année-là, Paul V le nomma évêque de Tortone. Il lui fit écrire impérieusement par le cardinal Farnese de se rendre à Rome pour être consacré et demeura inflexible à toutes ses instances. On ne pourrait croire aux efforts tentés par Dossena afin d'échapper à l'épiscopat, s'ils ne nous étaient attestés par un témoin oculaire, tel que Gavantus. L'éminent auteur, (Livre II et III), trace un tableau surprenant de l'activité, des vertus courageuses que déploya Dossena dans ces nouvelles fonctions. Ughelli le nomme *priscorum episcoporum redivivum exemplar*: Un exemple vivant des évêques primitifs. Il répondit amplement à l'attente de Paul V, qui, la première fois qu'il le vit à ses pieds, avec les insignes épiscopaux, lui dit ces propres paroles: « Nous n'avons encore fait personne » évêque plus volontiers que vous. » Un grand nombre de cardinaux et de personnages distingués du temps firent de Cosme Dossena un cas particulier. Les cardinaux Cusani, Bellarmin, S. Charles Borromée, Frédéric Borromée et Sfondrati le regardaient comme un grand saint. S. Camille de Lellis, S. Philippe de Neri le visitèrent souvent. « Ce dernier, dit Gavantus, admirait » surtout son extrême candeur, sa droiture dans les affaires, » unie à une prudence consommée. » C'est là précisément le caractère de Dossena: une rare simplicité unie à beaucoup de sagesse et de résolution. Sa mort arriva en 1620.

Un tel homme méritait un biographe tel que Gavantus. On aime à voir un homme supérieur raconter une belle vie. Presque toujours il résulte de cet accord un immense intérêt. Gavantus se propose de faire connaître Dossena, mais il ambitionne surtout de faire aimer les vertus que le saint évêque de Tortone a pratiquées. Il n'évite ni les détails, ni les réflexions morales; mais il choisit les uns avec un tact admirable et répand les autres au courant du récit, sans le ralentir, sans le voiler. C'est comme l'or dans un joyau, il unit les pierreries, il les relève, loin de les couvrir. Au surplus Gavantus était le contemporain de Dossena, son confrère chez les barnabites; il a pris plus d'une fois grande part aux faits qu'il rapporte: jamais il ne se nomme. L'éditeur a eu soin d'avertir par de courtes notes que ce religieux auquel re-

vient quelquefois un rôle important, est Gavantus lui-même. Les notes abondent un peu plus dans le livre I^{er}: ceci n'est point une critique, au contraire, nous savons gré au judicieux éditeur d'avoir expliqué de la sorte ce qui touche à l'art militaire et aux affaires publiques du temps. Il y a deux siècles que Gavantus écrivait la vie du vénérable Dossena. Depuis lors, les événements ont reculé dans une perspective qui en change l'aspect, qui permet peut-être de les mieux juger. Il était donc utile de placer le lecteur à ce point de vue. Ajoutons que la biographie d'un évêque qui a été soldat dans une armée catholique, qui a puisé sans doute dans les combats contre les ennemis du christianisme et de la civilisation une portion des mâles vertus qui ont signalé sa vie dans le cloître et illustré son épiscopat, offre de nos jours un intérêt tout particulier. La vie chrétienne est un combat, l'Eglise terrestre est appelée militante. C'est un curieux et utile spectacle que de voir agir un saint d'un naturel enclin à la guerre, qui fit briller dans les camps les vertus chrétiennes et porta dans la carrière des conseils évangéliques les vertus militaires.

Chronique.

Sa Sainteté par billets de la secrétairerie d'Etat a daigné admettre au nombre des prélats domestiques Mgr. Louis Macchi, un de ses camériers secrets surnuméraires; parmi les consultants de la s. congrégation de la Visite, Mgr Stanislao Svegliati; parmi les consultants de la S. Congrégation des Evêques et des réguliers, le R. P. Antoine Angelini de la compagnie de Jésus et nommer rapporteur près la S. Congrégation de l'Index D. Bernardin Lombardi.

— Sa Sainteté, par un billet de la secrétairerie d'Etat a daigné nommer S. E. le cardinal Pietro Marini protecteur de l'ordre des Minimes de S. François de Paule.

— Dans l'ordination générale qui a eu lieu à saint Jean de Latran, le samedi des quatre-temps 22 décembre, par le ministère de S. E. R^{me} le cardinal vicaire, il y a eu 6 tonsurés, — 9 clercs promus aux ordres mineurs, — 16 au sous-diaconat, — 17 au diaconat, et à la prêtrise 28.

— Le *Journal de Rome* publie la correspondance suivante, reçue des Marches et tout à fait digne de foi.

« Quelques journaux ont assuré que Victor-Emmanuel, dans son court séjour à Lorète, a été reçu par le clergé, lorsqu'il s'est rendu à la sainte Basilique et l'on a supposé de plus que le clergé s'était très gravement compromis dans les votations. Je puis vous certifier, sans crainte d'être démenti, que le clergé de Lorète n'a point reçu le roi de Piémont à la porte de l'Eglise. Deux chanoines seuls, et ceux qui avaient le plus de motifs de s'en abstenir, ont assumé la grave responsabilité de complimenter le prince qui mettait le pied sur la porte du sanctuaire sans qu'on eût fait le moindre préparatif pour l'accueillir.

Je puis témoigner en outre que le nombreux clergé de Lorète n'a fait aucune démonstration qui impliquât son adhésion à l'invasion sacrilège des Etats Pontificaux par les ennemis de la sainte Eglise. Six autres prêtres d'un rang inférieur aux deux susdits chanoines ont prévariqué et dans ce nombre, quatre ne sont point Laurétins, mais étrangers.

— Une personne arrivée de Gaëte, très récemment, nous communique ce qui suit. Le roi François II est moins disposé que jamais à se décourager et à quitter la place. Il croit à la fidélité des troupes qui l'entourent; « mais si elles m'abandonnaient, dit-il, je » demeurerais quand même. » La même personne avait à remettre diverses dépêches, les unes au roi, les autres aux ministres. Le roi les prit toutes en disant: « C'est moi qui suis mon ministre de » l'intérieur, mon ministre des affaires étrangères, et mon minis- » tre de la guerre. » La jeune reine n'a jamais quitté Gaëte, comme on l'a prétendu. Le roi l'en a priée, elle s'y est refusée courageusement. Maintenant il n'est plus question de son départ. Elle demeure tant que le roi demeure. Ils reçoivent de toutes les parties de l'Europe les plus touchants témoignages de sympathie. Il est

douteux qu'à Naples et à Caprera il en parvienne autant et d'aussi sincères.

— On lisait dans le *Journal de Rome* du 21 décembre :

Un ouvrier français a fait parvenir à Rome la somme de trois cents francs, dont il offrait un tiers pour le denier de S. Pierre et destinait le reste à l'acquisition de titres de l'emprunt Pontifical. Ces pièces lui ont été promptement expédiées et il en a accusé réception par la lettre suivante :

« J'ai reçu votre honorée, laquelle m'a transmis mes titres de » rente pontificale de deux cents francs, ainsi que l'accueil à titre » du don de deux cents francs. Le tout a été remis et reçu à ma » satisfaction.

» Je serais très heureux si mon exemple était suivi de tous » ceux qui pensent comme moi. Nous prouverions par nos faibles » ressources aux hommes d'ici-bas qu'il existe dans les chau- » mières des enfants dignes de faire tarir les larmes que font cou- » ler ces hordes de révolutionnaires, les enfants prodiges de » toutes les nations, réunis en Italie pour renverser notre religion » et la société tout entière. Il serait à désirer que les gens de bien » se réunissent pour former un rempart de résistance à ces malheu- » reux égarés et donner à notre Saint Père et à l'Eglise, tout ce » qu'on leur a ravi. Tels sont les vœux et les souhaits que je forme » comme homme et comme catholique dans le haut espoir que » j'ai de leur réalisation.

» Je m'incline en recevant la bénédiction du Saint Père, fasse » le ciel qu'elle se répande sur ma famille. Que etc. »

Le Journal officiel a publié le texte français de cette lettre.

— Lundi 31 décembre, fête de S. Sylvestre pape, il y a eu office solennel à l'église des SS. Sylvestre et Etienne, titre presbytéral de S. E. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, et appartenant aux filles de Sainte Claire. La veille au soir Mgr le Vice-gérant avait chanté les premières vêpres. La messe a été célébrée, par Mgr Franchi, nonce de Sa Sainteté à Florence. Un chœur, placé sur une tribune construite dans une chapelle du transept et secondé par un excellent orchestre s'est fait entendre pendant la fonction. Plusieurs cardinaux ont visité le sanctuaire, durant la matinée. On y avait exposé le portrait de Sa Sainteté et celui du cardinal protecteur.

— Dans l'après-midi du même jour, le Saint Père devait se rendre, suivant un très ancien usage, dont on n'a pu encore nous indiquer l'origine, à l'Eglise du Jésus, à l'occasion du *Te Deum* solennel, chanté pour remercier Dieu des bienfaits de l'année. La ville a pris de bonne heure un air de fête. Les carrosses circulaient en grand nombre, les rues se remplissaient de cette foule bigarrée que l'on ne voit qu'à Rome et dans les cités d'Orient où il y a foule. Il circulait des rumeurs, touchant de vagues projets de manifestation révolutionnaire; quelques personnes voulaient bien témoigner de l'anxiété; elles assuraient même que toute démonstration en faveur du souverain était interdite. Ceci ne laissait pas que de surprendre quelques étrangers très sympathiques et très dévoués au Saint-Père. Interdite ou non, la démonstration s'est produite éclatante, spontanée, admirable. Les troupes pontificales étaient échelonnées depuis le Vatican jusqu'au Jésus, en suivant la *via papale*, entièrement sablée. Les zouaves pontificaux stationnaient, en double haie, sur le pont Saint Ange et aux environs. Les soldats français, naturellement traités avec plus d'honneur, en leur qualité d'étrangers, occupaient la place même du Jésus, avec la garde palatine.

Les cardinaux, invités dans cette circonstance par S. E. le cardinal Mattei, doyen du sacré collège, étaient reçus, à la maison professe des jésuites, par le T. R. P. Becks, préposé général, et introduits dans la chapelle de la congrégation des nobles, où ils ont attendu le Souverain Pontife. Le large escalier de l'église, le perron, les abords de la place se sont couverts d'une foule compacte et malgré cela presque recueillie; des dames en voile noir, des gentlemen, des ecclésiastiques se pressaient à toutes les fenêtres, pavoisées de riches tapis. Les voitures de la cour se sont fait longtemps attendre; celle du Saint Père n'avait pas encore paru que déjà le son redoublé des cloches, et de longs cris, partant des rues voisines, annonçaient son approche. Quant Sa Sainteté est arrivée sur la place, mille voix se sont élevées ensemble,

les mouchoirs blancs s'agitaient dans l'air, les troupes ont mis genou terre et les musiques militaires ont sonné. S. E. le cardinal Mattei est venu ouvrir la portière du carrosse, le Souverain Pontife est entré en s'appuyant sur son bras. Le T. R. P. Général et les assistants ont reçu Sa Sainteté à genoux et l'on conduit dans la sacristie, où les cardinaux l'ont suivie au nombre de vingt-quatre, ce nous semble. L'église, ornée de tentures, était splendidement illuminée.

Le *Te Deum* du 31 décembre est une cérémonie où le Saint Père, indépendamment des motifs religieux de cette coutume, semble vouloir se prêter à l'empressement que les étrangers témoignent de le voir. Il vient à une heure commode, dans une église située au centre du quartier qu'ils préfèrent; les heureuses proportions du Jésus permettent à toutes les personnes qui peuvent y trouver accès de voir le Saint Père distinctement et pendant assez longtemps. Les deux reines et leur suite occupaient des places réservées, la reine mère de Naples avec ses enfants du côté de l'Evangile, la reine-mère d'Espagne avec le Duc de Rianzarès et ses enfants du côté de l'Epître, les dames de la noblesse romaine, le corps diplomatique, Mgr Sacconi nonce à Paris, Mgrs les évêques de Quimper, de Rodez, de Luçon avaient reçu des invitations personnelles, et occupaient des places réservées. C'est le cardinal Mattei qui a entonné l'hymne et donné la bénédiction.

Quand le Saint Père est ressorti, le jour baissait et la scène semblait prendre un caractère plus solennel; les musiques, les tambours, la place encombrée de carrosses, de chevaux, de suisses, de dragons, de gardes nobles de la suite pontificale, les troupes présentant les armes genou terre, tout cela offrait un spectacle des plus saisissants, les cris ont recommencé, mais mesurés, sympathiques, naturels, bien différents, disent des témoins oculaires, des cris de 1848; les mouchoirs blancs plus nombreux que jamais, les battements de mains. Le Saint Père bénissait de sa voiture, qui s'est mise en marche très difficilement, tant la foule était compacte; elle est allée au pas, à ce qu'on assure, pendant une grande partie du trajet. Longtemps après qu'elle avait disparu, la foule est demeurée sur la place et aux fenêtres. Un gentleman de bonne mine s'est écrié, très distinctement dans le silence, un moment rétabli: « *Viva Pio nono legittimo sovrano delle Marche.* » Vive Pie IX, souverain légitime des Marches. » Ce salut n'a pas manqué d'écho. On a battu longtemps des mains, on l'a répété cent fois.

Nous ignorons à quelles épreuves Dieu destine la papauté dans la personne de Pie IX, mais nous savons que son peuple l'aime malgré les menées mauvaises de ceux qui attaquent le prince temporel, pour venir à bout du Souverain spirituel. Le Sauveur sommeillait une fois, dans la tempête, mais il se réveilla à son heure pour commander au vent et aux flots.

— Les journaux de Turin nous apprennent que le roi de Piémont, parti de Naples dans la nuit du 26 au 27, est arrivé dans sa capitale le 29 de 6 à 8 h. du soir.

— A Rome, la coutume de faire des souhaits pour les fêtes de Noël subsiste encore. Nous aurions bien voulu faire connaître à nos lecteurs la réponse que le Saint Père a adressée au cardinal doyen, lorsque cette Eminence lui a présenté les vœux du sacré collège, le jour de Noël, dans l'*aula paramentorum*, à l'issue de la messe pontificale: nous espérons nous la procurer. Cependant les étrangers font prévaloir de plus en plus la pratique du jour de l'an. Sa Sainteté a reçu le 1^{er} janvier les compliments du corps diplomatique, ceux des divers collèges de la prélature, les révérends chapitres des basiliques patriarcales, les ministres, les princes assistants au trône, le corps des gardes nobles, le sénateur de Rome, les magistrats de Rome, les conseillers d'état, les consultants d'état pour les finances, les divers tribunaux de Rome, les employés à la secrétairerie d'état et au ministère de l'intérieur, les employés supérieurs des autres ministères, les officiers de l'armée pontificale et les élèves du collège militaire. Sa Sainteté a reçu en particulier les membres de chaque corps; elle a daigné adresser à chacun de bienveillantes paroles.

M. le général comte de Goyon, commandant en chef l'armée française d'occupation, a été reçu dans la salle du consistoire, avec tous les officiers de ladite armée. Nous espérons pouvoir

faire connaître dans notre numéro prochain les discours échangés dans cette circonstance entre le Souverain Pontife et M. le comte de Goyon.

Les personnes de la société romaine, qui veulent se dispenser de faire leurs visites de jour de l'an, versent trois pauls au profit des salles d'asile et leur nom paraît dans une liste spéciale publiée par le journal de Rome. Cela vaut bien l'échange banal des cartes de visite qui se pratique dans d'autres pays.

— Le jour de la Circoncision, Sa Sainteté a assisté dans la chapelle sixtine à la messe pontificale. Le sacré collège, les patriarches, les archevêques et évêques, son Exc. le prince don Giovanni Colonna, assistant au trône, son Exc. le marquis Matteo Antici-Mattei, sénateur de Rome, les divers collèges des prélats et toute la cour de Sa Sainteté se trouvaient présents.

— La fête de la Circoncision est fort ancienne: le deuxième concile de Tours en fait mention en 577. Il condamne ceux qui se conforment à l'erreur des gentils, en rendant ce jour là certains honneurs à Janus; « Or Janus, dit le concile, a été un » homme payen, quelque roi sans doute, mais ce ne pouvait être » un Dieu. *Cum Janus homo gentilis fuerit; rex quidem, sed Deus » esse non potuit.* » S. Augustin dans l'appendix du sermon 7^e exhorte les fidèles à se garder à pareil jour des festins avec les payens. « Vous célébreriez cette solennité comme eux en vous » livrant au jeu et à l'ivrognerie!... Faites plutôt des aumônes et mangez avec sobriété. »

S. Pierre Chrysologue s'élève contre les masques, usités en ce jour. S. Maxime se plaint que les hommes s'habillaient en femmes. Ces désordres furent condamnés solennellement par le concile romain de 743, tenu sous le pontificat de S. Zacharie. La solennité donnée à la fête de la Circoncision les fit disparaître.

On trouve indifféremment, dans les anciens martyrologes, *Circumcisio Domini et Octava Domini*. S. Grégoire ajoute à ces deux fêtes, celle des couches de la Ste-Vierge, *Puerperium*, mentionnée aussi par le Micrologue. Suivant Grancolas, les anciens *ordo* romains contiennent un office analogue à celui des fêtes de la Vierge. Celui que nous récitons est évidemment dirigé contre l'hérésie d'Eutychès, qui confondait en Jésus-Christ les deux natures. Tel est le sens des antiennes: *O admirabile commercium, — Quando natus es, — Mirabile mysterium* et toutes les autres. Elles sont fort anciennes. Amalarius les cite lib. IV, cap. 32. Durandus les commente dans le même sens, *Officiorum rationale* lib. VI, cap. 15.

— Les romains d'autrefois célébraient, le sixième jour de janvier, trois triomphes d'Auguste, sur les Parthes, l'Egypte et les Mèdes. C'est le témoignage de Paul Orose. L'Eglise romaine substitua à ces souvenirs une triple solennité, celle de l'adoration des Mages, du baptême de notre Seigneur, et des noces de Cana, trois manifestations éclatantes de sa divinité: *Epiphania*. Benoît XIV affirme que cela n'est pas improbable. Aussi l'antique *Ordo romanus* regarde l'Epiphanie comme une fête plus solennelle encore que celle de Noël. Il était autrefois permis d'user d'aliments gras, quelque jour de la semaine qu'elle se rencontrât. On a conservé la bénédiction solennelle de l'eau faite la veille, comme à la fête de Pâques. Les grecs, qui fêtent l'Epiphanie avec beaucoup de pompe, observent fidèlement cette coutume; elle s'est spécialement perpétuée à Venise. S. Chrysostôme parle de l'eau bénite la veille de l'Epiphanie, il assure qu'on ne l'a jamais vu se corrompre (Benoît XIV de Festis Domini — item de canonis. SS. lib. 4, part. 2. cap. 19, n. 22 et 59.)

A Rome, la veille de l'Epiphanie, le Souverain Pontife assiste aux vêpres solennelles dans la chapelle sixtine, le lendemain la messe pontificale est célébrée par un cardinal de l'ordre des évêques, et l'on ne dit qu'une oraison. Tout le monde, le Pape lui-même, fléchit le genou à ces mots de l'évangile: *Et adoraverunt eum*. On prononce un sermon.

La société des missions, érigée sous les auspices de Marie immaculée, reine des apôtres célèbre, chaque année, une octave très solennelle dans l'église de S. André della Valle. Il y a des fonctions quotidiennes en rite latin et en rite oriental, chaque jour des religieux d'un ordre différent viennent y assister, et il y a un sermon dans une langue différente. La messe du rite latin se célèbre à 9 h. du matin; celle du rite oriental, à 10 h. Le sermon a

lieu à 11 h. Le soir, à 5 h., il y a des prédications sur les places voisines de l'église. Des prêtres de diverses nations entendent les confessions.

Dimanche 6 janvier, messe chantée par les PP. Théatins, puis célébrée en rite grec-melchite, sermon en allemand par Mgr Gasner, recteur de l'église impériale et royale de l'anima.

Lundi 7, les RR. PP. Mineurs conventuels, rite maronite, sermon en français par Mgr Louis Augustin de Lalle, évêque de Rodez.

Mardi 8, les RR. PP. de l'ordre de S. Dominique, rite arménien, sermon en anglais par le R. Doct. Closkey, recteur du collège des Etats-unis.

Mercredi 9, les RR. PP. du Carmes, rite ruthène, sermon en langue polonaise par le R. D. Jérôme Kajsiewicz recteur de la vénérable église de S. Claude.

Jeudi 10, les RR. PP. Mineurs de l'observance, rite chaldéen, sermon en français par M. l'abbé Jules Gilbert Boige.

Vendredi 11, les RR. PP. Capucins, rite syrien, sermon en anglais par le R. M. Kirvan de Buenos Ayres.

Samedi 12, les RR. PP. Trinitaires déchaussés, rite ruthénien, sermon en espagnol par Mgr Don Pélagio Antonio De Lavastida y Davalos, évêque de Puebla, au Mexique.

Dimanche 13, les RR. PP. Passionistes, rite arménien de S. Antoine, sermon en allemand par S. E. le card. Reisach.

— Nous recevons d'Irlande la bonne nouvelle qu'une centaine de volontaires, ayant déjà servi dans la brigade de S. Patrice, s'apprêtent à revenir à Rome. Nous nous en réjouissons sincèrement. Ils se joindront à leurs compatriotes demeurés ici et deviendront le noyau des compagnies qu'on pourra organiser ce printemps. Actuellement, le petit nombre des irlandais, casernés à la Pilotta nuit, paraît-il, à leur instruction et empêche même de leur confier aucune service. S'il y avait cent hommes de plus, ou pourrait les exercer très utilement, au point de vue de la formation prochaine d'une nouvelle brigade. Les irlandais que l'on attend ne sauraient donc arriver trop tôt.

— A dater du 1^{er} janvier, le corps des tirailleurs pontificaux a été reconstitué sous le nom de zouaves pontificaux.

— Cinquante-deux volontaires, venant de France, sont arrivés mercredi soir.

— Dimanche dernier, 30 décembre, Mgr de Mérode, ministre des armes, a ouvert ses salons aux officiers de l'armée pontificale. Ces réceptions se continueront tous les dimanches.

— M. le vicomte Oscar de Poli, qui a figuré quelque temps comme tué sur les relevés officiels dressés après la dernière campagne, va venir reprendre du service. On nous mande de France qu'il achève de se remettre de ses graves blessures, particulièrement d'un coup de bayonnette au côté gauche, à l'endroit du cœur, dont la guérison a été très difficile.

— Le 29 décembre dernier, jour de S. Thomas de Cantorbéry, la congrégation de l'immunité ecclésiastique, présidée par S. E. le cardinal Barberini s'est réunie au collège anglais, pour célébrer sa fête patronale. La plupart des cardinaux et des prélats qui la composent et qui sont actuellement, à Rome y ont assisté. Cette congrégation connaît de toutes les difficultés qui surviennent entre la juridiction ecclésiastique et le pouvoir civil. Les cardinaux Matthieu, Wiseman, Donnet et Morlot en font partie.

Il s'est établi dans les états de l'Amérique du Sud une association sous la protection de S. Thomas de Cantorbéry, ayant pour but de défendre les mêmes intérêts. Les membres soit ecclésiastiques soit laïques s'engagent, par serment, à défendre envers et contre tous l'indépendance de l'Eglise, à ne jamais recourir au pouvoir civil, au préjudice de l'Eglise et à soutenir par leur parole et leurs écrits le principe de l'indépendance de l'Eglise vis à vis du pouvoir civil.

Cette association compte déjà un grand nombre d'adhérents: nous la croyons destinée à procurer beaucoup de bien dans un pays où le gouvernement a prétendu hériter des tendances oppressives, adoptées depuis quelques siècles, vis à vis de l'Eglise par la politique espagnole. Quiconque est au fait des événements

accomplis dans l'Amérique du Sud, depuis quarante années, ne sera pas surpris que les vexations auxquelles le clergé s'est trouvé en butte dans des pays qui inauguraient cependant leur émancipation politique, aient produit parmi ses membres et parmi les fidèles, une réaction généreuse, et stimulé la vigilance des pasteurs pour sauvegarder la parole et la discipline de toute servitude.

Le libéralisme américain a eu de singulières inconséquences. Au Nord il s'est accommodé du maintien de l'esclavage, et il manifeste des tendances conquérantes aboutissant à une tyrannie pure exercée à l'extérieur. Au sud, il se complait dans les dictatures militaires, et croit gouverner en changeant perpétuellement ses mandataires absolus. L'Eglise a rencontré son salut et la garantie de ses progrès, au nord, en ce que la loi civile se refuse, au sud, en ce que ses membres dirigent leur zèle contre l'esprit d'ingérence et l'intervention abusive du pouvoir administratif. Nous louons ceux qui se serrent non pour l'opposition quand même et la révolte permanente, mais pour préserver les droits de l'Eglise et l'indépendance de la foi.

— Nous extrayons de l'état statistique des âmes dans la ville de Rome, pour les dix dernières années, les résultats généraux ci-après pour l'année 1860:

Eglises paroissiales	54
Familles	37,708
Evêques	34
Prêtres	1417
Moines et religieux	2390
Religieuses	2031
Elèves des séminaires et des collèges	886
Habitans des palais apostoliques	884
Hérétiques et infidèles	213

Résumé des deux dernières années.

	1859	1860
Hommes	96,976	96,293
Femmes	85,619	87,856
Population totale. 182,585		184,049
Naissances	6370	5907
Décès	166	5764
Mariages	1228	1423

On déduit de ces chiffres que dans l'année 1860, la population s'est augmentée à Rome de 1464 âmes.

Le rapport des naissances à été a peu près

à la population totale comme 1 à 28.

Aux décès 1 à 29.

Aux mariages 1 à 4.

Il y a eu environ par mois 531 naissances, par jour 18.

par mois environ 522 décès, par jour 17.

La population juive n'est point comprise dans les chiffres ci-dessus. Voici des nombres fournis par le secrétaire de l'université israélite de Rome:

Hommes	2248
Femmes	2220
Total	4468

— Nous avons sous les yeux le bref apostolique en date du 24 octobre 1860, qui institue chevalier de l'Ordre Pie, troisième classe, M. Jules Marie Edmond d'Anselme du Puysaye, dont nous annonçons le retour dans notre dernier numéro. Nous donnerons dans le prochain le texte et la traduction du bref. Félicitons du moins dès à présent ce brave volontaire.

— Les offrandes, destinées aux italiens et autres étrangers pauvres établis à Londres, peuvent être remises à S. E. le cardinal Alex. Barnabò Préfet de la Propagande; aux sacristies de S. André della Valle et du S. Sauveur in Onda, au Pont-Sixte.

— Nous recommandons volontiers à nos abonnés le journal *le Cattolico* de Gênes, qui défend vaillamment avec *l'Armonia* de Turin, la cause de l'Eglise.

— Spécimen des billets de la loterie pontificale au profit des familles des états de l'Eglise qui ont eu à souffrir par suite des événements.

Recto

N.

LOTTERIA

di doni fatti al S. Padre e di oggetti da Esso posseduti, a beneficio delle famiglie danneggiate dai presenti avvenimenti.

Prezzo del Biglietto: 1 fr.

LOTTERIE

de différents dons offerts au Saint-Père et d'objets appartenant à S. S., au profit des familles qui ont souffert par suite des événements actuels.

Prix du Billet: 1 fr.

Signore componenti la Commissione.

Principessa A. Borghese, Pres.
Principessa Aldobrandini.
Principessa d'Arsoli.
Principessa Borghese.
Principessa di Campagnano.

Marchesa Patrizi.
Marchesa Ricci.
Duchessa Salviati.
Duchessa di Sora.
Principessa di Viano.

Verso

Avvertenza.

La Lotteria sarà estratta in Roma il dì 9 maggio festa dell'Ascensione.

I premi saranno spediti per cura della Commissione alla persona che avrà preso o venduto il biglietto sortito.

Ogni biglietto sarà munito della firma di una delle Signore della Commissione.

I biglietti non rimandati al 1° di maggio saranno considerati come presi.

Avertissement.

Le tirage de la Loterie aura lieu à Rome le 9 mai, fête de l'Ascension.

Les lots seront expédiés, par les soins de la Commission, à qui-conque aura pris ou placé un billet gagnant.

Chaque billet sera revêtu de la signature de l'une des dames de la Commission.

Tout billet qui n'aurait pas été renvoyé avant le 1^{er} mai sera considéré comme pris et gardé.

Obituaire.

Le 16 décembre dernier vers le soir est décédé au monastère des moines Bénédictins du Mont Cassin, à S. Calixte le Réver. Dom Paul Theodoli. Ses restes ont été transportés le lendemain dans la Basilique de S. Paul et le 18 les funérailles ont été célébrées solennellement.

Le Révérendissime Dom P. Pescetelli, abbé ordinaire de S. Paul, a chanté la messe; les abbés des ordres monastiques résidents à Rome, les religieux de S. Benoît, l'architecte en chef de la basilique et ses aides, ainsi que la commission préposée à la restauration, après de laquelle le défunt était député, assistaient à la cérémonie.

Don Paul était né à Rome le 14 août 1800 de la noble famille Théodoli; il fit profession au monastère de S. Paul le 23 novembre 1817. Il remplit successivement dans le même cloître diverses fonctions très honorables et en dernier lieu celles d'abbé titulaire, de 1844, à 1850. Il exerçait en dernier lieu celles de Visiteur de la province de Rome et il s'était acquis l'amitié et la considération de tous ses frères par son mérite extraordinaire, son exacte observance des règles et le zèle qui l'animait pour l'éducation de la jeunesse, confiée aux soins de cet ordre vénérable.

Les vertus exquises de Dom Paul lui avaient procuré des relations très nombreuses et très honorables. Sa charité ardente pour les malades et les pauvres, sa constante activité, la rare énergie de son âme, l'ont fait regarder pendant sa vie comme un des plus parfaits religieux de Rome et excitent, après sa mort, de cruels regrets.

CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

Prix de l'abonnement : Rome un an 3 écus ; six mois, 16 pauls ; trois mois 85 baj.

Angleterre, Belgique, Espagne et France, un an 20 fr. six mois, 11 fr. ; trois mois 6 fr. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet, rue de Sèvres, 93 ; à Louvain, M. Charles Peeters, libraire.

Sommaire.

Dos études dans l'Ordre des Mineurs.

Bibliographie. Traité de l'Eglise, par le docteur Murray.

Chronique.

Des études dans l'Ordre des Mineurs.

I. Les études de l'Ordre des Frères Mineurs tirent leur importance du caractère et de l'esprit qui l'anime et *intus alit*. S. François, que le poète théologien a qualifié si justement de *séraphique en amour*, voulut plus que tout autre fonder sa famille sur la base de l'humilité pour l'opposer à l'orgueil du siècle ; et il eut à cœur de lui communiquer par ses préceptes et son exemple, l'esprit de l'amour le plus pur. L'amour le forma, comme dit la chanson, « l'amour m'a mis en feu » et il remplit le cœur de ses enfants de l'amour de Dieu et des hommes : l'amour de Dieu dont la gloire est répandue par tout l'univers ; l'amour pour toutes les créatures qui sont l'image de Dieu. Tel est le caractère et l'esprit de l'Ordre de S. François, tel il s'est montré dans les diverses ramifications qu'ont créées les réformes nécessitées du reste par les besoins des temps : ce qu'il fut à son berceau, il l'a toujours été dans ses développements au sein de l'Eglise de Jésus-Christ. Humilité et amour : l'humilité, le principe, la sauvegarde et l'aliment de toutes les vertus évangéliques ; l'amour, la grandeur et la magnificence de la religion descendue du ciel. Dans son admirable *Cantique du soleil*, S. François a placé pour ainsi dire le drapeau qui indiquait au monde la forme de sainteté qu'il voulait donner à son Ordre ; l'idée dont celui-ci devait s'inspirer pour procéder à la restauration de la vie et de la sagesse des peuples qui s'étaient soumis ou qui devaient se soumettre au joug de Jésus-Christ.

Ses enfants sont toujours restés fidèles à ce drapeau. Le premier parmi eux, le fameux frère Jacopone de Todi, fit entendre dans des moments d'extase ces nobles accents d'amour d'une poésie aussi humble que sublime, qui fit croire au monde que des vers si enflammés de l'amour divin ne pouvaient être dictés que par le patriarche d'Assise.

II. S. François ne pensa peut-être pas d'abord à fonder dans son Ordre des écoles régulières et des études solennelles. Il ne voyait d'autre maître que Jésus-Christ crucifié ; c'est pourquoi il voulut que ses enfants, par l'accomplissement de la loi dans la plus haute perfection de ses conseils, et par l'imitation de la vie de sacrifice qui avait racheté le monde entier, ne s'appliquassent qu'à élever leur esprit à cette sagesse qui enrichit le cœur des plus sublimes vertus. Sans y prendre garde, il mettait en pratique le grand livre *De Magistro* de S. Augustin où Dieu est représenté comme illuminant et enseignant intérieurement de son esprit toute bonne intelligence. C'est de là que vient cette belle maxime de sa règle : *et non curent nescientes litteras, litteras discere, sed attendant quod super omnia desiderare debent habere spiritum Domini, et sanctam ejus operationem* : tant il avait à cœur au dessus de toute

autre chose la piété et la dévotion envers le Christ et l'humble simplicité de la vie ; il savait que dans la contemplation du crucifié ils arriveraient pour leur instruction et celle du monde à une plus haute, une plus sincère et une plus pure sagesse que l'enseignement humain ne pourrait jamais leur donner.

Néanmoins il fondait un ordre, une famille, une société d'hommes évangéliques auxquels il apprenait *non sibi soli vivere, sed aliis proficere* : surtout pour la prédication, il ne leur suffisait pas de donner l'exemple de la vie parfaite ; mais il fallait encore que ses enfants, clercs, prêtres et missionnaires dans les pays lointains pour convertir les peuples à la religion du Christ, fussent pourvus de science ; de la science des divines Ecritures, qu'il connaissait lui-même à fond, et où il savait qu'ils trouveraient, sous des formes concises, solennelles et éloquentes, les oracles de la doctrine qu'ils avaient à enseigner et à répandre ; de la science de Dieu et des hommes dont il faudrait instruire les nations qui auraient quitté la voie de l'erreur, selon les enseignements de l'Eglise catholique romaine dont il était l'enfant tout dévoué, et aux soins maternels de laquelle il recommandait spécialement son nouvel institut. Le saint patriarche institua donc, dès le principe, la première école de théologie sacrée, peut-être aussi d'après le conseil du célèbre cardinal Ugolino (depuis Grégoire IX), son grand ami, son protecteur et conseiller : il choisit pour maître avec une mission spéciale le célèbre Antoine appelé depuis Antoine de Padoue. Celui-ci était né à Lisbonne et déjà il avait été formé à la prédication et à la connaissance de la théologie, chez les enfants de S. Augustin ; mais son admiration pour l'ordre séraphique naissant, et aussi une soif ardente de vertus plus élevées et du martyre l'avaient attiré par une disposition de la Providence vers l'ordre du pauvre d'Assise, et il comptait déjà parmi ses disciples. Parmi les compagnons de S. François, il y en avait bien quelques autres, surtout le prêtre et chanoine d'Assise, Cataneo, auxquels cette charge pouvait convenir : mais on voyait briller dans Antoine une si grande lumière de doctrine, une si profonde humilité et un amour de Dieu si fervent (vertus qu'il avait déjà montrées dans l'Emilie, confondu parmi les plus humbles et les plus abjects pour l'amour de Jésus-Christ et pratiquant la plus austère mortification dans une longue et profonde solitude), que le S. Patriarche voyait réunies en lui toutes ces qualités qu'il voulait trouver dans un professeur de sa Congrégation, c'est-à-dire, une science tellement unie à la piété et formée par la piété, que, dès le principe, on pût voir disparaître le danger que présente la science humaine et dont parle l'apôtre des nations, lorsqu'il dit : *scientia inflat*. La science conduit en effet directement à l'orgueil, non seulement quand elle s'écarte de l'inspiration catholique, mais encore de la voie d'une vie vraiment pieuse et religieuse. Le type du professeur catholique et surtout du professeur franciscain, d'après ce que nous avons dit, c'est celui qui possède cette synthèse de pensées, d'affections et de conduite pratique religieuse, une conformité des œuvres avec la parole, qui font voir qu'en lui la science n'est pas une spéculation aride de l'esprit, stérile en effets dans le champ de la vie, mais bien une habitude de sagesse féconde en vertus et dans celui qui enseigne et dans ceux qui sont enseignés. C'est pour ce motif que S. François, en instituant Antoine de Padoue premier professeur de l'Ordre lui dit : *Va et enseigne les autres ; mais surtout fais-le de manière à ne pas éteindre l'esprit de piété et de dévotion !* Voici précisément les

belles et grandes paroles de cette institution : « Charissimo meo » fratri Antonio frater Franciscus in Christo salutem. Placet mihi, » quod sanctae theologiae literas fratribus interpreteris, ita tamen, » ut neque in te, neque in caeteris (quod vehementer cupio) extingatur sanctae orationis spiritus juxta regulam quam profite-mur. Vale. »

III. Document aussi admirable qu'efficace ! Cet esprit de piété, cette onction de l'amour de Dieu, cette sage modération dans la science, ce désir ardent de s'instruire que S. François avait voulu inculquer, dès le commencement se transmirent et se perpétuèrent dans les écoles de l'Ordre, non de manière à exciter l'orgueil de l'intelligence, mais bien à s'instruire *ad sobrietatem*; c'est-à-dire à savoir tout ce qu'il faut pour élever l'esprit à la connaissance et à la contemplation des choses divines et à former le cœur à l'amour et à la pratique des sublimes vertus de cette foi, qui est sur cette terre le feu dont tout croyant doit brûler pour aspirer et en dernier lieu parvenir à la possession de la vie éternelle. Il faut étudier les sciences pour voir, dans leur splendeur, les premiers rayons, pour ainsi dire, de cette brillante lumière de sagesse, qu'il nous sera donné enfin d'admirer et de contempler dans les royaumes de la gloire divine, au sein de Dieu, dans le ciel. Il faut étudier pour reconnaître à chaque pas que les vérités de la science s'accordent avec les plus hautes et les plus sublimes vérités de la sagesse : la raison avec la révélation, la nature avec la grâce, la terre avec le ciel, l'humanité avec Dieu, le temps avec l'éternité. Or c'est là, pour tout homme qui réfléchit, le caractère propre de la science et des études franciscaines, que nous nous proposons de mettre en relief, en mentionnant brièvement soit les hommes les plus célèbres qui la cultivèrent, soit les soins et les moyens que l'Ordre prit dans le but de la restaurer et de la fortifier de siècle en siècle jusqu'à nos jours. C'est ce que nous exposerons dans de rapides considérations : nous n'avons pas pour but de faire ici un traité des divers systèmes de l'école franciscaine, ni une biographie des grands auteurs qui l'ont illustrée, pas plus que de rappeler en détail la variété des matières auxquelles les humbles fils de S. François appliquèrent leur esprit. Tout cela, pour ceux qui désirent le connaître, se trouve clairement et abondamment réuni et exposé, non seulement dans des écrivains de l'Ordre des Mineurs, tels que les pères Wading et Sbaraglia, mais encore dans les diverses histoires littéraires et scientifiques d'auteurs profanes, qui, selon les matières qu'ils ont eu à traiter, n'ont pas manqué de s'aider des lumières que leur avaient fournies l'érudition et la sagesse des membres de l'Ordre franciscain. Nous ne voulons pas nous procurer la satisfaction de parler, bien qu'en passant, d'un Roger Bacon qui, entr'autres qualités, fut le précurseur parmi les modernes de ceux qui ont découvert les mystères de la chimie, ou d'un Nicolas de Lyre, un des premiers commentateurs de la S. Ecriture après les Pères; d'un Bianchi, historien, théologien, et défenseur des droits sacrés du S.-Siège apostolique contre Giannone et sa détestable école; ou d'un Panigarola, qui le premier, en Italie, inaugura les grandes formes oratoires dans l'éloquence de la chaire; ou d'un Reiffenstuel canoniste célèbre et éminemment catholique, ou d'un Lombardi, et même, malgré toutes ses duretés, d'un Venturi, qui, à la gloire et à l'avantage des lettres italiennes mirent en relief les véritables grandeurs de l'Homère Italien, Dante Alighieri; ou d'un Irénée Affò, l'ami de Tiraboschi, auquel il accorda une estime, partagée du reste par ce dernier, et qui n'obtint pas une moindre réputation pour la variété de ses études historiques dans tous les genres. Ce n'est pas également le lieu de parler du Père Frediani, cet écrivain aimable et récent (mort depuis quelques années), qui fit revivre au milieu des Mineurs les beautés de la langue et du style des *Fioretti*; ni enfin du P. Marcellin de Civezza, notre contemporain, auquel les lettres et l'ordre séraphique, non moins que la civilisation et l'Eglise, doivent savoir gré de son histoire élégante et vraiment catholique des missions franciscaines. Nous ne ferons qu'une remarque à leur sujet, c'est que dans leurs écrits, dans l'ensemble de leurs études, à chaque page, à chaque pensée transpire l'idée élevée et sublime de la suprême raison métaphysique, théologique et morale et même mystique dont ils se sont pénétrés dans l'école de leur Institut, et c'est le signe et le principe avec lequel doivent s'harmoniser toutes les connaissances humaines si l'on veut qu'elles obtiennent un glorieux résultat. C'est cette suprême raison des études que

nous nous proposons de faire ressortir ici. C'est à elle que se sont attachés constamment les frères Mineurs et plus ou moins toutes les écoles catholiques, sauf les différences d'opinion qui existent entre elles, comme serait, par exemple, l'école de S. Thomas et l'école de Scot, quelles qu'aient été dans le monde littéraire leurs dissidences si célèbres. La Providence voulut que la contemplation pure et pleine d'affection et d'onction fût le caractère propre de la science vraiment séraphique des humbles Mineurs : tandis qu'elle donna à la science des autres ordres, spécialement à celle des prédicateurs, par l'école de S. Thomas, le caractère de la force, qui en fait cette roche du savoir munie d'arguments et d'érudition, qui supposant les principes généraux et les idées transcendentes formèrent un système complet de science positive capable de repousser invinciblement les assauts de l'erreur, tandis que l'expérience a prouvé que celle des Mineurs convient mieux à l'explication, à l'intelligence et au goût du vrai.

IV. Tels sont les premiers fondements de l'école ou de la science franciscaine, placés par l'admirable saint de l'amour de Jésus-Christ, expliqués dans un enseignement régulier et amplifiés même avec une riche connaissance de la Bible par Antoine de Padoue. Le premier grand docteur appartenant à la grande famille des savants qui au moyen-âge, créa le système de la doctrine chrétienne, transformée en science rigoureuse, c'est le franciscain Alexandre de Alès, près duquel puisèrent, dans la célèbre université de Paris un grand nombre de docteurs de ce temps, parmi lesquels on compte principalement S. Thomas et S. Bonaventure, qui occupèrent à leur tour la même chaire. Le premier de tous Alexandre de Alès composa une *Somme* théologique que le pape Alexandre IV ordonna de lire dans toutes les écoles. De ses deux grands disciples, qui furent très liés, comme leurs fondateurs l'avaient été, selon que la Providence le voulait pour le développement scientifique de l'idée catholique, et que le caractère de leurs instituts le leur suggérait, le dominicain combattant contre les hérésies, le franciscain demeurant en paix dans la sereine explication du dogme; S. Thomas s'efforça de donner au dogme toute la rigueur de la science, en employant une puissante dialectique au moyen de laquelle on pouvait accorder et puis soutenir et élever la science et la foi, la raison et la révélation; Saint Bonaventure aima mieux élever comme une aigle le vol de son intelligence jusqu'à ces hautes régions de la sagesse où viennent aboutir toutes les vérités de la raison humaine; jusqu'à ce point d'où partent deux ordres de science qui, bien que profondément distincts entre eux, se réunissent dans un même soleil scientifique qui embrasse toutes les sciences et dont elles découlent toutes. Relativement aux différences qui les séparent, il importe de rapporter ici un passage d'un excellent professeur de l'ordre de S. François (1) qui se présente comme par hasard à notre esprit et se rapporte directement à notre sujet; il servira du reste à prouver que les traditions de l'antique école se maintiennent toujours intactes parmi les jeunes gens de l'ordre des frères Mineurs.

V. « L'univers, dit-il, gouverné par une vertu simple en soi et uniforme, mais très variée, et multiple dans son application contingente a été le sujet d'investigations et de questions sans fin; et, quoiqu'il ne soit pas donné à l'homme d'en comprendre la parfaite économie, jamais la raison humaine ne cessa ses recherches dans le désir de découvrir les lois suprêmes et divines qui le régissent et le gouvernent. Une science élevée et qui fournit en même temps un grand aliment à la philosophie, c'est l'étroite et évidente affinité et analogie, ou correspondance, que la logique de l'esprit humain découvre entre les possibles et les choses intelligibles, entre les choses et les idées, entre la copie et l'original ou type, d'où l'on voit clairement que les lois fixes et agissantes du monde physique et matériel sont en relation sous certains rapports avec le monde idéal et abstrait. Aucune saine intelligence ne niera assurément que ces idées se trouvassent d'abord dans l'esprit à l'état d'embryon ou d'idée mal digérée, et qu'elles devaient se développer un jour dans le monde de la science au moyen d'une autre loi qu'également on sait facilement exister dans la nature, à savoir, le principe de *dualité*, d'amour et de haine, de concorde et de discorde, de similitude et de diversité; principe dont ont certainement beaucoup abusé les philosophes matériels, mais principe sans aucun doute très fécond et d'une

(1) Le P. Pierre de Ste Anne, actuellement premier professeur de théologie au couvent de l'Araceli à Rome.

immense utilité pour les progrès de la science, pour qui la cultive au point de vue de l'esprit. Et ici les fils de S. Dominique et ceux de S. François se partagèrent le champ de la science, selon la tendance naturelle de leur Ordre. Les premiers prirent la partie solide de la vérité positive comme une arme contre l'erreur; les seconds étendirent les ailes pour saisir et montrer dans la contemplation le vrai, qui est la source de tout vrai. Mais s'ils furent d'accord entre eux dans la somme de la doctrine, ils commencèrent à se séparer dans la forme, qui donna lieu à beaucoup de divergences d'opinion. Et, pour qui réfléchit, ce fut là une disposition de la Providence qui voulait que la dialectique du même et du contraire entrât par tous les moyens possibles dans le domaine de la science pour faire en sorte, comme il arriva en effet, que la lumière de la vérité loin de s'éteindre là où il y avait des obscurités, en resplendit avec plus de pureté. En outre, ce fut la destinée de ces écoles de fleurir dans des temps durs et barbares, où il leur fallait un aliment continu pour se soutenir; et cet aliment leur était fourni par cet échange ou ce choc d'opinions diverses et de moyens différents sous lesquels ils présentaient au public le fond de la doctrine et l'ensemble de la science. Et de là que de vérités toujours éclaircies de plus en plus! que de difficultés évanouies! que de questions hardies qui ouvrirent à l'esprit de nouveaux horizons de lumière! que de subtilités au moyen desquelles se dessinaient avec une précision inattendue le coloris, la variété, les clairs et les obscurs, le possible et l'impossible, les bornes et l'infini de l'intelligence humaine, et la propriété des idées qui se trouvaient en analogie ou en rapport avec le dogme chrétien! C'était un combat, mais un combat de preux; ce fut plus un combat des disciples que des deux grands maîtres: ce fut la liberté de la controverse et de la discussion mais entre frères et non entre ennemis; et il arriva que d'études opposées, avec des principes communs incontestés et incontestables, naquirent l'ordre, la clarté et un vrai progrès dans la science. On ne pourra pas non plus opposer la dialectique trop exagérée de Scot, car ce fut de la dialectique plus que du sophisme. Je vois dans ces immenses labyrinthes de l'école un champ toujours net, un ciel de doctrine toujours pur des nuages et du brouillard des erreurs dogmatiques, une source et un aliment du vrai que conservait et soutenait en même temps le vol de la plus haute spéculation. L'école séraphique n'a à se plaindre gravement que d'Ocam, docteur qui plutôt peut-être à cause de son orgueil que d'un manque de génie, dévia de la voie de la vérité au milieu de l'ignorance de la discussion comme dans sa vie privée il dévia de la voie d'une conduite régulière. Mais ce fut là un scandale qui ne produisit pas d'imitations dans l'école; car toujours parmi les Mineurs le nom et la doctrine de S. Bonaventure appelé justement le docteur séraphique, resplendirent à leurs yeux de l'éclat du soleil. Et en effet ses œuvres porteront toujours pour cachet illustre et spécial ce caractère ou coloris biblique qui montre la source à laquelle il puisa toutes les plus saintes, les plus sublimes conceptions du vrai tempérées par la piété, et cette ontologie et objectivité originale des choses toujours dominante et si bien expliquée qui nous conduit directement à ce premier Etre qui est le seul Etre, *plenum esse*, et dont toutes les autres natures ne sont que des participations ou imitations qu'il fait librement de lui-même en dehors de lui-même. Certainement, comme pensait le savant Gerson, c'est une prérogative de S. Bonaventure d'avoir, dans la hauteur de ses doctrines, répandu tant d'onction qu'il provoque tout à la fois et une sublime admiration de l'esprit et les plus tendres affections du cœur; en sorte que l'intelligence illuminée par la vue de la vérité souffle dans la volonté l'amour qui de son côté sollicite aux actions et aux paroles de la perfection de manière à former un seul acte de la science et de la vie. En parlant ainsi du docteur séraphique et de son école, nous n'avons pas l'intention de faire acte d'hostilité contre le docteur angélique et ses disciples: nous pensons seulement que si S. Thomas d'Aquin ne se montra pas dans ses œuvres admirables toujours fixe et invariable dans la contemplation pure et abstraite de l'Etre et dans ses éternelles raisons ou, comme on parle maintenant dans l'école, dans ses raisons idéales, ce n'est pas qu'il fût incapable des hauts élans de la métaphysique ou qu'il les eût en aversion; mais c'est parce que son intention et son but principal était d'organiser et de disposer (*acies ordinata*) toutes les théories catholiques sous la forme rigoureuse de la science; et

c'est à ce titre, qui en renferme tant d'autres, qu'il est unique dans le monde scientifique, et qu'il est, et sera toujours formidable contre ceux qui errent loin de la vérité catholique, comme S. Bonaventure est et sera toujours l'étoile lumineuse et agréable qui conduit les amants des vérités éternelles dans les vastes champs de la contemplation.

VI. Avant de parler de la marche des écoles franciscaines, ayant toujours devant le yeux le docteur séraphique dans son double caractère d'intelligence spéculative et d'amoureuse élévation vers le premier Etre source de tous les autres, nous croyons utile de parler ici d'un abus fréquent, que font de nos jours un grand nombre de philosophes, du nom et de la doctrine de S. Bonaventure. A dire vrai, c'est le propre de tous ces prétendus philosophes que nous ne voulons pas nommer ici parce que nous ne voulons engager de lutte avec personne. Mais nous croyons devoir éclaircir en peu de mots quelle est la vraie doctrine chez le docteur séraphique dans sa belle et admirable, autant que simple et féconde théorie de l'Etre, théorie à laquelle ne peut ressembler en quoi que ce soit le sens soit idéaliste soit panthéiste de certains autres systèmes de philosophie moderne.

L'Etre, selon S. Bonaventure, si l'on y réfléchit bien, est en somme celui qui est de la Bible: *qui est*. C'est donc l'Etre essentiel; d'où il résulte qu'il a toute sa raison d'être en lui-même; il est si universel, si plein, si entier qu'on doit dire: *totum esse, semper esse, ubique esse*; de telle sorte que là où apparaît ou l'on peut penser qu'il apparaît une forme, un semblant ou une nature d'être, cette forme, ce semblant, cette nature d'être est une dérivation du *totum esse*. Cet être ainsi déterminé dans l'être sans fin, c'est Dieu, qui comprend en soi tout être, tout l'être, dont tout être reçoit son être. C'est donc ici que par une division essentielle et éternellement tranchée, l'Etre qui possède tout l'être se sépare de celui qui n'en a qu'une partie, de l'être avec des limites, de l'être auquel manque la plénitude de l'être, lequel est appelé par S. Bonaventure *esse coarctatum*. Or d'où vient cet être moindre? d'où ces ombres, ces semblants en ces participations de l'être total? D'où ces dérivations? Qui est l'Etre-principe? Il est certain que de là où est tout l'être doit surgir ou découler toute forme d'être. Mais comment en découle-t-il? Quelle différence y aura-t-il entre l'être qui est en soi pleinement et immuablement tout l'être, et tout autre être borné, defectueux, imparfait? En dérivera-t-il aussi naturellement qu'un ruisseau découle de la fontaine ou du fleuve? Sera-ce par diffusion, par émanation, en vertu et par la force de la plénitude intrinsèque de l'être, qui se répand hors de lui et loin de lui? C'est ici que viennent se croiser tous les dangers et les aberrations du réalisme antique et moderne exagéré et non encore bien défini, auquel conduisent les excès de l'ontologie qui n'est pas suffisamment orthodoxe. Tout être defectif vient réellement au monde d'après le type de l'Etre suprême et total qui en est la source, et dont il est une imitation, pour parler comme S. Thomas; mais à proprement parler, il ne découle pas, il n'émane pas, il ne naît pas de celui-ci par une génération intrinsèque; mais c'est bien ce dernier qui, par une vertu intrinsèque, ou une opération de sa volonté, d'après une forme ou idée, ou type qui reste en lui éternellement, par un acte libre de sa toute-puissance, véritable ouvrier (*artifex rerum*) crée le premier de rien, en lui donnant une nature propre à laquelle il communique une marque ou une ressemblance de son être éternel dont rien de ce qui existe ne peut être dissemblable. Telle est l'ontologie du docteur séraphique, hors de laquelle il ne peut exister d'autre forme d'ontologie, ni d'ontologie vraiment orthodoxe: objectivité de l'être, objectivité de l'idée, objectivité du vrai, qui sont si éloignées de toutes ces théories modernes distillées pour ainsi parler, dans l'alambic de l'absolu qui se transvase, se détermine et se transforme de mille manières dans le relatif.

VII. Mais il est temps de parler de l'économie et de la marche des études chez les frères Mineurs jusqu'à nos jours. Et d'abord il est nécessaire d'exposer comment, dans cet ordre, les jeunes gens sont dirigés et instruits, et les professeurs institués.

On n'étudie pas dans le noviciat; les novices ne sont appliqués qu'à se former à la connaissance et à la pratique de la discipline religieuse. Ils entrent dans l'Ordre plus ou moins instruits dans la grammaire et la latinité; si ce sont des jeunes gens d'un âge peu avancé il suffit qu'ils sachent lire convenablement les

leçons spirituelles et l'office divin : s'ils approchent de la vingtième année ou s'ils la dépassent, il faut qu'ils possèdent une instruction plus étendue en rhétorique et en philosophie. Après la première année de noviciat, s'ils sont bien ou suffisamment pourvus de latin et de grammaire, on les met sans plus de délai à l'étude de la philosophie; s'ils ne sont pas assez avancés dans ces deux branches d'étude, il est de rigueur qu'ils fassent deux années d'études d'humanités et de rhétorique, organisées dans ce but dans chaque province des Mineurs. Après avoir achevé avec deux professeurs différents ou avec un seul, trois années d'étude de philosophie et en même temps des éléments de physique et de mathématiques, chaque élève doit, pendant quatre autres années, étudier la théologie dogmatique et morale; et puis, s'il en a la vocation, assister pendant deux ans aux leçons d'éloquence sacrée. Il y a deux professeurs de théologie, un de dogme et l'autre de morale; le premier a aussi la charge de faire, une ou deux fois la semaine, des leçons d'histoire ecclésiastique, et le second, de droit canonique. Il y a encore l'enseignement des langues grecque et latine, qui a été confié depuis trois ans, dans le couvent de l'Araceli, au professeur d'éloquence sacrée; enseignement auquel veulent assister les jeunes gens de toutes les classes. Le P. Laurent de Volturino en est le professeur; il a déjà formé plusieurs pères de diverses provinces, de sorte que dans peu, il y aura des maîtres semblables en plusieurs endroits et surtout dans les principales écoles de l'Ordre; déjà le père général en a un tout prêt qu'il voulait placer, et il n'en perd pas le souvenir, à l'étude générale del Monte à Pérouse. Les chaires de l'ordre des Mineurs établies, comme on le voit, dans le nouveau règlement des études récemment dressé par les Pères de l'Ordre et approuvé par la S. Congrégation des Evêques et Réguliers (*Statuta generalia totius ordinis minorum studiis regendis novissima. Romae ex typog. tiberina, 1859*) sont disposées comme il suit :

1. Etude d'humanités et rhétorique dans chaque province, nécessaire; deux ans.
2. Etude de philosophie rationnelle et d'éthique, nécessaire. Deux professeurs, ou un seul, quand il suffit; 3 années.
3. Etude de physique et de mathématiques.
4. Etude de théologie dogmatique et morale. Toujours deux professeurs; 4 années.
5. Etude d'histoire ecclésiastique et de droit canon. Le plus souvent l'histoire est confiée au professeur de théologie dogmatique, et le droit, au professeur de théologie morale.
6. Pour les missions, il y a l'étude de conférences ou de controverses dogmatiques et morales dans deux collèges de Rome, à S. Barthélemi en l'île et à S. Pierre in Montorio; toujours avec deux professeurs différents qui ont déjà professé pendant 10 ans dans une étude générale de l'Ordre; dans ces mêmes collèges on trouve encore une étude des différentes langues pour les missions diverses et même des langues européennes modernes, les principales et les plus utiles aux missionnaires. Le chinois et l'arabe s'apprennent à Rome, au moins les principes élémentaires de ces deux idiômes. En Chine, on continue d'étudier; et de même en Orient où il y a d'autres collèges pour l'arabe, à Larisse et à Damas. On trouve aussi une école de Grec, à vrai dire plus pratique que théorique, à Chypre, à Smyrne et leurs dépendances. Il est à désirer que ces études des langues, y compris les langues modernes de l'Europe, soient cultivées avec succès toujours de plus en plus chez les Mineurs qui exercent tant d'offices divers, parce qu'ils ont besoin de posséder l'instrument des langues, qui fait valoir cet esprit de charité. La charité du Christ est polyglotte; c'est ce que comprennent admirablement les cœurs magnanimes qui se dévouent à son expansion dans toute la terre. Dans tous les cours décrits plus haut, il y a obligation de faire l'examen des jeunes gens tous les trois mois. Les pères les interrogent et les examinent, selon un programme déterminé, dans une assemblée publique composée des principaux pères, du préfet des études, des professeurs, des étudiants et de toute la famille religieuse. Les examens durent autant de jours qu'il y a de chaires. De même chaque chaire, à son tour de semaine, donne un sujet de controverse pour être discuté en communauté, selon les règles de l'art scolastique; un des élèves défend et deux autres le combattent en argumentant contre lui, chacun environ pendant un quart d'heure. C'est une gymnastique de la science. Il est encore de règle qu'en passant d'une classe à une classe supérieure il faut

subir un examen préalable pour voir si l'élève en est capable et digne.

Après avoir parlé du mode employé pour l'instruction des jeunes gens, nous dirons en peu de mots comment les professeurs sont formés. L'Ordre a destiné à l'enseignement les chaires que nous avons nommées et décrites plus haut. Ces chaires sont fixées par décret de l'Ordre dans les principaux lieux, là où se trouvent des collèges, des séminaires, ou des universités d'études séculières : comme par exemple à Rome au couvent de S. Marie d'Araceli, à celui de S. François à Ripa (l'Observance, et Réforme), à Naples à Santa Maria Nuova, et à S. Pierre ad Aram; de même à Pérouse, à Bologne, à Ancône, à Fermo, à Turin, à Gênes etc. Ces lieux principaux portent le nom d'Etudes générales; elles possèdent toutes les chaires et autant de professeurs, et un plus ou moins grand nombre d'élèves. Les plus célèbres et les plus fréquentées sont les études de Bologne, de Pérouse, de Rome, de Fermo; ce sont de petites, mais de véritables universités de l'ordre séraphique. Les jeunes gens concourent à ces chaires quand ils ont achevé leurs études passives, savoir, sept années indispensables, trois de philosophie et quatre de théologie. Avec ces preuves de leur capacité et munis d'une attestation de bonne conduite religieuse, les jeunes gens se présentent tous les trois ans aux concours généraux auxquels ils sont appelés par une circulaire du général : ils sont admis, après examen des documents requis, examinés avec soin l'un après l'autre en présence des examinateurs généraux, sur toute la faculté pour laquelle ils aspirent au grade de professeurs; puis, après avoir tiré une thèse au sort, ils lisent une dissertation pendant une demi-heure; ils mettent 24 h. renfermés dans une chambre bien gardée, à composer cette dissertation; la demi-heure qui suit, ils soutiennent cette même thèse contre deux autres concurrents, dans la forme rigoureusement syllogistique; ces deux concurrents sont également tirés au sort, et chacun disserte un quart d'heure dans l'assemblée publique : l'examen, la dissertation écrite, la défense et deux autres argumentations contre un des collègues, que le sort a choisis font partie essentielle du concours. On ajoute à cela l'essai de la méthode d'enseignement; l'élève doit parler pendant un quart d'heure sur un sujet tiré au sort dans la faculté.

Le ministre général préside à ces examens et à l'assemblée des juges. Ces derniers sont au nombre de six : ils sont tirés du corps des définites généraux. Les procureurs généraux de l'Observance, de la Réforme et des Récollets y assistent comme assesseurs. Une fois approuvés par les juges, en réunion des principaux pères dont nous avons parlé, le général leur confère le titre ou le grade et les privilèges de lecteur, en les plaçant aux études supérieures, selon leur mérite et le besoin des études. Les provinces ont aussi le droit de tenir des examens et des concours pour les chaires appelées provinciales; les lecteurs qui sont institués pour ces chaires sont appelés lecteurs provinciaux. On ne peut concourir à la chaire de théologie sans avoir été d'abord lecteur en philosophie au moins dans une étude provinciale, et sans avoir enseigné cette science pendant trois ans. Les lecteurs provinciaux en théologie peuvent enseigner pendant six ans dans une chaire provinciale; on les appelle lecteurs sexennaux; ce sont des lecteurs, mais dans des chaires de moindre importance; ils ne peuvent aspirer aux honneurs et au grade de lecteur *giubilato*, qui équivaut au doctorat des universités publiques. Ces honneurs ne s'accordent qu'aux lecteurs qui ont subi l'épreuve dans les concours généraux (au moins en théologie) et qui doivent littéralement avoir enseigné pendant dix ans la théologie après l'enseignement de trois années de philosophie. Il faut absolument sept années d'études passives, treize années d'études actives, vingt ans d'études continues pour arriver à la dignité de lecteur jubilé.

VIII. Il est certain que si ces règles sont observées rigoureusement, elles doivent produire de très grands résultats dans l'instruction littéraire et scientifique. Et de fait nous savons que dans toutes les parties, non seulement de l'Italie, mais encore de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne et des provinces américaines, dans les couvents comme dans les séminaires, et les lycées de séculiers, il y a eu toujours et il y a encore maintenant des religieux franciscains de haute renommée et qui, en qualité de lecteurs ont rendu aux sciences d'importants services; çà et là, on trouve même des noms célèbres qui surpassent les autres, bien que la devise franciscaine, avec toutes les

actions minutieuses que requièrent la discipline intérieure et le dévouement complet aux besoins des peuples, ne soit pas autant la profession de la haute littérature, que celle de la charité et de la modestie. Le progrès des études dans une communauté dépend néanmoins du zèle et de la vigilance des premiers supérieurs dont la sollicitude devrait toujours faire éviter l'application de ce vers terrible de Dante: *Le leggi son, ma chi pon mano ad esse?* « Il y a des lois, mais qui veut y mettre la main? » On peut dire qu'un ordre est très savant, et qu'il mérite d'être réputé tel dès lors que les supérieurs tachent d'y faire fleurir aussi largement que possible cette médiocrité d'or qui est la vie du ministère sacerdotal pour cultiver avec fruit et utilité la vigne du Seigneur.

En terminant, disons ce que les franciscains ont fait, au moins depuis quelques années, en faveur de leurs études. D'abord nous voyons que S. Bonaventure, selon l'exemple donné par Alexandre de Alès dans sa somme théologique, donna à ses disciples un compendium de science théologique que nous appelons *institution scolaire*, qui est toujours resté en faveur chez les frères mineurs. Cet ouvrage est rare à présent, bien qu'il se trouve encore dans les mains de quelques doctes franciscains. Il est bon d'observer qu'à cette époque la théologie comprenait toute la science. Nous voyons en effet que ces grands hommes, au milieu des questions théologiques, agitaient et discutaient un grand nombre d'autres questions du domaine de la science philosophique et rationnelle. Dans les commentaires sur les livres des sentences de Pierre Lombard dont la méthode fut adoptée et suivie par tous les docteurs du moyen-âge, on voit s'élever les plus hautes et les plus difficiles spéculations de la métaphysique que tous les philosophes même contemporains feraient bien de consulter; de même que les amateurs de l'antiquité pour en acquérir le sens, le goût et l'intelligence vont en contempler les monuments aux pieds des pyramides d'Egypte, dans le Colysée et parmi les ruines des basiliques, du forum et des thermes de Rome. De tous les autres résumés théologiques de cette époque, il ne nous est parvenu que le compendium de S. Bonaventure, bien que chaque école ait continué de fleurir et même avec orgueil sous l'égide de son fondateur. Nous en avons pour preuve les innombrables in-folio, non seulement manuscrits, mais imprimés, qui enrichissent et rendent intéressantes les bibliothèques des couvents et des villes de l'Europe. On y trouve des noms pompeux et même étranges; les épithètes d'*uniques*, d'*incomparables*, et que sais-je; les noms de docteurs que le monde ignore maintenant et qui de leur temps ont joui d'une immense réputation et dont quelques-uns méritèrent le surnom de grand. Les volumes qu'ils ont laissés ne sont pas de petite dimension: ils étaient fiers de composer de gros et de nombreux in-folio, selon le goût du temps, pour répondre au bruit qui se faisait autour de leur nom et de leur science. Peu à peu, à mesure que la civilisation progressa, cette ambition ou vaine gloire finit par tomber, et on vit reproduire dans les écoles des travaux mieux entendus. L'ouvrage que la père Frassen mit au jour et qui contient tous les éléments de la science, développés et accrus jusqu'à cette époque, mérite le titre de savant et nous pouvons dire même de parfait; et, ce qui est plus digne d'éloge, tous les quolibets des siècles précédents, non seulement dans la science théologique mais encore dans la philosophie, y sont fondus de manière à faire un corps avec toutes les parties principales de la doctrine rationnelle et révélée. Cet ouvrage du père Frassen qu'on ne saurait jamais assez recommander, fut d'une très grande utilité dans les écoles séraphiques pour l'ordre, le jugement exquis, la profondeur, l'universalité de science théologique et philosophique; nous voudrions qu'aujourd'hui même il se trouvât continuellement dans les mains surtout des professeurs franciscains; et même nous sommes d'avis qu'après avoir écarté avec permission des supérieurs quelques petites questions oiseuses et ajouté selon une bonne méthode quelques autres questions et nouveaux articles en rapport avec les nouveautés actuelles de la science, une nouvelle édition des œuvres de cet auteur célèbre causerait un immense avantage aux études de l'ordre de S. François.

A des temps plus rapprochés de nous, chez les observatins, les conventuels, les capucins, nous voyons paraître des livres d'institution scolastique pour la jeunesse séraphique, livres plus ou moins bons, et atteignant plus ou moins leur but. Il est certain qu'un Caye, un Altieri, un Fortunat de Brescia, un Odoard Del Giudice méritent d'être ici mentionnés. Parmi eux, Fortunat de

Brescia est très estimé, et encore aujourd'hui on ne le lit pas sans en retirer une grande utilité sous le rapport de la solide philosophie. De même Del Giudice peut être regardé, et est en effet un répertoire complet et sûr de toutes les questions qui de l'antique science sont restées dans la nouvelle, en logique, en métaphysique, et en physique. Cet auteur peut être d'un très grand secours aux jeunes gens qui s'exercent aux disputes sous forme syllogistique, ou se préparent aux concours.

Il est vrai que l'un et l'autre ont embrassé quelques opinions cartésiennes qui sont maintenant bannies de l'école; les professeurs et les élèves qui les rencontrent les reconnaissent facilement et peuvent les laisser de côté. Du reste ces deux auteurs (et nous pouvons en dire autant d'Altieri) ont été très utiles à l'école, et les hommes studieux peuvent encore les consulter aujourd'hui; mais comme tant d'autres auteurs des derniers temps, ils sont insuffisants et ne répondent pas aux besoins présents de la science et de l'instruction de la jeunesse. Pour obtenir ce but le ministre général des Mineurs P. Joseph M. d'Alexandrie, sicilien, a donné une nouvelle animation aux études en instituant la première chaire régulière d'éloquence en 1838; ce qui fit bruit et enflamma les esprits d'une nouvelle ardeur. Et peu après, un grand mouvement et de grands changements furent introduits dans toutes les études séraphiques par le même général aidé de son secrétaire général le P. Antoine de Rignano qui écrivit à ce sujet une circulaire forte et bien raisonnée aux Mineurs sous le titre de *Ordinamento* des études. Les meilleurs esprits de l'ordre tant de l'Observance que de la Réforme furent appelés à contribuer à cette belle entreprise. Elle fut inaugurée par un concours général que le général tint avec beaucoup de solennité et une grande rigueur d'examen à S. Marie des Anges près d'Assise; il prépara ainsi les esprits et les professeurs au progrès scientifique qu'il avait en vue.

Ce concours eut lieu en 1840; et peu d'années après l'on vit paraître des institutions complètes et nouvelles de *logique*, de *métaphysique*, de *philosophie morale* par le père de l'observance Denys de S. Jean in Galdo à Molise, maintenant professeur de droit naturel à l'Université de Naples, homme d'une grande patience, de beaucoup d'habileté et de talent dans l'art de la composition; de *physique générale et particulière*, par le père Louis d'Avigliano observantin réformé de Lucanie, très savant dans les sciences naturelles, qui aurait aussi enrichi l'Ordre d'un cours élémentaire de mathématiques si pendant qu'il consacrait à l'étude de ces sciences toute l'application de son esprit il n'eût pas été élevé à la dignité d'évêque d'Aquila; de *droit canonique* et d'*histoire ecclésiastique*, par le P. Vascotti observantin réformé de Goritz qu'une mort prématurée nous a enlevé dernièrement lorsqu'il remplissait l'office de ministre provincial de cette province-mère; il avait déjà été professeur de droit ecclésiastique; c'était en outre un homme orné de toutes les vertus civiles et religieuses. D'excellentes institutions de théologie dogmatique que le P. Frediano Pardini, du couvent de Lucques, avait composées par l'ordre du général Joseph d'Alexandrie, étaient achevées; mais le P. Louis Flaminj de Lorete amateur de la paix et du repos fut placé à la tête de la famille des mineurs; ce qui rendit inutiles les fatigues de ce digne père et deçut les espérances des sciences théologiques. Flaminj était, il est vrai, très instruit dans les lettres divines et humaines, mais beaucoup trop exigeant en tout ce qui ne touchait pas au sommet de la perfection; en sorte qu'on vit se vérifier littéralement chez les Mineurs le proverbe qui dit que le mieux est ennemi du bien. Après Flaminj, son successeur le P. Venanzio de Celano fit tous ses efforts non seulement pour soutenir, mais encore pour accroître parmi les franciscains l'ardeur des études scientifiques, comme aussi il mit une grande énergie à restaurer la discipline religieuse; mais il réussit à peine d'étendre aux réformés, les règlements des concours et des études générales, les privilèges des lecteurs et des jubilations qui existaient dans l'observance. Enfin le P. Bernardin de Montefranco élu ministre général de l'Ordre dans un chapitre général, avec une sincère et paisible mais ferme et généreuse sollicitude protégea et favorisa autant qu'il était en lui les bonnes études dans sa grande famille. Aidé des conseils du définitoire général, il tint des concours généraux excellents et bien ordonnés; il en sortit un grand nombre de lecteurs remarquables, parmi lesquels il choisit un certain nombre pour l'Ara-cœli de Rome et le Monte de Pérouse; il remplit les chaires vacantes afin de subvenir à l'instruction complète de la jeunesse

séraphique qui y accourut de toutes les provinces de l'Italie. Un jeune religieux qui concourait pour la chaire d'éloquence sacrée ayant fait preuve d'une très grande capacité pour les langues hébraïque et grecque, le général prit occasion de là pour fonder à Rome une chaire de ces deux langues, dont la connaissance est si utile aux études sacrées; c'est la première institution de ce genre pour les franciscains dans les temps modernes; le général s'est chargé de toute la dépense qu'il faut faire pour les livres.

IX. Tels sont les moyens et les efforts qu'ont employés les franciscains pour continuer et tenir toujours florissant et vivace l'honneur des études bonnes et utiles qu'ont introduit et cultivé leurs ancêtres, persuadés qu'ils sont que la science n'est pas seulement un ornement, mais un besoin, une nécessité du sacerdoce, afin que marchant de pair avec les peuples et même leur étant supérieurs en sagesse, ils puissent les conduire facilement dans la voie du salut. La bonne semence jetée au milieu de l'Ordre par ses supérieurs a certainement commencé à porter des fruits. Car aujourd'hui, pour qui connaît les provinces où sont disséminés ces humbles religieux il est facile de voir qu'il n'y a pas un endroit où l'un d'eux ne brille, soit par sa valeur scientifique, soit par l'excellence de son zèle ecclésiastique dans la chaire, dans le professorat, au confessionnal, dans les conseils de l'Etat ou de l'Eglise, dans les académies. Il y a des prédicateurs excellents tels que le P. Jules Arrigoni qui a acquis une si grande réputation et a mérité d'être nommé archevêque de Lucques; il y a des philosophes qui dans des ouvrages imprimés ont donné une preuve irrécusable de leur savoir, comme le P. Victor de Gênes et le P. Chérubin Fazolis, quoique l'un et l'autre se soient trop attachés, chacun à leur manière, à des systèmes qui ne sont pas en toute conformes à la science inaugurée par Saint Bonaventure: il y a des théologiens comme le fait voir dans son *Introductio ad theologiam*, le père Van Loo belge, procureur général de son Ordre à Rome, et comme le prouve parmi tant d'autres Mineurs, observants, réformés, conventuels, le P. Knol capucin, auteur d'un cours complet et remarquable de théologie dogmatique publié dernièrement à Turin.

Enfin l'ordre franciscain possède des écrivains en tout genre de littérature, en Italie et hors de l'Italie; ce n'est pas ici le lieu de rappeler leurs noms et leurs ouvrages; mais le public italien et étranger, dans chaque province ou royaume les connaît et les honore. Du reste on doit juger la valeur des études chez les franciscains, ordre qui est tout simplicité et action, et qui vit au milieu des enfants du peuple, non par la solennité, et la pompe des ouvrages qu'il livre à l'impression, mais bien à cette constance de zèle et de charité chrétienne qui lui a valu honneur, bienveillance et estime dans toutes les contrées où ces religieux ont du vivre et agir en enseignant, par l'exemple, et la parole, les vertus du crucifié, sagesse et salut du monde.

Bibliographie.

Tractatus de Ecclesia Christi auctore Patricio Murray in collegio S. Patritii apud Maynooth in Hibernia Sac. Theol. Prof. Vol. I. Dublini (pag. 802).

Nous puissions dans la *Civiltà Cattolica* (N. 258) une excellente appréciation de cet ouvrage. Nous l'insérons volontiers presque toute entière, malgré son étendue. Toutes nos sympathies sont acquises à la noble terre d'Irlande et nous saluons avec empressement tous les succès, tous les dévouements qui se produisent dans cette île des saints.

Il est consolant assurément de voir un des membres les plus distingués du clergé d'Irlande, tel que le docteur Patrice Murray, publier un tel ouvrage pour la défense de l'Eglise, tandis que ses compatriotes combattaient sous son drapeau et donnaient leur vie pour elle.

Le docteur Murray avait déjà publié, en anglais de 1850 à 1853, quatre volumes d'essais sur des matières assez diverses, mais tous inspirés par une pensée de foi et de dévotion à l'Eglise. Il résumait ces études dans ces deux textes: *Credo in unam sanctam et apostolicam Ecclesiam*. (Symb. Nic.) *Credo sanctam apostolicam Sedem et romanum Pontificem in universum orbem tenere principatum*. (Conc. Flor.) Dans cette nouvelle œuvre, écrite en latin et

qui se composera de trois volumes, il veut traiter plus expressément la question de l'Eglise, sujet de prédilection pour son cœur et il choisit pour épigraphe ce texte évangélique: *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam*. Il le développe dans le cours de l'ouvrage, sous sept questions distinctes.

Le premier volume s'ouvre par une dissertation préliminaire sur la foi. L'auteur remarque qu'un grand nombre d'idées, relatives à la foi, sont indispensables pour l'intelligence des doctrines qui doivent être exposées dans un traité de l'Eglise. Il expose successivement, dans le même ordre que les théologiens scholastiques, la nature, le motif, l'objet, la certitude objective et subjective, l'obscurité et l'évidence, la liberté, le caractère surnaturel et la nécessité de la foi pour le salut; il conclut par des considérations très importantes, touchant les hérésies et les hérétiques.

La seconde question traite de diverses notions générales relatives à l'Eglise. La troisième énumère les membres de l'Eglise; on y discute ces divers points: s'il faut regarder comme membres de l'Eglise les justes seuls, tous les prédestinés et eux seuls, ou bien encore les hérétiques, les schismatiques, leurs enfants baptisés et les excommuniés. La quatrième dissertation roule sur l'indéfectibilité; la cinquième, beaucoup plus étendue, sur la visibilité; la sixième et la septième, sur l'unité de l'Eglise. Bien des questions secondaires se présentent dans le développement des questions principales; mais toutes sont traitées avec plus d'étendue qu'on ne les trouve d'ordinaire dans les cours de théologie. Elles dénotent un maître très versé dans l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères, et dans la connaissance des théologiens soit scholastiques, soit modernes.

Aussi trouvons-nous que ce livre tout en recueillant la substance des anciens est élevé, comme l'on dit, au niveau du temps présent; spécialement pour l'exégèse biblique et pour l'exposition des erreurs modernes, celles surtout des protestants anglais. L'auteur n'a épargné ni soins ni dépenses pour connaître tout ce qu'ils ont écrit dans ces derniers temps, touchant l'Eglise, sujet exposé plus qu'aucun autre aux variations du protestantisme. Il nous suffira de dire que dans la liste des auteurs cités, nous rencontrons plus de vingt noms d'écrivains protestants encore vivants, ce qui met l'auteur en mesure d'exposer et de réfuter les formes diverses du protestantisme ou anglicanisme actuel, y compris le puseïsme.

La multiplicité de ces divisions nous paraît un de ces défauts que l'on nomme de bon aloi. S'il fatigue quelquefois, il aide la mémoire. Il nous est plus difficile d'excuser l'incorrection du style. L'auteur prévient lui-même ce reproche, en disant qu'avant tout il a eu en vue la clarté! Il nous semble qu'il eût pu faire mieux et concilier l'avantage de plaire aux amis de la belle langue latine avec le besoin d'être compris de tous.

Mais quant à la doctrine, sans souscrire à toutes les opinions de l'éminent théologien, nous louons sans réserve la maturité et la sûreté de son jugement, et nous sommes très disposés à avoir pour ses théories le respect, si louable, qu'il témoigne pour celles de tous les théologiens catholiques, spécialement pour les scholastiques.

Le sentiment d'orthodoxie et de dévotion à l'Eglise qui respire dans ces pages est très digne assurément de la catholique Irlande, la seule, parmi les nations du nord de l'Europe, qui n'ait pas un instant vacillé dans son attachement à la chaire de S. Pierre. Le livre reflète comme un miroir l'âme de son auteur: il est profondément et sincèrement catholique romain et nous sommes ravis de voir un théologien, qui écrit aux extrémités de l'Europe occidentale, qui n'est jamais venu à Rome, composer une œuvre si absolument romaine quant à son esprit et à ses intentions. C'est là du reste le but que l'auteur se montrait le plus jaloux d'atteindre; il aurait voulu faire un livre, disait-il confidentiellement à un ami, qui, en fait de doctrine, eût pu sortir de la bouche de Pie IX.

Du reste, il le déclarait dès la préface: *Librum hunc et omnia scripta mea sive edita sive edenda Sedis Apostolicae et romanæ Pontificis censurae absolute et ex toto corde subijcio*. Il eût voulu se rendre à Rome et soumettre son manuscrit à la censure. Comme il ne le pouvait pas, il eut soin d'envoyer au R. P. Perrone les feuilles de l'ouvrage, à mesure qu'elles paraissaient, en sollicitant ses corrections quant à la doctrine et quant à l'expression. Le savant jésuite, loin d'y trouver rien à rectifier, s'empressa d'écrire à l'auteur, aussitôt qu'il fut en mesure de juger son livre, une

lettre d'éloge et d'approbation, qui a déjà été publiée. Nous ne concluerons pas sans nous féliciter, avec le clergé d'Irlande, et tout le collège de Maynooth, d'avoir pu rendre cet hommage au docteur Patrice Murray.

Chronique.

Le 27 décembre dernier, jour de S. Jean l'évangéliste, fête patronale de Sa Sainteté, on a ouvert au Vatican le nouvel escalier conduisant à la cour des loges. L'entrée se trouve à droite dans le péristyle de la basilique, vis à vis le premier poste de la garde suisse. Trois jettées de marches en belle pierre tiburtine, chacune de vingt-six degrés, aboutissent à trois paliers réguliers, disposés sur toute la largeur du mur. Elles montent carrément, dans une cage oblongue, qui reçoit la lumière de la voûte et d'une vitrine colorée donnant sur la place de S. Pierre. Un large balustre fuselé de marbre de Carrare borde la montée. Des stucs de couleurs pâles, bruns, lilas, roses, gris, ornent les murailles: ils sont distribués sur toute la hauteur, en compartiments encadrés. Celui du premier palier en face contient les armes de Sa Sainteté, sculptées en haut relief au dessus d'une table de marbre blanc, portant cette inscription:

PIVS IX PONT. MAX.

NOVIS AEDIFICATIS SCALIS

ADEVENTIVM VATICANAS AEDES

COMMUNITATI PROSPERIT.

ANNO MDCCCLX.

Le nouvel escalier est donc simplement destiné à faciliter l'accès du palais, ce n'est point l'escalier principal. Il a de l'ampleur, de l'élégance sans doute; ce serait un magnifique escalier de château, ce n'est qu'un accessoire très-convenable pour un palais. Des pilastres ioniques du même marbre que la rampe soutiennent l'entablement; ils s'appuient au rez du plus haut palier. La voûte est surbaissée. Elle est remplie par des caissons d'un relief très faible renfermant les armes du pape régnant, l'année de l'ère et l'année du règne.

Peut-être l'architecte eût-il pu dissimuler le vitrage du milieu. Ces petites vitres bourgeoises dans une armature de fer semblent en désaccord avec l'élégance générale de la construction. Il eût pu agencer de larges glaces concaves en verre opaque, ornées des même motifs que la vitrine outre la raison de convenance; elles eussent mieux distribué la lumière et moins surpris le regard. Se figure-t-on l'éclat d'un soleil d'été et d'un soleil italien dans une vaste cage aux parois brillantes, toutes de marbre et de stucs?

Cependant il faut louer M. le Chevalier Martinucci de l'effet général de son œuvre. Nous lui savons gré particulièrement d'avoir effacé sous des voussures très-bien dessinées l'angle des plafonds sur les murs. Il a orné ces voussures de reliefs analogues aux caissons de la voûte: il a montré dans l'ordonnance de l'ensemble de la sobriété et de la noblesse: il a fait preuve de goût.

Le ciel ouvert ne permettait guère de suspendre dans l'escalier quelque riche lanterne. On a placé heureusement, sur le premier et le troisième palier des candélabres de bronze, à feuilles d'acanthé, du plus heureux profil, supportant une sphère de cristal dépoli. Ils ont leur point d'appui sur leur partie inférieure fixée au balustre: ils se détachent très-heureusement sur le stuc des parois. Mais pourquoi le second palier est-il dépourvu de candélabre? La nuit, la lumière remplit-elle suffisamment la vaste cage? Ces élégants accessoires sortent des ateliers de M. Mazzocchi, fondeur de l'arsenal pontifical.

Dans la cour des loges, l'escalier trouve la sortie dans un vestibule oblique; deux colonnes de granit oriental ornent extérieurement la porte. On lit dans l'entablement cette inscription:

MVNIFICENTIA PII IX PONT. MAX.

ADITVS RENOVATVS

ATRIVM AMPLIATVM

NOVIS OPERIBVS EXORNATVM

ANNO SACRI PRINCIPATVS XV.

Ces travaux avaient été commencés longtemps avant ces derniers événements.

— L'académie des arcades a tenu, suivant la coutume, une assemblée solennelle, le 28 décembre dernier, pour célébrer la

fête de Noël. Plusieurs membres ont lu des pièces de leur composition sur la naissance du Sauveur. Elles ont été entendues avec plaisir et applaudies chaudement. Nous citons volontiers, parmi les auteurs, Mgr Gaetano Bedini, archevêque de Thèbes, et secrétaire de la congrégation de la propagande: il a lu une glose sur la paix que le Sauveur vint apporter au monde par sa naissance; Mgr Alexandre Tortoli, maître des cérémonies pontificales, a récité avec M. le chevalier Balthasar des comtes Capogrossi Guarna, une églogue latine, imitée de celles de Virgile, l'avocat Félix des Jardins, D. Giovanni Moriani qui a lu de belles octaves; le R. P. Tagiasco des écoles pies; M. Henri Tosti, président de l'académie des Incultes, M. Barthélemi Barola, custode général de l'Arcadie. Une société nombreuse et distinguée assistait à la séance. Le custode a fait connaître les six élus qui vont être ses collègues pour les deux prochaines années: Mgr Gaetano Bedini, Mgr Vincenzo Tizzani, professeur d'histoire à l'université romaine et chapelain majeur des troupes pontificales. D. Ignazio Calandrelli, professeur d'astronomie et membre du collège des philosophes à la même université, le R. P. Gnaccarini de l'ordre des servites, M. Jean Bapt. de Dominicis Tosti, avocat consistorial, M. l'avocat Paolo Tarnassi.

— Le 27 novembre dernier, une assemblée d'ecclésiastiques et de laïques zélés pour la musique religieuse a été tenue à Paris, sous le nom de *congrès pour la restauration du plain-chant et de la musique d'Eglise*. Le congrès a adressé à tous les évêques une circulaire, dans le but de solliciter leur concours. Il se propose de propager les bonnes doctrines de musique religieuse, le chant grégorien, et d'exclure des temples toute musique profane. Le congrès a aussi soumis à S. E. le cardinal archevêque de Paris le vœu que la liturgie romaine fût rétablie dans son diocèse. L'unité de liturgie lui paraît indispensable pour aboutir à la restauration de la bonne musique religieuse.

— Mgr l'évêque d'Angers vient d'adresser au clergé de son diocèse, sous la date du 16 décembre 1860, une circulaire pour recommander la fondation par lui faite d'un musée diocésain. Dans ce musée seront réunis des objets d'art anciens intéressant le culte, et surtout des titres et documents, soit en originaux soit en copies, se rapportant à la religion. Le diocèse possédera de la sorte un dépôt de monuments et d'archives. Cette œuvre aura un organe: *La revue archéologique de l'Anjou*, qui traitera des questions d'art, d'histoire et de diplomatique, intéressant le diocèse d'Angers.

— La compagnie de la voie ferrée Pio-latine, de Rome à la frontière napolitaine, poursuit activement ses travaux. On vient de publier l'état des terrains expropriés pour ses besoins dans les délégations de Velletri et de Frosinone. Le montant des sommes revenant aux propriétaires respectifs, accru des intérêts datant de l'instant de l'occupation, se trouve déposé à Rome à la banque du Saint-Esprit. La somme totale s'élève, pour la seule province de Velletri à écus 24,936: 59: 2, répartis sur 170 parcelles dont 51 appartiennent à des établissements religieux ou charitables. Et pour la délégation de Frosinone à écus 2,967: 23: 5, répartis sur 161 parcelles, dont 68 appartiennent à des établissements de cette nature.

— Samedi 22 décembre, la S. Congrégation du Concile a tenu sa séance mensuelle, dans le palais apostolique du Vatican.

Les affaires inscrites dans le *folium* étaient au nombre de sept, suivant l'usage. En outre, quatre affaires, d'une importance moindre, ont été traitées *per summaria precum*.

a) Il s'agit d'une chapellenie soumise au droit de patronage. Comme le patron avait fait présenter au Saint-Siège une supplique pour obtenir la dispense d'âge en faveur de son fils, qu'il se proposait de nommer et qui n'avait pas atteint l'âge prescrit par les canons, il laissa écouler le délai dans lequel il faut présenter. Alors l'évêque, persuadé que la nomination lui appartenait par dévolution, s'empressa de conférer la chapellenie.

La S. Congrégation juge que cette nomination épiscopale n'est pas soutenable.

b) Le remboursement de frais judiciaires donne lieu à une controverse. La S. C. réforme une sentence rendue le 28 juillet précédent.

c) Un legs de messes fait à une chapelle fait douter si le testateur a entendu instituer cette chapelle héritière universelle de ses biens.

d) Une cause concernant un bénéfice et le droit de patronage, déjà proposée le 28 juillet 1860, sans qu'une décision ait été rendue, est portée pour la seconde fois. Le jugement est renvoyé à la première congrégation après les cendres.

e) Voici une affaire qui intéresse un diocèse d'Allemagne. Un curé étant accusé de dureté envers ses paroissiens, particulièrement envers les enfans, ainsi que de négligence dans la gestion de la cure, l'évêque, voyant qu'il avait perdu l'amour de ses ouailles, commença par nommer un vicaire, auquel le curé devait fournir un traitement, et qui devait exercer alternativement avec lui les fonctions paroissiales, sauf la pleine liberté qu'auraient les paroissiens de s'adresser à lui pour la confession et pour l'assistance des malades.

Peu satisfait de cette mesure, le curé fit appel au métropolitain. Ce dernier, jugeant que la punition était excessive, déclara qu'il y avait lieu de rappeler le vicaire, mais que le curé méritait une vive réprimande, à cause de sa négligence, et surtout à cause des ménagemens excessifs qu'il prenait pour la conservation de sa santé dans les cas où le pasteur doit donner sa vie pour son troupeau.

L'évêque appela au Saint-Siège contre la sentence métropolitaine. Lorsque la cause était pendante devant la S. Congrégation, de nouvelles dissensions qui surgirent entre le curé et ses paroissiens, exigèrent l'emploi d'un remède vraiment efficace. Alors l'évêque fit un décret par lequel il condamna le curé à permuter son bénéfice paroissial avec un autre, dans le délai de trois mois, infligeant d'ailleurs, en attendant, la suspension de toute juridiction.

Le curé crut devoir porter appel au métropolitain, mais, cette fois, le métropolitain se déclara incompétent, à cause du recours fait précédemment au Saint-Siège. Alors le curé appela directement au Pape.

La S. Congrégation, vu les circonstances spéciales du cas, décide qu'il y a lieu de permuter la cure avec un autre bénéfice dont le revenu sera presque le même; cette permutation devra se faire dans le laps de six mois.

L'on a cité à ce propos plusieurs précédents où la S. Congrégation a reconnu à certains évêques d'Allemagne le pouvoir de transférer les curés inamovibles, dans des circonstances analogues.

f) Comme les SS. Congrégations rendent la justice à prix réduit, ou pour mieux dire, gratuitement et sans frais, il arrive assez souvent que les personnes qui ne sont pas riches se mettent d'accord pour leur soumettre des causes purement civiles. Un exemple de cela se voit dans la présente cause, qui concerne les droits dotaux de deux femmes mariées, et ce sont les maris qui supplient la S. Congrégation de résoudre la controverse.

g) *Suspense ex informata conscientia*. Le chapitre de N. croit avoir le droit de nommer tous les chanoines, mais l'évêque conteste ce droit, et la question est pendante devant la S. Congrégation. Dernièrement, deux canonicats étant vacans, l'évêque a cru pouvoir s'attribuer la nomination. Or le chapitre ne pouvait laisser passer le fait sans réclamation. Il a donc conféré un mandat à l'un de ses membres afin de présenter à la chancellerie épiscopale une protestation par laquelle l'on a déclaré que le chapitre n'acceptait pas les deux nominations, et se réservait d'agir par toutes les voies légales; qu'il n'entendait pas d'ailleurs se départir de l'obéissance filiale et du respect qu'il doit à son pasteur, étant disposé, au contraire, à lui rendre tous les témoignages de soumission; et que s'il protestait, c'était uniquement pour préserver les droits du chapitre; tous les chanoines ont fait serment de respecter ces droits et de les défendre au besoin.

Impatiente par cette résistance, l'évêque voulut punir les trois principaux auteurs de la protestation, il les frappa de suspension *ex informata conscientia*. Les trois chanoines ont recouru à la S. Congrégation.

Le prélat avoue que la suspension a été motivée par la protestation; il qualifie sévèrement cette réclamation, la jugeant scandaleuse, schismatique, injurieuse à l'Ordinaire, et au Saint-Siège lui-même. Les chanoines répondent que la suspension est injuste, d'abord dans la forme, vu que la protestation, acte public, ne peut pas être frappée par une arme réservée pour la punition des

délits occultes; injuste au fond, vu que la suspension exige un délit d'une nature grave; or la protestation dont il s'agit n'est pas un délit; elle est d'ailleurs irréprochable dans sa forme.

La S. Congrégation juge que la suspension en question est insoutenable.

Les affaires traitées *per summaria precum* sont au nombre de quatre, ainsi que nous l'avons dit.

h) Un singulier usage existe dans le chapitre de N. Les pointes sont partagées également parmi les chanoines, sans examiner s'ils ont assisté ou non à l'office. Cet usage étant en opposition avec le concile de Trente, avec les statuts capitulaires et avec la raison elle-même, les chanoines consultent la S. Congrégation.

i) Un chapitre est grevé de plusieurs anniversaires; l'usage veut que la messe soit chantée par les chanoines à tour de rôle. Or deux canonicats sont vacans en ce moment. Les chanoines qui chantent la messe en remplacement de leurs collègues défunts doivent-ils recevoir uniquement la rétribution fixée dans le diocèse pour les messes basses? En outre, lorsque, dans les biens du chapitre, des arbres meurent ou sont arrachés par le vent, le prix de ces arbres doit-il être compris dans le revenu? Tel est le double objet de l'affaire.

j) Deux bourses dans le séminaire ont été fondées par un pieux bienfaiteur. La nomination de ces bourses, dont la durée est de quatre ans, appartient au chapitre, qui ouvre un concours à cet effet. Or il est arrivé dernièrement que le chapitre s'est contenté de confirmer le boursier qui venait de jouir de la bourse pendant quatre ans, au lieu de choisir un nouveau sujet. C'est ce qui donne lieu à une plainte devant la S. Congrégation.

k) Un testateur a laissé des subsides dotaux sans désigner l'âge que doivent atteindre les filles appelées à les recevoir. On consulte la S. Congrégation.

— Mercredi 9 janvier, les 4 compagnies de zouaves pontificaux se sont réunies dans la basilique de S. Jean de Latran, voisine de leur quartier, pour y prêter serment de fidélité au Souverain Pontife, avant leur prochain départ de Rome. M. l'abbé Daniel, aumônier du corps, a prononcé quelques mots sur la nature de l'acte qu'ils allaient faire. Puis il a lu la formule du serment devant le saint évangile, ouvert sur l'autel. Les zouaves l'ont entendue debout, la main levée. Cette formule contient, entre autres choses, la promesse de ne s'affilier jamais aux sociétés secrètes. La bénédiction du Saint Sacrement a terminé la cérémonie. Le lendemain jeudi, à 3 h. du matin, la 1^e et la 2^e compagnies de zouaves ont quitté Rome, la 2^e et la 3^e doivent partir le surlendemain.

— Jeudi 10, le plus jeune fils de la reine-mère de Naples a reçu le sacrement de confirmation des mains de Sa Sainteté. Le Saint Père était déjà parrain du jeune prince, qui porte son nom.

— Le collège des chantres de la chapelle pontificale ouvre un concours pour le choix de quatre voix de soprano et deux de contralto. Les personnes qui se croient capables de concourir auront à présenter au maître de chapelle leurs attestations de baptême avant le 10 février prochain. Si les prétendants sont dans les ordres sacrés, ils doivent être munis en outre d'une attestation de leur ordinaire respectif.

Ce collège forme une société canoniale de personnes ecclésiastiques. Les élus aussitôt après le concours seront admis en qualité de surnuméraires et nommés à vie. Ils recevront, comme honoraires, seize écus par mois et jouiront de tous les émoluments et privilèges dont profitent les surnuméraires actuels de la chapelle pontificale. Ces avantages suppléeront au besoin, pour les saints ordres, le manque de patrimoine sacré. La durée de leur service sera de trente années: ils auront droit à la retraite.

Enfin les concurrents sont avisés que s'ils n'ont point reçu la tonsure, ils seront obligés d'y être initiés dans les deux mois qui suivront leur admission. Car les constitutions apostoliques prescrivent que les chapelains chantres pontificaux soient *clercs, vivant dans le célibat et portant l'habit ecclésiastique*.

Le concours sera tenu publiquement, suivant les règles de la chapelle pontificale, dans la matinée du 12 mars 1861.

CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

Prix de l'abonnement : Rome un an 3 écus ; six mois, 16 pauls ; trois mois 85 baj.

Angleterre, Belgique, Espagne et France, un an 20 fr. six mois, 11 fr. ; trois mois 6 fr. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet, rue de Sèvres, 93 ; à Louvain, M. Charles Peeters, libraire.

Sommaire.

Canonisation de la Souveraineté temporelle du Saint-Siège.
Le soldat de S. Pierre
Notice sur le collège de la Propagande. Fête de l'Epiphanie.
Chronique.

Canonisation de la Souveraineté temporelle.

Dans un précédent article, où nous montrions que l'Eglise s'est toujours servie et à bon droit de ses armes spirituelles pour sauvegarder son pouvoir temporel, nous citions la constitution de Nicolas III, touchant cette matière.

Plusieurs de nos lecteurs nous sollicitent de reproduire dans nos colonnes cette pièce importante : nous ne demandons pas mieux. Nous nous bornons cependant à en donner une traduction, les érudits seront libres de recourir, pour le texte, au *Sextus decretalium* lib. 1. tit. VI, de *electione et electi potestate*.

Examinons rapidement dans quelles circonstances le pape Nicolas III publia sa constitution. Nous espérons que de leur exposé très succinct ressortira le commentaire naturel de ce célèbre document.

On sait avec quelle persévérance les Souverains Pontifes sauvegardèrent l'Italie de la conquête musulmane. Pendant sept siècles, leur sollicitude constante eut pour but d'arracher aux Sarasins le midi de la péninsule. Ce pays dont les empereurs conservèrent longtemps le domaine, et qu'ils ne s'inquiétaient plus de défendre, les Papes le disputèrent sans relâche aux envahissements de l'islamisme et sans doute, c'est au Pontificat romain que la Sicile et la Grande-Grèce sont redevables de n'avoir pas eu le sort de l'Asie-Mineure et de la Morée.

Quand notre regard embrasse de loin ces époques de luttes, il les voit hérissées de guerres, de séditions, de changements de dynasties, de désordres et de conflits toujours renaissants. Notre esprit s'effraie de ces agitations douloureuses, qui lui semblent incessantes. Il se demande s'il faut que la vie générale des nations, dans ce monde, soit comme la vie individuelle des hommes, une bataille sans répit. Ni le beau rêve de la paix perpétuelle n'est réalisable, ni la triste impression produite par l'histoire d'une guerre continue n'est vraie. Les calamités, dont le spectacle nous afflige sont distribuées dans une longue suite d'années où nous ne comptons que les époques signalées par des malheurs. Nous croirions à tort que le pilote du vaisseau qui porte l'humanité a manqué de sagesse ou qu'il s'est trompé de voie. L'humanité vogue vers sa fin en possession de son libre arbitre, avec ses entraînements et ses défaillances naturelles : le pilote veille et poursuit sa marche, il connaît les écueils et prévoit les orages : puissent les nochers le laisser libre, et lui obéir sans s'alarmer des périls, sans l'accuser d'ignorer la route. On ne peut se dérober à des réflexions analogues lorsqu'on pense à l'Italie du XIII^e siècle. L'Eglise s'asseyait sur des ruines immenses, gigantesques, celles de toute l'antiquité : d'une main, elle avait à déblayer, à réédifier de l'autre et à défendre son œuvre. A l'intérieur, elle travaillait sans re-

lâche à définir le droit, à maintenir la paix, à régler la force ; aux frontières, à refouler l'invasion, à étendre le conquête. Elle utilisait pour son noble dessein jusqu'aux passions humaines, se fiant à Dieu pour les modérer par sa grâce et leur faire justice en temps utile. Bien souvent ses mandataires ont failli à leur mission ; bien souvent ils lui ont imputé leurs revers, ils se sont même retournés contre elle : qu'importait à l'Eglise ? Elle ne sacrifiait aucune de ses tendances, elle poursuivait son mouvement, l'œil fixe vers le but ; les individus demeurant responsables de leurs actes, elle demeurait libre d'accomplir sa vocation, qui est purement de ramener l'homme à Dieu.

Quand les Pontifes romains luttèrent contre l'empire, ce n'était point ambition matérielle, ni soif de conquérir, ni passion de posséder. Ils déléguaient volontiers au contraire, leur pouvoir politique, à partir d'une certaine limite ; ils ne revendiquaient que la liberté de leurs actes et l'indépendance réelle de leurs conseillers ; hors de là, ils consolidaient de leur propre main l'autorité des gouvernements ; et quant autour d'eux, en Italie en Gaule, en Germanie, quelque grand ambitieux ou quelque séditieux téméraire, avec une nation ou une grande cité pour complices poursuivaient l'utopie de reconstituer un grand empire, ils s'alarmèrent peu de l'entreprise, pourvu que le serviteur des serviteurs de Dieu pût sauvegarder sa mission.

Quant on parcourt les décrétales, l'esprit ne peut se défendre d'admirer ce surnaturalisme persévérant. On a beau creuser la teneur de ce code et en rechercher l'esprit : l'ambition de la force n'y est pas, la préoccupation du droit ressort de tous les textes, les sublimes législateurs ne font prévaloir leur autorité temporelle qu'en vue de leur pouvoir spirituel. Mais aussi, depuis que l'Eglise a pris son vrai caractère, celui d'une vaste société, ayant un but bien défini et pourvue des moyens de l'atteindre, elle a sauvegardé sa puissance terrestre avec une sollicitude aussi jalouse, qu'elle poursuivait sa céleste destinée. Cette situation constituait pour elle un double droit, deux règles de conduite distinctes, mais solidaires. Elle s'est trouvée dans l'obligation d'invoquer l'une à l'appui de l'autre, de les suivre toutes deux de concert, de les pratiquer simultanément. Et qu'on ne dise pas que l'Eglise a mêlé témérairement le sacré et le profane, qu'elle a confondu la terre et le ciel. Qui reprocherait au sage les soins modérés du corps en vue du bien-être de l'esprit ? L'instinct de la conservation domine tous les êtres. L'homme sait bien que l'esprit ne meurt jamais, et que son corps seul est vulnérable : cependant il défend toujours spontanément celui-ci, pour préserver efficacement celui-là.

Charles d'Anjou vint en Italie, comme le champion de la papauté vis à vis des princes de la maison de Souabe. Ni les Pontifes, ni les magistrats de Rome, ni les grands qui soutenaient le parti de l'Eglise ne lui ménagèrent les honneurs. On récompensait préventivement des services qu'il ne rendit guères, on glorifiait dans sa personne la nation qui courut la première aux croisades, et la renommée du saint roi dont il était frère. On lui décerna en 1264 le titre de sénateur de Rome. Cette mesure ne plut pas entièrement au pape Urbain IV, qui régnait alors : « On craignait », dit Baronius, qu'en appelant à Rome des princes étrangers, la majesté des Pontifes n'en fut diminuée, et que leur suprême autorité dans la ville ne fût ébranlée par l'influence qu'aurait un sénateur d'un tel rang. »

L'élection fut néanmoins soumise à Urbain IV et ce pontife s'y prêta, sauf les conditions suivantes : il ne garderait la charge que cinq années ; il prêterait serment de n'attenter jamais aux droits et à la liberté de l'Eglise ; en résignant ses fonctions, il laisserait de bonne foi le sénat retourner sous la juridiction immédiate du Souverain Pontife et de l'Eglise romaine. Le Pape écrivit à S. Louis pour qu'il engageât son frère à se soumettre à ces conditions : Charles les accepta. Il avait l'espoir que l'Eglise récompenserait ses services par la couronne impériale, il dut voir dans le titre de sénateur de Rome une acheminement à la dignité qu'il ambitionnait. Plus tard il dut abandonner sa magistrature pour la souveraineté des deux Siciles. Mais en 1266, au milieu des troubles qui désolaient la cité pontificale, deux autres sénateurs sont élus ; l'un d'eux fut cet Henri, frère du roi de Castille qui s'était enfui d'Espagne et réfugié à Tunis, où il apostasia.

Le Pape appelle ces nouveaux magistrats *praedones* et *fures*, des brigands et des voleurs. Ils pillaient les basiliques et les palais : les familles romaines avaient suivi le Pape à Viterbe, emportant leurs biens. C'est à ces désordres que la bulle de Nicolas III fait allusion. Ils durèrent plus de deux ans et le 25 août 1268, le pape Clément IV prêchant à Viterbe s'interrompit tout à coup. Il ferma les yeux et devint pensif ; puis au lieu de reprendre son discours il s'écria : « *Procurrite, capite hostes Ecclesiae, qui fusi ac fugati sunt*. Courez, saisissez les ennemis de l'Eglise ; ils sont battus, ils sont en fuite. »

Henri et Conradin étaient vaincus à Nocera. Ainsi Saint Pie V connut miraculeusement la victoire de Lépante. Clément IV rendit de lui-même à Charles d'Anjou la qualité de sénateur. Le prince vint en prendre possession dans une sorte de triomphe ; mais il s'institua un lieutenant et repartit pour la Pouille. Il devait demeurer titulaire pendant dix ans.

Ses fonctions expiraient en 1278, le 16 septembre ; avant que leur terme ne fût arrivé, le pape Nicolas III publia la constitution *Fundamenta militantis Ecclesiae*, que nous allons rapporter, et il fit souscrire à Charles la promesse formelle de les résigner ce jour-là, à la discrétion du Saint-Siège. Baronius rapporte la teneur de cet engagement.

Matteo Rossi Orsini avait présenté à S. François d'Assise un petit enfant d'une modestie et d'un sérieux étonnant, il se nommait Gaetano ; François mit sa main droite sur la tête de l'enfant, puis il dit qu'il deviendrait : « *Dominus orbis*, le maître du monde. » Gaetano Orsini se nomma Nicolas III.

« Il fit une constitution, dit Jordanus, (*manuscripts du Vatican num. 1960*), touchant l'élection et les droits du magistrat de Rome, quel que soit son nom, lequel ne pourra être élu pour plus d'une année, et sans la permission du siège apostolique, car toute la ville est de la juridiction de l'Eglise romaine. »

Nicolas III n'a point en vue seulement de garantir la liberté personnelle du Souverain Pontife : il insiste pour revendiquer la liberté entière de ses conseillers, pour écarter loin d'eux toute influence illégitime, il prévoit le jour où le titulaire de la dignité pontificale quitte ce monde, il ne veut laisser à la merci d'une puissance politique quelconque l'élection de son successeur. Il définit l'indépendance nécessaire à l'Eglise pour se gouverner et se perpétuer et il établit péremptoirement son droit. Voilà pourquoi la constitution *Fundamenta militantis Ecclesiae* a pris place parmi les décrétales, qui sont les lois organiques de l'Eglise catholique.

CONSTITUTION DE NICOLAS III.

Les fondements de l'Eglise militante sont nommés par le prophète les *saintes montagnes* ; ce qui désigne clairement les apôtres et les prédicateurs, sur lesquels repose sûrement l'édifice du christianisme. Mais ces fondements solides de l'Eglise ont une base, hors de laquelle personne ne peut rien bâtir, Jésus-Christ, sublime pierre angulaire, qui demeure leur inébranlable appui. Aussi la vérité, qui primitivement se répandait par l'organe de la loi et des prophètes, devait-elle éclater, pour le salut de l'univers, par la trompette des apôtres ; car il est écrit : *sur toute la terre s'est répandu le son de leur voix et leur parole a parcouru le monde entier*.

Or ce ministère sacré, le Seigneur a voulu qu'il appartînt à tous les apôtres, en réservant au bienheureux Pierre le plus grand de tous, le privilège de sa direction. En sorte que de lui, comme

d'un chef, ses dons se répandissent, pour ainsi dire, dans le corps entier. C'est Pierre en effet, choisi pour entrer en participation de son unité, que le Seigneur a voulu qualifier comme il l'était lui-même, en lui disant : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise. » Ainsi la structure du temple éternel édifiée par Dieu, bâtissant lui-même, devait s'appuyer, par une admirable disposition de sa grâce, sur la solidité de Pierre, à qui notre Sauveur, dans la sublime économie de l'apostolat des nations, adjoignit, par les liens de la fraternité, le bienheureux Paul.

Ce sont eux par qui l'évangile vint resplendir à Rome, ce sont eux qu'il faut nommer les pères et les véritables pasteurs de la ville, ce sont eux qui le même jour par leurs mérites, au même lieu pour leur gloire, sous le même persécuteur par un courage égal eurent à souffrir le martyre et consacrèrent par leur sang Rome même à Jésus-Christ. Ce sont eux qui l'élevèrent à l'honneur de devenir une nation sainte, un peuple élu, une ville sacerdotale et royale et, comme siège de S. Pierre, la capitale de l'univers.

Mais l'Eglise mère, obligée de réunir et de nourrir ses fidèles enfants, ne devait point demeurer dépourvue de ressources temporelles : il fallait plutôt qu'aidée de ces ressources, elle pût étendre toujours ses conquêtes spirituelles. On conçoit dès-lors qu'il n'arriva point sans miracle que l'infirmité de l'empereur Constantin, permise par la Providence divine et guérie par la grâce baptismale, vint servir à augmenter dans une certaine mesure, les forces de l'Eglise elle-même.

Quatre jours après son baptême, il réunit tous les magistrats, tous les sénateurs, les grands et le peuple entier, dans la personne du bienheureux Silvestre et il déclara qu'il abandonnait et concédait au Pontife la ville de Rome, dont lui-même et ses successeurs allaient acquérir le domaine par acte pragmatique, énonçant expressément que le Pontife romain exercerait dans la ville les deux pouvoirs. Il ne croyait pas juste que là où le roi céleste avait institué le principat du sacerdoce, un roi terrestre conservât quelque autorité ; mais plutôt que le siège spécial de S. Pierre, placé maintenant sur son propre trône, devait jouir en tous ses actes d'une pleine liberté ; toutes les vérités, reconnues généralement comme révélées de Dieu, ne pouvant être assujéties à aucun homme.

En effet il convient que le Pontife romain ne reçoive, de la part de ses frères, les cardinaux de l'Eglise romaine, qui l'assistent comme ses coadjuteurs dans l'accomplissement de son ministère sacerdotal, que des conseils tout à fait indépendants, il convient que lui-même n'hésite en aucune sorte pour prononcer ses jugements, ni que ses frères risquent d'être intimidés par quelque ambition temporelle, ou dominés par quelque appréhension : il faut que rien ne les empêche de donner un avis solide et équitable. De même que le Pontife romain, dans toutes les affaires qui peuvent survenir, demande librement leur avis, de même est-il indispensable que les cardinaux, libres toujours et pour tout soient prêts, suivant les circonstances et les nécessités du temps, à opiner et à lui prêter leur concours librement. Il faut enfin que l'élection même du Pontife romain, vicaire de Dieu, lorsqu'elle se rencontre, et que les promotions des cardinaux, à mesure qu'elles sont nécessaires, s'accomplissent dans une complète liberté.

Voilà pourquoi nous étendons à bon droit jusques sur la cité de Rome et sur son administration notre sollicitude attentive. Nous voulons, en la gouvernant heureusement, la préserver de tout péril et la faire avancer dans tous les progrès désirables. A-t-on perdu le souvenir des calamités que les troupes étrangères ont infligées jusqu'à présent soit à Rome, soit à ses habitants ? Est-ce que la destruction de ses murailles, la tristesse de ses ruines ne le manifestent pas plus clairement que le jour ? Est-ce que ces dépôts confiés à l'Eglise par les fidèles ; est-ce que ces temples vénérables du Dieu vivant profanés de nos jours par une main sacrilège ne le proclament pas bien haut ?

Que dire de plus ? La fidélité de Rome elle-même, toujours constante jusques-là, n'a-t-elle pas été pervertie, par l'influence de celui qui la gouvernait dans ces jours malheureux ? La ville, qui était le miroir de la foi, il l'a couverte d'une telle infamie, qu'il l'a réduite à s'éloigner de sa mère l'Eglise romaine, dont elle était la fille préférée. C'est alors que ce Conradin, sorti de la race empoisonnée de Frédéric, ci-devant empereur romain, couleuvre tortueuse justement réprouvée par la sentence de l'Eglise, a fait mine

de se présenter dans Rome comme roi. Il prétendait ouvertement, ainsi que ses complices, détruire l'Eglise-mère, et cependant, au mépris de Dieu et de la Vierge Marie, et pour son propre dés-honneur, la ville de Rome l'a ouvertement accueilli, elle a favorisé ses vues, se constituant elle-même par là complice d'un ennemi si manifeste de sa mère, la sainte Eglise. Voilà ce que firent de Rome des sénateurs inconnus, des préfets improvisés; la cité glorieuse fut déshonorée, son obéissance se changea en rébellion, sa fermeté si ancienne dans le devoir fut nommée par les bouches humaines instabilité.

L'obligation de notre ministère, en présence d'événements si critiques, est de prendre la balance de l'équité, afin de couper court aux occasions de si grands désordres, par un remède tellement efficace qu'on ne puisse nous accuser d'amoindrir le mérite et de ternir la gloire de ceux qui jusqu'à nous ont administré sagement la république chrétienne, lorsque cette gloire et ces mérites, conquis par d'illustres travaux, demeurent intacts devant le juge clairvoyant et infallible qui les a récompensés.

Or nous voulons adopter en tout ce qui a trait au gouvernement temporel, des mesures rigoureuses non moins que prudentes propres à procurer à l'Eglise cette pleine liberté, si désirable, qui lui est due, en tout et pour tout; conjurer les dangers déjà éprouvés et défendre le peuple romain lui-même, contre les entreprises d'opresseurs téméraires, pour qu'à la faveur de ce repos il croisse dans la beauté de la paix, dans les tabernacles de la confiance et la jouissance tranquille des biens temporels. Aussi, après avoir pris le conseil de nos frères, nous sanctionnons, par la présente constitution, qui sera irrévocable et conservera sa valeur à perpétuité, les dispositions suivantes :

Lorsque et toutes les fois que l'élection du sénateur, ou d'un autre magistrat, quel que soit son nom, destiné à quelque titre et de quelle façon que ce soit, à présider à l'administration de la ville même, sera par la suite imminente, nul empereur ou roi des romains, nul autre empereur ou roi, prince, marquis, duc, comte ou baron, ou telle autre personne notable par sa qualité son pouvoir, sa puissance, son excellence ou sa dignité, nul frère, ou fils, ou neveu de ces personnes, soit pour un temps soit à perpétuité, nul autre particulier quelqu'il soit, ne pourra être élu pour plus d'une année, à un titre, prétexte ou motif quelconque, même en déléguant un tiers en son lieu et place de quelque façon que ce soit, comme sénateur, capitaine, patrice ou recteur, nommé ni désigné à aucune charge ou aucun office dans la ville de Rome, sans une licence spéciale du siège apostolique, ni lettres de ce même siège, renfermant la concession expresse de cette licence; que s'il est procédé autrement, nous déclarons qu'une nomination, élection, ou désignation semblable est nulle et qu'elle manque de toute autorité. Et non seulement ceux qui auront nommé, élu ou désigné, mais même les personnes nommées, élues et désignées, si elles ont consenti à une pareille nomination, élection ou désignation; si elles s'en sont mêlées de quelque façon, en donnant leur assentiment ou leur acquiescement; ceux encore qui, en cela, auront prêté aux personnes nommant, élisant, ou désignant, appui, conseil ou faveur encourront par le fait seul la sentence d'excommunication.

Nonobstant, si les personnes nommées, élues ou désignées, ont consenti, au mépris de la présente constitution, à cette nomination, élection ou désignation, on s'y sont ingérées de quelque façon, nous les déclarons, elles et leurs descendants à perpétuité privées de tous fiefs, privilèges, libertés, immunités, grâces et honneurs, qu'ils tiendraient de la susdite ou de toute autre église. De telle sorte que ceux à qui leur collation, concession, ou disposition appartient conservent la libre faculté de les reprendre ou de les retenir, de les concéder ou de les conférer à d'autres, ou d'en disposer selon leur droit. Au surplus, pour que les personnes nommées, élues et désignées de la sorte ne puissent se glorifier de leur témérité et de leur présomption, tous leurs actes, tous les réglemens, ordres, instructions, statuts, qu'ils auront donnés, toutes les sentences qu'ils auront proférées, tout ce qu'ils auront fait insérer dans les contrats ou obligations, ou autres pièces analogues, soit au nom de la ville, soit comme sénateurs, capitaines, patriciens, ou gouverneurs, ou officiers de Rome, nous les déclarons nuls dès maintenant et de nul effet. Quant aux juges et notaires, qui, d'après ces pièces ou toutes autres pareilles, contraient à la teneur de la présente constitution, au-

raient la présomption de procéder ou de dresser des actes, qu'ils se tiennent comme déchus de leur charge ou de leur office.

Les contempteurs même et violateurs des dispositions qui précèdent, de quelques-unes d'entre elles ou d'une seule, ne pourront être absous de cette sentence d'excommunication, si ce n'est à l'article de la mort, que par le Pontife romain seul ou par sa permission directe et spéciale, nonobstant tous privilèges, indulgences, concessions, constitutions, coutumes, et réglemens, confirmés par quelque acte que ce soit et dont nous défendons qu'on se prévale en rien; les déclarant au contraire à tous et chacun entièrement nuls, sur ce point. Cependant pour les citoyens de Rome, reconnus comme originaires de cette ville ou de son territoire, et qui n'y sont plus étrangers, mais établis avec continuité depuis plusieurs années, s'ils jouissent de quelques honneurs dans la ville même, ou s'ils remplissent dans son administration certaines fonctions à titre gracieux, nous n'entendons point par la présente constitution interdire leur nomination ou élection à des emplois ou offices pour la durée d'une seule année ou pour moins longtemps, lors même qu'ils seraient frères, fils ou neveux de princes ou d'autres personnes illustres. De même s'ils jouissent, hors de la ville et de son territoire, à titre de comté, baronie, ou tout autre, de quelque juridiction ou puissance temporaire ou perpétuelle sur les hommes ou sur les terres, pourvu que ladite juridiction ou puissance, située hors de la ville et de son territoire, ne soit pas tellement considérable et ne constitue pas un pouvoir politique tellement important que ceux qui viendraient à le posséder, se trouvassent par ce fait ou ce motif, ainsi que les autres personnes exclues de l'administration de la ville, raisonnablement comprises dans la teneur de la présente constitution.

Le soldat de S. Pierre.

Les manichéens avaient rangé la profession des armes parmi les choses mauvaises inventées par le principe du mal, desquelles l'homme doit s'abstenir. Julien l'apostat, au dire de S. Grégoire de Nazianze, défendait absolument aux chrétiens le service militaire. Les anabaptistes renouvelèrent cette erreur; Erasme, esprit paradoxal de sa nature, soutient la singulière opinion que le métier de soldat est interdit par la loi naturelle et par la loi chrétienne.

Ouvrons le code même de cette loi: au chapitre III^e, évangile de S. Luc, des soldats vont trouver S. Jean-Baptiste; ils lui demandent: « Et nous, que faut-il que nous fassions pour produire » de dignes fruits de pénitence? Le Précurseur répondit: Ne faites » d'injustice à personne, ne dites point de mal et contentez-vous » de votre solde.»

Saint Augustin explique ce texte contre Faustus (liv. XXII, chap. LXXIV.) « Jean ne répondit point à ces hommes: Jetez vos » armes, abandonnez votre profession, ne tuez personne, ne frap- » pez et ne blessez qui que ce soit. Il savait bien que les sol- » dats, qui commettent ces sortes d'actions dans la guerre, ne » sont point des meurtriers, mais des ministres de la loi, ni les » vengeurs de leurs injures personnelles, mais les défenseurs de » l'ordre public.» On peut lire des réflexions analogues dans la lettre 50^e du même père.

En outre, au chapitre VIII^e de S. Mathieu, on voit Jésus-Christ glorifier la foi du Centurion. Saint Augustin remarque que le Sauveur n'obligea pas cet officier, qui était un capitaine de l'armée romaine, à quitter le service militaire. « Vous prétendez, dit S. Jean » Chrysostôme, *Homélie contre les juifs, les gentils et les hérétiques*, vous prétendez qu'étant militaire, vous ne sauriez être » religieux. Est-ce que le Centurion n'était pas militaire? Cepen- » dant Jésus disait qu'il ne trouvait personne dans Israël qui eût » une foi pareille à la sienne: sa profession n'était donc point un » obstacle à sa piété.» Dans une autre homélie, la XXI^e sur le chapitre X^e des actes des apôtres, le même docteur invite les militaires à imiter le centurion Corneille, dans sa piété et dans sa crainte de Dieu et à faire comme lui des aumônes avec les ressources qu'ils se procurent honnêtement.

Une foule de passages de l'histoire du christianisme nous montrent des soldats chrétiens faisant la guerre vaillamment. Aussi on a de la peine à expliquer l'erreur où tombe Dom Martène (lib. II, de *antiquis Ecclesiae ritibus*) en affirmant que les anciens

pontificaux manuscrits, qu'il a eu la faculté de parcourir en grand nombre et à loisir, ne contiennent aucun rite pour la bénédiction des soldats. « C'est que l'Eglise a horreur du sang, dit-il, et que les fidèles si zélés des premiers siècles regardaient le métier des armes comme incompatible avec la vie chrétienne. Il s'appuie de la réponse que S. Martin fit à l'empereur Julien: « Je suis le soldat du Christ, il ne m'est point permis de me battre. »

Il faut convenir qu'on ne trouve point de trace que la coutume de bénir les soldats fut établie avant le 8^e siècle. Elle a pu, comme tant d'autres, ne se généraliser qu'un peu tard; mais Dom Martène se méprend évidemment lorsqu'il affirme que la bénédiction du soldat n'a point existé dans l'origine par la raison que les premiers chrétiens regardaient la profession des armes comme illicite. L'exemple de S. Martin n'est point une preuve: il refusait de servir parce que la milice, au temps de Julien surtout, était pleine de périls d'idolâtrie. L'empereur Valentinien 1^{er} ne permit point à son fils de servir sous Julien. C'est S. Ambroise qui l'atteste dans l'oraison funèbre du prince, qui préféra sacrifier les honneurs du tribunat plutôt que d'exposer sa foi et ses mœurs. Théodoret et quelques auteurs contemporains mentionnent plusieurs faits dont le sens est entièrement analogue.

La doctrine de l'Eglise à l'égard de la guerre et de l'état militaire est aujourd'hui clairement formulée et généralement connue des chrétiens. Cependant, il nous a paru utile de la rechercher dans les monuments de son culte. Les rituels de l'Eglise romaine fournissent les plus intéressantes attestations de sa doctrine. Le dogme y est déclaré, à chaque page, dans les prières et les formules; la discipline et la morale y sont confirmées par la raison et la fin des différents rites.

Voici quelques oraisons et bénédictions, extraites d'un manuscrit du 9^e siècle, par Catalani (Pontifical romain tom. 1. pag. 427.

Bénédictio d'un drapeau.

« Dieu tout-puissant, éternel, qui êtes la bénédiction de tous et la force de ceux qui triomphent, soyez propice à nos humbles prières et sanctifiez cet étendard, destiné à un usage guerrier par une bénédiction céleste; afin qu'il soit vaillant contre nos ennemis et contre les nations rebelles. Couvrez-le de votre protection et qu'il soit terrible aux ennemis du peuple chrétien; qu'il serve d'appui à ceux qui se confient en vous et devienne un gage certain de victoire. Car vous êtes, Seigneur, le Dieu qui disperse les armées ennemies et qui accorde à ceux qui espèrent en lui la faveur du secours céleste.... par Jésus-Christ notre Seigneur. etc. »

Bénédictio d'une épée, ceinte pour la première fois:

« Ecoutez nos prières, Seigneur, et cette épée, dont votre serviteur N. désire s'armer, daigne Votre Majesté la bénir de sa main, pour qu'elle défende et protège les églises, les veuves, les orphelins et tous les serviteurs de Dieu contre la barbarie des payens et qu'elle jette parmi les autres méchants, le trouble, la crainte et la terreur etc.

Autre oraison:

« Que le secours de votre miséricorde protège votre serviteur N. ainsi que cette épée, qu'il a désiré par votre inspiration prendre dans sa main; et que votre aide le conserve sain et sauf. »

Autre oraison:

« Bénissez, Seigneur, Père Saint et tout-puissant, par l'invocation de votre saint nom, et par l'avènement de votre fils, Jésus-Christ, notre Seigneur, et par le don de votre Esprit paraclet, cette épée afin que celui qui dans ce jour doit, par votre miséricorde, la suspendre à son côté, foule à ses pieds les ennemis visibles et remportant en tout la victoire, demeure toujours sain et sauf. »

Alors on chante l'antienne: « Ceins ton glaive ô tout-puissant. »

Autre oraison:

« Dieu tout-puissant et éternel qui nous avez ordonné d'armer votre serviteur N. du glaive redoutable, munissez-le de tous les secours célestes, pour que, ni maintenant ni dans la suite, il ne soit brisé dans les orages de la guerre etc. »

Ces formules, selon nous, ont un sens profond: elles attestent la sagesse de l'Eglise, qui s'empare des forces vives de l'homme, non pour les anéantir, mais pour les faire servir à l'emporter vers sa fin. Etant donnés, d'une part le libre arbitre de l'homme avec l'inclination au mal depuis sa chute, et de l'autre l'invincible instinct de sa préservation personnelle et de la préservation de ses droits, l'attaque et la défense, c'est à dire la guerre, se trouvaient

dans le monde. Or l'Eglise, qui ne peut convertir tous les méchants, ne désarme point tous les bons. Elle déplore les batailles; mais elle bénit volontiers ceux qui vont se battre justement. Elle consacre leurs armes et lorsqu'elle les remet en leurs mains, dans un acte religieux, elle précise le but de son intervention, et appelle sur la bravoure des guerriers la grâce et la magnanimité, qui viennent de Dieu. Elle les institue champions de sa cause, qui est celle du juste, et leur révèle que la mort où ils courent est la gloire qui les couronne. Ainsi à la force aveugle, brutale, est proposée une fin raisonnable et glorieuse. Ainsi le soldat chrétien prend la place qui est digne de lui dans le plan général de la Providence; ainsi hâte-t-il pour sa part ce résultat sublime, qui se nomme *l'avènement du règne de Dieu*.

Un manuscrit de la bibliothèque pontificale du Vatican, n. 4744, XII^e siècle, contient les formules suivantes:

Dans la bénédiction d'un soldat nouveau, on procède de la sorte: Avant de lire l'évangile, le Pontife bénit l'épée en disant:

« Exaucez, Seigneur, nous vous supplions, exaucez nos prières, et cette épée dont votre serviteur désire s'armer, daigne votre majesté la bénir, afin qu'elle puisse devenir la défense des veuves, des orphelins, et de tous ceux qui servent Dieu, contre la barbarie des payens; la terreur et l'effroi de tous les autres méchants perfides; et qu'elle soit ainsi également efficace et pour une juste attaque et pour une légitime défense etc. »

Autre oraison:

« Bénissez † Seigneur, Père saint et tout-puissant, Dieu éternel, par l'invocation de votre saint nom et par l'avènement de votre fils, notre Seigneur Jésus-Christ et par le don de votre Esprit paraclet, cette épée, afin que votre serviteur, qui aujourd'hui, par la faveur de votre miséricorde va la suspendre à son côté, foule à ses pieds les ennemis visibles, et, toujours victorieux, demeure sain et sauf etc. »

Avant de ceindre l'épée au soldat, on chante le psaume: *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad praelium*. Ce psaume achevé, le Pontife prend sur l'autel l'épée nue et la place dans la main du soldat en disant:

« Recevez ce glaive, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, servez-vous en pour votre défense propre et pour la défense de la Sainte Eglise; pour la confusion des ennemis de la croix du Sauveur et de la foi chrétienne, et de ceux de telle couronne et, autant que la fragilité humaine vous le permettra, gardez-vous bien d'en user pour attaquer personne injustement, ce que daigne vous accorder celui qui vit et règne avec le Père et le Saint Esprit dans tous les siècles des siècles. »

Ensuite l'épée étant mise dans le fourreau, le Pontife la place au côté du soldat et dit: « Attachez l'épée à votre flanc, brave guerrier, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et songez que les saints ont vaincu les empires non par le glaive, mais par la foi. »

Le nouveau soldat tire l'épée du fourreau, il la brandit trois fois avec vigueur, l'essuie sur son bras gauche et la remet dans le fourreau. Le pontife lui remet l'insigne militaire et l'embrasse en disant:

« Soyez un soldat pacifique, vaillant, fidèle et dévot à Dieu. » Ensuite il lui donne un léger soufflet, et ajoute: « Réveillez-vous du sommeil de la malice et veillez toujours irréprochable dans la foi du Christ et dans votre renommée. »

Les personnages présents chaussent au soldat les éperons; pendant ce temps, on chante cette antienne: « Beau entre tous les enfants des hommes. Attachez l'épée à votre flanc, brave guerrier. »

Bénédictio de l'étendard:

« Dieu tout-puissant, éternel, bénédiction de tous les fidèles, et force de ceux qui triomphent, soyez propice aux prières des humbles et cet étendard, destiné à un usage guerrier, bénissez-le et sanctifiez-le vous-même, pour qu'il soit redoutable aux ennemis et terrible aux nations rebelles; que recouvert de votre protection il soit l'effroi des adversaires du peuple chrétien, et la protection de ceux qui croient en vous, comme le gage certain de leurs victoires, Vous êtes le Dieu qui changez la fortune de la guerre et qui accordez le secours céleste à ceux qui espèrent en vous. » Il l'aspersion ensuite d'eau bénite.

En remettant l'étendard: « Recevez cet étendard, sanctifié par la bénédiction céleste; qu'il soit terrible aux ennemis du peuple

chrétien. Puisse le Seigneur vous accorder la grâce de vous en servir, à l'honneur de son nom pour rompre courageusement les bataillons de l'ennemi, en demeurant toujours sain et sauf.»

Le Pontife embrasse, en achevant ces mots, celui qui doit porter l'étendard.

Ces rites sont consignés dans le manuscrit cité plus haut. Le manuscrit du Vatican n. 4748, contient le rite de la bénédiction d'un soldat de Saint Pierre, destiné à la défense de Rome : elle a lieu dans la basilique même. Le candidat doit y passer la nuit, dans telle chapelle qu'il aura choisie. Le matin, il entend la messe; puis l'archiprêtre ou quelqu'un des chanoines constitués en dignité suivi du chapitre et de tous les clercs vient à l'autel. Il dit les versets qui précèdent d'ordinaire les oraisons, il ajoute celle qui commence par ces mots : *Actiones nostras*, puis il prononce celle-ci :

« Etendez, Seigneur, sur votre serviteur N. la main de votre céleste protection, pour qu'il vous cherche de tout son cœur et qu'il mérite d'obtenir ce qu'il souhaite, par Jésus-Christ etc. »

« O Dieu, regardez vos guerriers et sur votre serviteur N. ici présent, puisse votre main toute-puissante répandre la bénédiction, la vertu et la grâce de votre milice; par Jésus-Christ etc. »

Le célébrant donne au candidat le soufflet et l'accolade; cela fait, il dit sur lui cette oraison :

« O Dieu qui du haut du ciel avez accordé la victoire à vos serviteurs fidèles, accordez, nous vous en prions, à votre serviteur N. et à tous ceux qui combattent dans vos guerres, en vertu de nos pouvoirs, de surmonter la perversité des ennemis invisibles et de vaincre l'acharnement des ennemis visibles, afin que leur orgueil une fois abaissé, votre Eglise jouisse de l'unité et de la paix. »

En ce moment le candidat prêterait serment entre les mains de l'archiprêtre de se constituer le défenseur vaillant et le champion de l'Eglise de Saint Pierre, de toutes les autres églises, des veuves et des orphelins. Puis il le suivra au grand autel ou à l'autel de la confession, où ils trouveront l'épée nue. Le célébrant la lui remettra en disant :

« Recevez cette épée, prise sur le corps même de S. Pierre par nos mains quoique indignes, mais pourtant consacrées par le ministère et l'autorité des apôtres. Nous vous la remettons pour faire la guerre, bénite et sanctifiée par nos prières, destinée par Dieu même à la défense de l'Eglise universelle, à la punition des méchants, à la glorification des bons. Souvenez-vous de cet oracle du psalmiste : *Suspendez l'épée à votre côté, guerrier tout-puissant*, et réfléchissez que les saints ont triomphé des empires non par le glaive, mais par la foi. »

L'archiprêtre de la basilique donne enfin l'accolade au soldat, en disant : « Allez et conduisez-vous comme un bon soldat du Christ et de Saint Pierre, qui tient les clés du royaume du ciel. Amen. »

Le nouveau soldat de Saint Pierre prend congé de l'archiprêtre et des chanoines, après avoir fait une offrande, et il s'en retourne chez lui, escorté de sa suite. Sur les degrés de la basilique il reçoit les éperons de la main de quelqu'un des assistants. Si le candidat était un romain, il doit avant tout, suivant l'usage de sa patrie, être lavé tout nu avec de l'eau de rose et se reposer dans un lit drappé. On le revêt ensuite d'habits de drap d'or, doublés de fourrures diverses, et il fait la veille dans l'Eglise, le reste, tout comme il a été dit.

Des cérémonies analogues, des prières plus belles encore et plus longues se rencontrent dans les pontificaux postérieurs : partout le droit de tirer l'épée est reconnu par l'Eglise et clairement défini. Le guerrier reçoit par son ministère la sublime mission de redresser les torts, de rétablir l'ordre, de réprimer le mal. Ces obligations lui sont imposées avec solennité, pour que leur souvenir le domine dans l'action. Les guerres soutenues par les chrétiens n'ont point eu d'Homère; mais s'il nous était donné d'ouvrir le livre de vie aux pages où elles sont écrites, que de sublimes actions n'y lirions-nous pas? Tel guerrier s'est arrêté dans son triomphe, il s'est ravisé tout à coup dans cette rage de destruction qui s'empare de l'homme fatalement. Tel autre a réfléchi avant d'entreprendre une injuste agression, ou il s'est repenti au milieu d'une attaque déloyale. Le rite imposait un frein à la force brutale; et l'Eglise consacrait par les prières et les formules, la soumission naturelle de la matière à l'esprit.

Elle a répété obstinément ces grandes leçons aux sociétés que

la Providence avait constituées ses pupilles; les peuples se sont pénétrés de sa doctrine; ils l'ont érigée en droit public, ils s'en sont fait un code tacite, inédit, dont les dispositions sont très claires et les sanctions péremptoires. Quelques-uns l'appellent la loi de l'honneur; cette parole aujourd'hui nous paraît mondaine, elle est profondément chrétienne dans son sens le plus intime et le plus général. Le monde antique ne l'a point connue, pas plus que celles de miséricorde et de pitié et le monde moderne l'oublie ou la méconnaît à mesure qu'il s'émancipe de l'Eglise et qu'il sépare sa vie publique de la sienne. Nous, chrétiens, qui regardons l'Eglise comme la nourrice et l'institutrice des peuples enfants, et comme l'amie, le guide et l'exemple des nations adultes, demandons-lui les formules et les prières qui sont inscrites encore de nos jours dans son rituel.

Le pontife debout, sans mitre, prononce, après les versets d'invocation, les prières suivantes; un acolyte tient devant lui l'épée nue :

« Exaucez nos prières, Seigneur, nous vous en supplions; et cette épée dont votre serviteur ici présent désire s'armer, daigne la main de Votre Majesté la bénir pour qu'elle soit consacrée à la défense des églises, des veuves, des orphelins et de tous ceux qui servent Dieu, contre la cruauté des païens; et qu'elle inspire la terreur et la crainte à tous les perfides qui l'attaquent. Accordez-lui le succès contre toute persécution injuste et dans toute juste défense. »

Puis vient la prière : « Bénissez, Seigneur, Père Saint et tout-puissant.... telle que nous l'avons déjà rapportée d'après les rituels manuscrits. »

Le pontife l'ayant achevée asperge l'arme d'eau bénite et il continue : « Bénit soit le Seigneur, mon Dieu, qui forme mes mains au combat; il est ma miséricorde et mon refuge, ma défense, mon protecteur et mon libérateur. J'ai espéré en lui, c'est lui qui soumet mon peuple à mon autorité. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Sauvez votre serviteur, ô Seigneur, etc. avec les répons accoutumés. »

Ensuite le pontife s'assied : il prend la mitre et il met dans la main du soldat l'épée nue en disant : « Recevez cette épée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et servez-vous-en pour votre défense, pour la défense de l'Eglise de Dieu et pour la confusion des ennemis de la croix du Sauveur et de la foi chrétienne. Autant que la fragilité humaine vous le permettra, n'en blessez qui que ce soit injustement. Ce que daigne vous accorder celui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne éternellement. »

L'épée est mise dans le fourreau et deux personnes notables la ceignent au soldat, pendant que le Pontife ajoute ces mots :

« Attachez l'épée à votre côté, ô vaillant homme, au nom du Père de Jésus-Christ notre Seigneur; et souvenez-vous que les saints ont vaincu les nations non par le fer mais par la foi. »

Voilà les leçons que l'Eglise catholique propose à celui que sa vocation appelle à combattre, c'est à dire à jouer un rôle, dans l'œuvre immense de répression et de châtimement que la Providence accomplit dès ce monde au milieu des hommes. L'Eglise fait luire devant ses yeux, comme un phare à travers les écueils, l'idée fondamentale du juste, la notion claire du droit, elle lui inculque l'opinion que la paix vaut mieux que la guerre et la sagesse des lois mieux que la fortune des armes. En proclamant la puissance de la foi, elle sanctionne la prééminence de l'esprit sur la matière, de la persuasion sur la violence; elle élève l'homme et remplit absolument sa mission sublime qui est de rétablir en lui l'image de Dieu.

Notice sur le collège de la Propagande. Fête de l'Epiphanie.

Dimanche 13 janvier a eu lieu, dans l'église de la Propagande, la séance académique annuelle, donnée par les jeunes gens de diverses nations qui sont élevés dans ce collège célèbre. Aucune nation ne possède un établissement plus libéral, plus utile à la diffusion des lumières. Il porte le nom officiel de *Collegium Urbanum de Propaganda fide*. L'illustre pontife Urbain VIII Barberini fut son fondateur.

Au commencement du 17^e siècle demeurait à Rome un prélat espagnol, originaire de Valence, nommé Mgr Vivès ministre résident de l'Infante Isabelle Claire Eugénie, gouvernante de Flandres. Il avait acheté le palais du cardinal Ferratini, sur la place d'Espagne. Souvent il se rendait au Quirinal, chez le Père Michel

Ghisleri, théatin, son confesseur, qui lui lisait les lettres écrites de diverses contrées par les missionnaires de sa congrégation. Tous ces ouvriers apostoliques se plaignaient du manque de sujets et ils en demandaient avec instance. Mgr Vivès et le P. Ghisleri eurent l'idée de fonder un collège, où l'on élèverait des jeunes gens envoyés par les missionnaires et destinés à retourner dans leur pays respectifs, pour prêcher comme eux l'évangile. Le pape Grégoire XV, *Ludovisi*, avait institué la congrégation de la Propagande; il eût voulu établir en même temps un collège analogue; la mort l'en empêcha. Mgr Vivès offrit, pour cet objet, au pape Urbain VIII, sa fortune et son palais de la place d'Espagne. Ce grand Pontife accepta la donation, se réservant de l'accroître et fonda le collège, en donnant la bulle *Immortalis Dei filius*, sous la date des calendes d'août 1627.

Les élèves devaient y être formés à la piété et à la discipline ecclésiastique, instruits dans les lettres humaines et divines, pour être préparés au ministère apostolique. Urbain VIII nomma, pour premier recteur, le P. Marco de Rome, théatin, qui fut ensuite fait évêque de Ruvo par le pape Innocent X; il désigna une chapelain séculier, des économes, des officiers et confia l'administration à trois chanoines, pris dans chacune des trois basiliques latérane, vaticane et libérienne et nommés directement par le Pape. Il exempta le collège de tout impôt, de toute charge, de toute juridiction ecclésiastique et judiciaire et plaça les disciples et les maîtres, à l'égard de ces privilèges, sur le même pied que les clercs de la chambre apostolique.

Un des frères du Pontife, le cardinal Antoine Barberini, capucin, appelé aussi à cause de son titre, le cardinal de S. Onuphre l'aida beaucoup dans cette grande œuvre. Il fonda douze bourses en faveur d'autant d'élèves, qui ne devaient pas avoir moins de quinze ans, ni plus de vingt-cinq. Urbain VIII confirma la donation par une seconde bulle: *Altitudo divinae Providentiae*, qui permettait aux élèves orientaux, appelés à jouir des bourses créées par son frère, d'entrer s'ils le voulaient dans les ordres de S. Antoine et de S. Basile; depuis cette permission fut révoquée par le pape Alexandre VII, et la clause de défense fut introduite dans le serment demandé aux élèves, dont il sera question bientôt.

En 1638, le 18 mai, Urbain VIII publia le bref: *Ad uberes fructus*, relatif à l'ordination des propagandistes. Ils peuvent recevoir les ordres sans patrimoine, et sans être tenus aux règles quant au jour et aux intervalles des ordinations différentes. L'année suivante 11 juillet parut la bulle: *Onerosa pastoralis officii*... Elle confirmait un nouveau bienfait du cardinal de S. Onuphre: treize bourses du plus, en faveur des éthiopiens, des abyssins et des bracmanes de l'Inde. A leur défaut, on devait préférer des polonais et des russes, et ensuite des tartares, des géorgiens, des arméniens, des persans. Enfin une dernière bulle d'Urbain VIII: *Romanus Pontifex pastor et rector*, en date du 17 juin 1641, unissait le collège à la sacrée congrégation de la Propagande, annulait l'institution des trois chanoines administrateurs, et confiait l'administration à la congrégation elle-même. Le recteur recevait le pouvoir de donner le grade dans les diverses facultés. Nous avons cité les bulles et le bref du pape Urbain VIII, relatifs à la Propagande pour que les curieux puissent y recourir et y chercher l'esprit de cette grande institution. L'établissement méritait bien le nom de *Collegium Urbanum*. Le Pontife et le cardinal à eux seuls ont droit avec Mgr Vivès, d'en revendiquer la fondation. La mémoire de l'humble prélat n'est point éclipsée par le souvenir de ces deux grands hommes. Il a son buste dans l'église et une belle inscription dit expressément que le collège universel est établi dans sa demeure.

Innocent X avait autorisé la fondation d'un collège pour les maronites à Ravenne. Cette maison ne prospéra guère: Alexandre VII, en 1663, donna commission au cardinal Celio Piccolomini, légat de cette ville de vendre l'établissement. Il résulta de cette mesure un capital de six-cents écus; le Pape ajouta à cette somme, soixante-dix titres des monts; le tout fut appliqué à l'entretien d'un plus grand nombre de maronites au collège de la Propagande.

Dès l'année 1660, 20 juillet, Alexandre VII fit la bulle: *Cum circa juramenti vinculum*; elle prescrit le serment que les élèves doivent prêter, après un temps moral d'épreuves: ils s'engagent à observer les règles du collège et, soit pendant leur séjour, soit après leur sortie, à n'entrer dans aucune corporation ou congrégation religieuse, sans une permission spéciale du Saint-Siège.

Ils promettent d'embrasser les ordres sacrés, lorsque la sacrée congrégation de la Propagande les en jugera dignes; d'écrire à la congrégation une fois par an, s'ils demeurent en Europe; et une fois tous les deux ans, s'ils demeurent dans d'autres parties du monde, en donnant des détails, relativement aux pays qu'ils habitent, aux œuvres qu'ils ont entreprises et à leur manière de vivre. Enfin ils s'obligent notoirement à retourner de suite dans leur pays et à y employer leur zèle au salut des âmes, aussitôt leur sortie du collège: ils sont tenus à cette mesure quand même le Saint-Siège leur aurait permis par exception d'entrer dans un ordre religieux.

Les élèves prêtent serment sur l'évangile: *Cet acte commence par ces mots: Ego N. filius N. Diocesis N. plenum habens instituti hujus collegii notitiam*. Il finit par les paroles accoutumées: *Sic me Deus adjuvet et haec sancta Dei evangelia*. On peut consulter relativement à ce serment l'intéressant bullaire de la Propagande et le livre des règles réimprimé en 1831.

Jamais institution ne répondit à un besoin plus immédiat et ne porta de plus grands fruits. Nous nous sentons à l'étroit bien malgré nous, dans ces colonnes d'une feuille périodique: nous voudrions dire quels hommes éminents sont sortis pendant deux siècles du collège d'Urbain VIII; les œuvres qu'ils ont faites au loin, les conquêtes qu'ils ont values à l'évangile. Gloire à l'humble prêtre espagnol, gloire aux Pontifes et aux princes de l'Eglise, qui ont conçu ou fécondé l'idée sublime de donner aux nations lointaines des missionnaires nés sur leur sol et qui pour leur renvoyer des apôtres ne leur ont demandé que des enfants.

A la fin du dernier siècle, lorsque la révolution passa sur Rome, elle s'empara des biens du collège et mit les élèves à la porte, en donnant à chacun une cédule de quelques centaines d'écus, laquelle n'avait plus cours, deux ou trois jours plus tard. La Propagande eut une lueur de résurrection en 1803, mais les différents qui survinrent entre la France et le Saint-Siège la firent évanouir. En 1809, Napoléon rendit un décret qui supprimait le collège Urbain, le réputant tout à fait inutile et pour en effacer le souvenir, il voulut faire enlever les caractères de prix et les presses existantes dans l'imprimerie. En 1814, les élèves revinrent avec Pie VII, l'établissement recouvrait une portion de ses rentes. Les prêtres de la mission, qui avaient recueilli quelques-uns des anciens, donnèrent asile aux nouveaux. En 1817, ils recoururent au cardinal Litta préfet de la Propagande, pour qu'on les leur retirât, leur maison devenant insuffisante; le collège Urbain fut rouvert, et en bon souvenir de leur hospitalité, les élèves de la Propagande vont encore, à certaines fêtes, chanter l'office dans l'église des Lazaristes. Ils fréquentaient alors les cours du collège romain, et avaient pour recteurs des prêtres séculiers dont le dernier fut le comte Charles de Reisach, consacré en 1841 coadjuteur du siège métropolitain de Munich; il est aujourd'hui cardinal résidant à Rome.

En 1836, par billet *propria manu* en date du 2 octobre le pape Grégoire XVI confia l'administration du collège d'Urbain VIII aux pères de la compagnie de Jésus. Ils la conservèrent jusqu'en 1848. La révolution la leur arracha. La congrégation mit à la tête du collège le R. Docteur Cullen, déjà recteur du collège irlandais, qui avait été dans sa jeunesse un des élèves les plus distingués de la Propagande. Il est devenu archevêque de Dublin. Huit mois plus tard le R. D. Cullen fut remplacé par le R. D. Philippe Tancioni, déjà recteur du collège grec. C'est un des plus savants et des plus dignes prêtres du clergé de Rome. Il administre encore aujourd'hui très heureusement le collège d'Urbain VIII.

On rencontre dans la ville de Rome des groupes d'écoliers de bonne mine, vêtus d'une costume clérical très gracieux, allant à la promenade à la fois sans contrainte et en bon ordre et sans aucun surveillant: ce sont les élèves de la Propagande. Il y a parmi eux des physionomies un peu étranges, toutes ont bon air. Quelques jeunes irlandais, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, causent avec un abyssin au teint noir, aux yeux brillants comme la flamme. Il y a des fronts olivâtres, des joues basanées, des joues roses ou pâles, on pressent des origines fort différentes, on voit une pensée commune. Si l'on suit ces écoliers dans leur somptueux asile, on est frappé de la paix, de l'ordre, qui règne dans leur vie domestique et dans leur vie studieuse. Au fond, la Propagande est un grand argument en faveur de l'unité de l'espèce humaine. La superficie peut différer: elle a été exposée à des cli-

mats qui diffèrent beaucoup, mais l'esprit, le cœur, c'est à dire l'homme intime ont d'étonnants rapports. Ces enfants demandés aux points les plus opposés de l'univers subissent sans peine le joug des mêmes devoirs et des mêmes études. Ils habitent volontiers sous le même toit et se plient sans effort à la même discipline.

Aujourd'hui 19 janvier 1860, 118 élèves habitent le collège de la Propagande. Sur ce nombre 72 ont fait le serment. Il y a un seul français : Henri Prat de Toulon, qui constitue une exception. Des professeurs externes viennent leur dispenser l'enseignement. Un recteur et un vice-recteur suffisent au gouvernement de l'apostolique pensionnat. Tout ce personnel est divisé en familles ou chambrées de douze à quinze élèves, placés sous l'initiative, je ne veux point dire la surveillance d'un préfet et d'un vice-préfet, choisis parmi eux, lesquels sont responsables vis à vis du recteur. Les exercices de l'étude et de la piété s'accomplissent ainsi très simplement, chacun fait le matin une petite oraison dans sa chambre, puis la messe, l'étude, le déjeuner, et les classes, se succédant d'heure en heure. La fête, la grand'messe, à 10 heures. Il y a vacances, le dimanche et le jeudi. L'ordre du jour est affiché dès le commencement de l'année scolaire : on s'y conforme rigoureusement ; chacun étudie dans sa chambre, à un bureau particulier, quelques-uns occupent une seule pièce, d'autres sont plusieurs dans la même, mais chaque famille dispose d'une petite salle séparée, où l'on passe la récréation assis, selon la coutume italienne. Le costume se compose d'une ample tunique, noire, d'une coupe fort gracieuse. Elle est fermée au collet, qui laisse voir un petit col blanc, par trois brides de soie amaranthe, partant du milieu du collet à gauche et agrapées à trois boutons de même nuance. La tunique se croise entièrement et le pan gauche va s'attacher près de l'épaule droite sur cinq boutons de soie pareils à ceux du collet ; elle est bordée d'un liseré analogue. La *fascia* ou ceinture est de couleur écarlate, nouée au côté gauche, un peu sur le devant. Dans la maison, les élèves portent la simarre, et pour sortir le gracieux mantellone, sans manches, boutonné seulement au cou et flottant dans la marche. Tout ce qui concerne le vêtement se fait au collège. Je n'ai jamais vu d'élèves d'un extérieur plus décent, puis-je le dire ? plus distingué.

Le réfectoire est divisé en deux nefs, il y a des nappes fort propres sur les tables, un couvert de métal blanc, de la vaisselle de terre blanche en très bon état. On ne sert point de plats à partager : chaque élève reçoit sa portion ou la refuse à son gré, chacun se verse à son gré du vin ou de l'eau, sans jamais rien offrir à ses voisins : c'est l'usage ; on lit pendant le repas. Celui du matin consiste en café au lait, celui de midi, en potage et trois plats, avec des fruits, celui du soir, deux plats et des fruits. Le vin, à peu près à discrétion. Le recteur et le vice-recteur mangent au réfectoire commun, sans aucune différence, ni dans le couvert ni dans les mets : on les sert les premiers, voilà tout. La dépense mensuelle de chaque élève, tout frais d'entretien et d'instruction compris, est représentée en moyenne par une somme de 20 à 25 écus, c'est à dire de cent dix à cent quarante francs.

Nous nous réservons de nous étendre une autre fois sur les études que l'on fait au collège de la Propagande. Nous avons voulu aujourd'hui donner une idée de sa fondation et de son régime, à l'occasion de la célèbre séance académique de l'épiphanie.

Dans cette solennité, Mgr Bedini, archevêque de Thèbes, secrétaire de la sacrée congrégation de la Propagande célébra la messe pontificale. Il prononça, à l'évangile un éloquent discours, où il présenta dans la conduite des mages l'exemple que devaient suivre tous les chrétiens dans la recherche de la foi. Nous ne pouvons analyser ce discours, il s'imprime à la Propagande, mais nous avons plaisir à relever un passage, où l'illustre prélat, en parlant des persécutions d'Hérode, a fait allusion aux ennemis actuels de l'Eglise, qui finissent par mourir, tandis qu'elle finit toujours par triompher. *Defuncti sunt enim qui quaerebant animam pueri.*

Des services en rites maronite, chaldaique et arménien ont été célébrés à l'issue de la messe pontificale.

Le dimanche dans l'octave, la chapelle du collège s'est transformée en salle académique. Les élèves de la Propagande ont occupé l'estrade faisant face à l'assistance trop nombreuse. Leurs Em. les cardinaux Barnabò, préfet de la Propagande, Mertel et Reisach, membres de la congrégation, plusieurs prélats, plusieurs personnages distingués assistaient à la séance. Des compositions ont été entendues en trente-sept idiomes différents, un chœur de voix et

une excellente symphonie ont coupé fort à propos les lectures. Nous avons remarqué avec grand plaisir Joseph de Paoli qui s'est exprimé en langue du Soudan. C'est un grand jeune homme de la meilleure mine, noir comme l'ébène, à la voix mâle et assurée, au geste impétueux, il a été vivement applaudi. Il parlait une langue sonore, aux modulations très variées ; ses gestes ne l'étaient guère moins, cependant cet ensemble respirait une décence naturelle, une dignité toute primitive, il a été chaudement applaudi. Joseph de Paoli habite le collège Urbain depuis huit années ; il a été acheté au Caire dans son enfance et amené au séminaire de Livourne, d'où il est venu à Rome. Il étudie présentement la théologie.

Gioachino Gata de Tonga, dans l'Océanie, a été amené par Mgr Bataillon, vicaire-apostolique de l'Océanie-centrale ; il a vingt et un ans. Les missionnaires avaient déjà commencé son éducation ; il est au collège depuis quatre années, sa physionomie est des plus douces, cependant on devine au premier coup-d'œil son origine lointaine. Il a fait entendre la langue de Futuna.

Clément Pine est de Hokianga, dans la nouvelle Zélande ; il n'a que 16 ans. Il a été amené, il y a deux ans, par Mgr Pompallier, vicaire-apostolique de ce pays. Il s'est exprimé en langue Maori.

Ces deux langues sont monosyllabiques. Les sons a, o, i s'y répètent constamment, sur les tons les plus variés. Les articulations sont imperceptibles, surtout dans la dernière. Elles ont de singuliers rapports d'intonation avec le chinois et le japonais.

Le lendemain 14, le même exercice a été répété devant une assistance différente. On compensait ainsi le peu d'espace de l'enceinte, où les étrangers accourent avec empressement.

Chronique.

L'académie pontificale et romaine d'archéologie a tenu sa séance le 10 janvier dans la grande salle du collège de la Sapience. Le secrétaire perpétuel, M. le commandeur Pierre Hercule Visconti, commissaire des antiquités de Rome, a lu une continuation de son remarquable travail, publié dans le tom. XIII^e des actes de l'académie. Il a annoncé et expliqué quelques découvertes récentes, faites à Rome même ou dans son voisinage. Il serait difficile de relater ici les remarques intéressantes et variées contenues dans ce travail. Mentionnons pourtant la belle statue d'Apollon trouvée dans la cinquième circonscription, sculpture de la meilleure époque ; les colonnes de granit et spécialement une colonne de porphyre du plus beau grain, trouvée près de Saint Charles à Catinari ; des restes de mosaïques anciennes, près des termes de Caracalla ; les petites sépultures et les épigraphes mises à jour près de S. Sébastien. Quelques-unes de ces inscriptions sont très singulières à cause de jeux de mots qu'elles présentent et des formules dans lesquelles elles sont conçues : elles sont un trésor de plus pour l'épigraphie romaine.

— On lit dans le journal de Rome du 11 janvier : Une députation de bulgares demeurant à Constantinople, de laquelle faisaient partie les deux archimandrites Macaire et Joseph, le prêtre Théodore et le diacre Bessarion, s'est présentée le 30 décembre à Monseig. Paolo Brunoni, archevêque de Taron pro-vicaire apostolique patriarchal pour les latins, dans cette capitale, et ont fait entre ses mains la soumission au Saint-Siège. La députation a présenté un acte en bonne forme revêtu de cent-vingt signatures, données par les délégués des différentes corporations.

Elle s'est rendue en suite chez le patriarche des arméniens unis, Monseigneur Hassun, pour le prier de représenter personnellement la nouvelle communauté catholique auprès du gouvernement Ottoman.

— La congrégation des rites, saisie par décret de Sa Sainteté N. Saint Père le Pape Pie IX en date du 15 novembre dernier, de la cause de béatification ou déclaration de martyre, du vénérable serviteur de Dieu Gabriel Perboyre, a eu à prononcer le 10 décembre dernier, dans une assemblée particulière, tenue chez S. E. le cardinal Patrizi préfet, touchant la question suivante : *La validité du procès, institué par autorité apostolique, et des instructions faites par les ordinaires est-elle constante ? Les témoins ont-*

ils été examinés légalement et formellement; et les titres produits et compulsés légitimement dans le cas etc. et pour l'effet dont il s'agit? Les R^{mes} et E^{mes} cardinaux, après avoir entendu le R. P. D. André Marie Frattini, promoteur de la foi et recueilli son vote avec celui des autres prélats de la congrégation, ont répondu: *affirmativement*. 10 décembre 1860.

Le secrétaire soussigné ayant rendu un compte fidèle de ces faits à N. S. P. le P. Pie IX, Sa Sainteté a daigné approuver et confirmer cette sentence, nonobstant toute décision contraire. 20 décembre 1860.

— On nous communique la lettre suivante reçue de Gaète: 10 janvier 1861. Cher ami, le bombardement du 7 au 8 est le plus terrible que nous ayons vu encore: les *excommuniés* nous ont gratifié de la bagatelle, sept mille bombes ou grenades et plus. La place a répondu courageusement et efficacement. Le 8, à 4 heures de l'après-midi les batteries ennemies ne répondaient plus; aucun homme ne se montrait plus autour. Le général Cialdini a prié l'Amiral français de s'entremettre pour obtenir huit jours de trêve. Le roi ne voulait rien entendre, parce qu'il sait bien quel usage nos ennemis ont fait jusqu'ici des suspensions d'armes. Ils n'ont jamais hésité à pousser leurs travaux quand même; quant à moi j'aurais rejeté toutes les instances; mais notre bon roi a consenti à 48 heures de répit. — Nous avons douze hommes tués et vingt-cinq blessés. Nous savons que l'ennemi a eu environ cinq cents hommes tués ou blessés. De plus nos projectiles ont incendié la poudrière et le magasin cachés derrière les capucins. La trêve va finir. A cinq heures, la danse recommence; selon moi, si les *excommuniés* n'étaient aidés de personne, ils seraient réduits à s'en aller s'ils ne veulent s'ensevelir devant Gaète. Je reprends mon service.

— Mardi dernier, 8 janvier, une assemblée générale des cardinaux et consultants de la sacrée congrégation des rites, s'est réunie au palais du Vatican, en présence de Sa Sainteté, pour la cause de béatification du vénérable Jean Léonardi, fondateur des clercs réguliers de la mère de Dieu, dont la maison principale est située à Rome, place Campitelli. La déclaration des vertus héroïques a été prononcée depuis longtemps. On avait à examiner, dans la congrégation du 8 janvier, la question du second miracle, nécessaire pour la béatification. Dans le cas où le résultat de l'examen serait favorable, le décret de béatification pourrait intervenir dans un bref délai.

— Les quatre compagnies de zouaves pontificaux parties de Rome jeudi 10 et samedi 12 janvier, se sont rendues à Monte-Rotondo, dans la Sabine. Nous apprenons que l'état des troupes est très satisfaisant.

— Dimanche 13, dans la vénérable église de Ste Catherine de Sienne S. E. le cardinal Constantin Patrizi, vicaire de Sa Sainteté a donné le sacrement de baptême et celui de la confirmation à un cathécumène mahométan et à deux cathécumènes israélites. Ils ont ensuite reçu de ses mains la Sainte Eucharistie.

Aly Dopuorche du Maroc est âgé de 16 ans, il est fils de Hampche Abdal et de Jamna Uahamd. Il a été présenté aux fonts baptismaux par le Révérendissime père abbé des moines Antonins du Mont Liban, D. Ambroise Darauni, qui lui a donné les noms de Laurent, Marie, Germain, Epiphane.

La conversion des deux jeunes filles israélites mérite quelques détails de plus. Graziosa Sermoneta, la plus âgée, appartient à une très honnête famille israélite de Rome, elle a une sœur. Elles se dirent un dimanche: allons nous promener jusqu'à Ste Marie des Monts. Un religieux faisait le catéchisme; elles l'écoutèrent attentivement et lorsqu'il eut fini, elles se rendirent au couvent de Ste Catherine de Sienne, qui est fort proche, et demandèrent la supérieure. Elles lui déclarèrent qu'à la suite de ce qu'elles avaient entendu, elles désiraient se faire catholiques. La supérieure fit appeler le religieux, qui les exhorta à persévérer dans leur projet: on offrit aux deux sœurs un asile dans le couvent; elles l'acceptèrent et écrivirent aussitôt à leurs parents. La mère des jeunes filles ne tarda guères à venir les voir et à leur faire les plus pressantes instances de retourner. La plus jeune seule se laissa gagner. A peine de retour à la maison paternelle, une jeune fille israélite de ses voisines lui dit: Hé bien, te voilà revenue,

ta as donc laissé ta sœur. — Oui, dit la jeune fille, je n'ai pu résister aux instances de ma mère. — Ma chère, ajouta la voisine, moi je vais prendre ta place. Celle-ci se nomme Sara Sede, elle est âgée de 18 ans; elle est fille de Tranquillo Sede et de Esther Amati. L'autre, Graziosa Sermoneta, a 28 ans, elle est fille de Benedetto Sermoneta et de Esther Zarfati.

Elles ont eu pour marraine Son Exc. Madame Marie Louise, Princesse Orsini, qui a donné à Sara les noms de Thérèse-Marie-Catherine-Jeanne-Virginie Nisori; et à Graziosa ceux de Caroline-Marie-Catherine-Jeanne-Louise Nisori.

— Un évêque du Canada a adressé à Rome l'opuscule intitulé: *Sentiments de M. Olier*, fondateur du séminaire de S. Sulpice, sur la dévotion à S. Joseph et il a requis, pour sa règle, touchant cet opuscule le sentiment privé de deux théologiens experts. Voici leur décision, laquelle n'est proposée, nous le répétons qu'avec un caractère officieux et privé.

1^o Monseig. J'ai lu l'opuscule que l'on m'a remis: je dis bien franchement, que, selon mon sentiment privé, les pensées exprimées par M. Olier sont exagérées et s'il m'appartenait de formuler à leur égard un jugement, je ne les pourrais approuver. Je puis du moins ajouter que nous voyons tous les jours trop de livres de dévotion analogues, mis au jour par des catholiques zélés, lesquels mériteraient une plus sévère censure et sont cependant tolérés. Je ne condamne point le jugement que d'autres personnes en portent; mais je remarque que, dans le temps passé, ces sortes de dévotions ne produisaient d'ordinaire aucun mauvais effet. De nos jours, il arrive bien souvent que les gens mal intentionnés trouvent dans ces petits livres bonne matière à leurs moqueries, touchant la religion. Or nous devons demeurer en garde pour n'y point donner prise. C'est là ma manière de voir: mais, je le répète, je ne suis point juge compétent. Je me borne à faire connaître mon sentiment pour obéir à votre grandeur, dont je me déclare le très humble et très dévoué serviteur. Signé: A. B.

Rome, 28 décembre 1860.

2^o Je me range pleinement à l'avis fort sage du Révérendissime A. B. Il me paraît en outre, suivant mon jugement privé:

1^o Que pousser la ressemblance de S. Joseph avec le *Père éternel*, laquelle au fond n'est que de pure analogie de seconde espèce, selon S. Thomas (Summa theol. p. 1^a. q. 92 art. 4) au point de dire ceci: *le Père éternel caché et invisible en la personne de S. Joseph*, aboutit à faire disparaître de l'esprit du lecteur, l'idée même de l'analogie dont il s'agit et à la réduire à une assimilation telle, qu'on la confond avec une personnification, tout le monde voit si cela mérite une grave censure.

2^o Lorsqu'on avance que S. Joseph est destiné lui seul à représenter Dieu le Père, que de lui seul, il représente le Père éternel, tandis que les anges ne le représentent que dans leur ensemble, outre que l'on atténue, que l'on efface peut-être la ressemblance avec Dieu, que chaque ange porte en lui individuellement et, comme nature purement intellectuelle, à un bien plus haut degré qu'un homme, (S. Thom. ibid. art. 3) je ne sais comment on peut soutenir une telle exclusion sans faire injure à la très Sainte Vierge, laquelle, comme mère de Dieu, a certainement une ressemblance plus grande avec lui, plus digne et plus élevée que celle de Saint Joseph, laquelle ressemblance n'a de plus que celle de tous les autres hommes avec Dieu que ce point unique, savoir: que S. Joseph a été constitué père purement *putatif* de notre Seigneur. *Putabatur filius Joseph*. L'Eglise chante au sujet de Marie: *Exaltata est Sancta Dei Genitrix super choros angelorum ad coelestia regna*. (In off. assumpt. B. M. V.).

Au surplus, une telle exagération n'offense-t-elle pas Jésus-Christ, lequel est véritablement l'image de Dieu. *Est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturae?* (ad Coloss. 1.).

3^o Un tel langage en outre, comme l'a très bien fait observer le R^{me} A. B. ne peut servir qu'à exalter étrangement l'imagination des simples, à scandaliser ceux qui n'ignorent point la doctrine chrétienne et, ce qui est pis, à fournir matière d'éloignement et de moqueries envers l'Eglise catholique aux protestants et aux incrédules. Cela mérite, aujourd'hui plus que jamais, qu'on y regarde avec la plus grande circonspection et la plus grande prudence.

Signé: C. D.

Rome 12 janvier 1861.

CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

Prix de l'abonnement : Rome un an 3 écus ; six mois, 16 pauls ; trois mois 85 baj.

Angleterre, Belgique, Espagne et France, un an 20 fr. six mois, 11 fr. ; trois mois 6 fr. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet, rue de Sèvres, 93 ; à Louvain, M. Charles Peeters, libraire.

Sommaire.

Des études philosophiques.

Archéologie. Calendrier romain

Bibliographie.— Chronique des missions franciscaines.

Conférences.

Chronique.

Des Etudes Philosophiques à Rome.

Dans nos cinq articles précédents sur les études théologiques à Rome, le premier de considérations générales, le second traitant du collège de S. Thomas de la Minerve, le troisième du collège romain, le quatrième du séminaire romain, et du séminaire Pie, le cinquième de l'université de la Sapience (1), nous avons montré comment la grandeur, l'étendue, l'ampleur de cet enseignement répond à la grandeur de la mission assignée à Rome chrétienne, celle d'enseigner les nations.

Evidemment l'enseignement théologique est élevé à Rome à un niveau qu'il n'atteint plus nulle part aujourd'hui dans aucune université du monde chrétien, et l'on peut dire sans flatterie, que le mérite des professeurs fournis aux grands centres d'instruction à Rome par le clergé ou les congrégations religieuses, donnant à la méditation des choses divines tout le temps qu'ils ne donnent pas à la prière, est lui-même à la hauteur de ces doctes programmes des saintes études.

Mais ceux qui nous ont lu, ont dû remarquer que sous le titre d'*études théologiques*, nous avons compris avec les sciences divines, la généralité des sciences humaines, vu qu'elles ont toutes également à Rome, la théologie pour couronnement.

C'est surtout à la Sapience, lorsque nous avons considéré le plan d'études des cinq grands collèges qu'elle renferme, divisés en trente-huit chaires, plus l'annexe du collège philosophique dont la Sapience est redevable à Léon XII, que nous avons vu se dérouler le plan d'études, le plus complet, le plus encyclopédique, le plus intelligent que puissent offrir les grandes capitales qui ne sont pas seulement les chefs-lieux des royaumes et des empires, mais aussi des foyers de science et de lumière, élevés comme des phares pour éclairer les nations. Hélas pourquoi faut-il que la lumière de ces grandes académies ne soit pas partout aussi pure que dans la capitale du monde chrétien dont l'enseignement conserve sur toutes un incontestable avantage !

Des raisons particulières, avons-nous dit, déterminèrent Grégoire XVI à retrancher une partie du cours élémentaire de la Sapience. Parmi ces raisons particulières, il en est une qui pesa certainement dans la balance de cette décision ; ce fut de donner à la première université du monde le caractère de centre des hautes études, c'est encore pour lui imprimer plus fortement ce caractère que notre vénéré pontife Pie IX a créé depuis deux années à cette université un cours de philosophie supérieure confié à M. Passaglia.

Or les cours de philosophie élémentaire retranchés à la Sapience sont faits aujourd'hui à *Santa Maria della Pace* par des

maîtres également approuvés par la congrégation des études. On voit par la formation de ce gymnase *della Pace*, créé en dehors de la Sapience pour fortifier les études élémentaires en les isolant, comme aussi par la création de cette chaire de philosophie supérieure à la Sapience, combien est active la sollicitude de nos Pontifes pour le développement des études, dans les universités, collèges ou gymnases de Rome et des Etats-romains, ne se préoccupant pas moins des éléments de la science que de ses hautes spéculations, distinguant, divisant, séparant ce qui a besoin, pour le progrès des intelligences d'être distingué, divisé, séparé. Ils affermissent ainsi les bases pour donner ensuite plus d'ampleur et un plus vaste couronnement à l'édifice. On voit aussi quelle importance ils attachent particulièrement à étendre, à fortifier les études philosophiques. Nous nous proposons en conséquence dans cet article d'appeler l'attention sur le cours de philosophie de *S. Maria della Pace*, et sur celui de philosophie supérieure de la Sapience.

Ce fut en 1833 que par un décret de Grégoire XVI, il fut établi que la philosophie élémentaire, c'est à dire la logique, la métaphysique, l'éthique, l'algèbre, serait enseignée dans chaque province par des professeurs autorisés par la congrégation des études. C'est dans ce but que fut alors constitué à Rome, le gymnase de *Santa Maria della Pace*, comme annexe de l'université de la Sapience, destiné aux jeunes gens qui commencent leur philosophie.

Il y a dans cet établissement quatre professeurs dont un enseigne la logique et la métaphysique, l'autre les mathématiques jusqu'au calcul sublime. C'est la matière de l'enseignement de la première année. La seconde année, un troisième professeur fait un cours d'éthique, et un quatrième enseigne la physique générale. On ne donne point les grades, en cette école. Ce n'est qu'après ces deux années révolues que les jeunes gens peuvent être admis à la Sapience, où ils poursuivent leurs études de philosophie pendant deux autres années, après lesquelles seulement ils sont admis aux examens pour les grades. Voilà donc quatre années d'études philosophiques préparatoires pour les carrières spéciales, sans compter le cours de philosophie supérieure de la Sapience.

Il ne sera pas hors de propos, ce nous semble, de faire connaître avec quelque détail, l'objet et le plan de ce cours supérieur à l'aide de deux cahiers de thèses publiées par le professeur, contenant la matière de son enseignement pendant les deux années qui ont précédé celle où nous sommes entrés.

L'enseignement de 1859 se compose de cinq séries de thèses.

La première série pose, à titre de prolégomènes, un certain nombre de principes logiques (nonnulla quae anticipationum instar haberi debent.) Principes, qui, s'ils ne sont pas tout à fait une redite de ceux d'Aristote, et s'en éloignent même assez sensiblement sur quelques points, n'en sont pas moins conformes au génie de l'école.

Le professeur débute ainsi : « Is est diciturque philosophus qui » recte cogitat. Tria porro sunt quae cogitatione continentur: I. Voces quibus cogitationes eloquimur atque efferimus. II. Cogitationes ipsae quibus cogitamus. III. Res de quibus affirmando negandoque cogitamus et eloquimur. »

« Si ergo est, diciturque philosophus qui in hoc triplici cogitationum genere recte versatur, quique adeo, et de vocibus, et de cogitationibus, et de rebus, quemadmodum par est, cogitat. »

On voit immédiatement que ce n'est pas la méthode et le gé-

(1) Voir la Correspondance Num. 103, 105, 108, 116, 119.

nie de Platon, mais la méthode et le génie d'Aristote qui va planer sur cette grande œuvre, que le professeur, pour s'emparer de sa matière, de son sujet, de l'idée, va d'abord porter son attention sur la forme, sur son expression, sur le langage, la régler, la discipliner, pour s'emparer ensuite du fond, et le dominer par la forme.

La seconde série de thèses pose les principes constitutifs de cette philosophie supérieure que le professeur appelle la *philosophie de l'histoire de la philosophie* (de philosophia historiae philosophicae) c'est à dire la philosophie qui domine l'histoire des systèmes philosophiques, qui indique son objet et lui marque son but.

Considérant à bon droit que la prétendue science philosophique moderne, fondée sur la critique de l'histoire des systèmes philosophiques et religieux, comme disent nos humanitaires, est l'ennemi qu'il faut d'abord attaquer, avec lequel il faut se prendre corps à corps, l'hydre aux cent têtes qu'il faut d'abord terrasser, le philosophe établit relativement au but et à l'objet de cette histoire, une suite de principes à l'aide desquels il se propose de réformer et de refaire cette science supérieure, viciée dans ses méthodes, dans ses principes, dans ses conséquences.

Il distingue trois parties dans cette *philosophie de l'histoire philosophique* :

La première a pour objet l'établissement des axiomes ou théorèmes qui sont le fondement de la philosophie. (Thes. II.) La seconde a pour objet la détermination des opinions probables et discutables. (Thes. III.) La troisième a pour objet le signalement et la réputation des faux systèmes et des erreurs périmées. (Thes. IV.)

Selon lui, ceux qui font consister l'histoire philosophique uniquement dans l'examen critique des systèmes, des opinions, se forment de cette philosophie une idée tout à fait étrangère à son véritable objet. (Thes. V.)

Le doute universel, la négation de l'existence de la science philosophique est pour eux le terme de cette critique des systèmes. (Thes. VI.)

Après avoir ainsi rappelé l'histoire philosophique à ses véritables principes, le professeur, pour compléter et consolider son œuvre, établit qu'il est légitime de recourir à la révélation comme à la règle intérieure de nos conceptions philosophiques; que c'est une obligation pour le philosophe chrétien de recourir à cette règle; qu'on doit regarder comme fausse et erronée toute philosophie qui n'est point d'accord avec la révélation. (Thes. XVII.)

Il établit aussi qu'en définitive, l'histoire de la philosophie rappelée à son véritable point de vue, à son légitime objet, n'est que l'histoire de la philosophie chrétienne, et que cette philosophie est dite chrétienne, non qu'elle doive primitivement à la révélation ou à la foi, son principe ou son point de départ; mais en partie parce qu'elle n'a pas été édifiée en dehors et abstraction faite de la vérité chrétienne, et en partie parce que ce sont les philosophes chrétiens qui lui ont fait faire les plus grands progrès. (Th. XVIII.)

La troisième série de thèses du cours de 1859 traite de la philosophie transcendente et de son objet, (de philosophia transcendentali).

La quatrième série discute les idées considérées en tant que représentatives. (de ratione explicandae representationis).

La cinquième, les fondements et les conditions nécessaires de la science, (de scientiae fundamentis necessariisque conditionibus, sive de principiis).

La sixième de l'ordre superrationnel, (de ordine superrationali).

La septième de l'ordre surnaturel, (de ordine supernaturali).

Le programme de l'enseignement de 1860 comprend dix séries de thèses.

La première a pour objet d'établir que la vérité n'est point relative, ni sujette à aucune variation résultant de son progrès.

Vient ensuite une série de théorèmes historiques touchant la vérité prétendue fondée sur des rapports purement subjectifs, et sujette à des variations résultant de la loi de son progrès.

Dans cette série de théorèmes historiques, le professeur passe en revue les systèmes des philosophes anciens et modernes sur la philosophie de l'histoire, chez les grecs d'Héraclite et des sophistes, chez les allemands de Lessing, de Kant, de Herder, de Schelling, de Hegel, en Angleterre de Bacon; en France de Pascal, au XVIII^e et XIX^e siècle de Turgot, de Condorcet, de S. Simon, de Geoffroy et de Pierre Leroux.

A cette opposition des systèmes sur la philosophie de l'histoire

succède, dans la troisième série de thèses leur examen critique (de eo quod assertores veritatis progressivae et relativae iudicandum esse docent, tum de religione generatim, tum nominatim de religione christiana).

Suit une quatrième série composée de théorèmes métaphysiques tendant à établir que la vérité prise en soi et universellement n'est ni progressive ni variable et relative; mais constante, toujours la même, et absolue.

Vient ensuite une cinquième série composée de théorèmes philosophiques ayant pour objet d'établir que la vraie religion n'est pas relative, et qu'il est faux que les formes des religions aient été accommodées aux temps.

La sixième série est composée de théorèmes historico-critiques par lesquels il est établi que la religion chrétienne ne doit point être regardée en général comme un développement de la philosophie grecque et en particulier de la philosophie platonicienne quant à sa partie théorétique, de la philosophie stoïcienne quant à sa partie pratique.

Dans la septième série de thèses composée de théorèmes métaphysiques, le professeur constate quelle est la part de vérité que l'on doit reconnaître comme existant dans la doctrine de la vérité progressive.

Dans la huitième série il passe en revue et formule les principes métaphysiques qui sont le fondement de la science morale et de celle du droit.

Dans la neuvième il traite du sens moral, et de la forme immuable de l'honnête.

Dans la dixième il établit que les lois divines n'émanent pas du simple et pur libre arbitre de Dieu.

Ce programme se termine par une série de thèses ou propositions qui ont pour objet l'examen critique de la fameuse déclaration des droits de l'homme de 1789 prise article par article.

A la vue d'un programme d'enseignement philosophique aussi grandiose dans ses proportions, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il répond à l'idée élevée que nous avons pu nous faire d'un cours de philosophie supérieure. On aurait peine à dissimuler cependant qu'en méditant sérieusement ce programme, on ne s'aperçoive qu'il prête à quelques observations critiques, d'une certaine importance. La méthode est exactement ce qu'elle devait être pour un cours de philosophie supérieure, c'est à dire synthétique. Les principes à leur tour sont généralement irréprochables. Mais quant à la distribution générale et à l'enchaînement logique des thèses, il nous a semblé que le savant professeur était souvent plus dogmatique que démonstratif. Sans doute le cours est divisé en deux années dont la première est consacrée à peu près exclusivement à l'exposition des principes, et dont la seconde est plus particulièrement historique et critique, et il peut être répondu à notre observation que la démonstration des principes, en ce qu'elle peut paraître laisser à désirer dans le cours presque purement théorétique, est complétée par la partie historico-critique du cours de seconde année. Mais il nous semble néanmoins que selon la conception idéale que l'on peut se former d'un tel cours, l'établissement des principes ne doit rien laisser à désirer sous le rapport de leur évidence intrinsèque et de leur enchaînement; que la partie historico-critique ne doit s'ajouter à l'établissement des principes que comme démonstration secondaire venant confirmer la démonstration principale. L'ensemble des preuves nous semblerait ainsi gagner en solidité et en justesse.

Après avoir montré, comme nous l'avons fait, avec quel soin nos Saints Pontifes à côté d'un enseignement théologique hors ligne ont développé l'enseignement philosophique à Rome, il nous semble aisé de faire voir qu'un tel enseignement se justifie assez par lui-même et répond exactement aux besoins de notre époque. On pourrait croire à la vérité après un examen superficiel entrepris à un point de vue purement national, que cette langue latine et cette vieille scolastique, l'union de l'enseignement de la philosophie proprement dite et des sciences mathématiques et physiques rappellent trop ouvertement le bon temps du *Trivium* et du *Quadrivium* qui nous ont dépassés d'un vol si rapide. Mais nous persistons à croire que cette rude discipline intellectuelle qui resta invariable pendant plusieurs siècles, et sous laquelle s'élevèrent un grand nombre de pères et de docteurs de l'Eglise a été loin de nuire à la science sérieuse et forte dont on aimerait à voir encore entourées certaines universités en renom.

Quant à l'enseignement simultané des sciences philosophiques et des sciences mathématiques et physiques, nous aimons à faire observer que cette simultanéité ne ressemble nullement à la confusion et qu'elle est au contraire pour les études une condition de force et de supériorité, puisqu'à Rome les étudiants ne peuvent pas faire leur cours de philosophie, sans être obligés de suivre en même temps deux au trois années au moins les cours de mathématiques et de sciences physiques et naturelles. Il n'en est ainsi, croyons-nous, ni à Paris, ni à Londres, ni à Bruxelles.

On connaît la célèbre inscription que Platon avait mise à l'entrée de son école: *Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre*. On n'a pas oublié non plus que ces grands génies, qui dans l'histoire de la science nous apparaissent comme les représentants des sciences mathématiques, astronomiques, physiques, Descartes, Leibnitz, Newton sont en même temps la représentation du génie métaphysique; preuve nouvelle que les sciences philosophiques d'une part, et de l'autre les sciences mathématiques et physiques se fortifient de pair par leur étroite alliance et leur culture simultanée.

Nous pouvons nous dispenser au même titre de justifier l'emploi de la scolastique et de la langue latine dans l'enseignement philosophique de Rome. Certes nous ne dissimulons pas que la méthode qui semble le plus convenir à l'enseignement philosophique est celle qui s'élève par la dialectique ou induction platonicienne dans les régions de la métaphysique, en prenant pour point de départ l'observation psychologique. Nous reconnaissons également que dans chaque pays l'idiôme national peut avoir ses avantages, est plus souple et plus alerte pour engager la lutte avec les grands systèmes d'erreurs contemporaines. Mais d'autre part il est bien incontestable aussi que l'emploi de la forme scolastique comme discipline intellectuelle est pour l'intelligence une discipline beaucoup plus sévère, qu'elle l'assouplit bien plus merveilleusement, la rend beaucoup plus sagace à poursuivre, à démêler le système caché dans les replis d'une discussion captieuse, et prévient bien plus efficacement la divagation. Au reste l'expérience est faite, et démontre au grand jour que dans toutes nos écoles où la méthode d'observation et d'induction a prévalu, la forme philosophique est généralement trop discursive, se perd trop facilement dans le champ d'observations plus ou moins contestables, qu'elle devient en fin de compte purement critique, ainsi qu'il est arrivé pour l'éclectisme en France. Enfin il ne faut pas oublier que vu les exigences particulières de l'enseignement à Rome, on doit nécessairement employer une langue commune à toutes les nations qui viennent puiser la science aux sources sacrées, et ce n'est que la langue latine qui puisse remplir dans les sciences humaines comme dans les sciences divines, cette condition de catholicité dont on a effacé partout ailleurs jusqu'aux derniers vestiges, au grand détriment de tous les vrais amis de la science, tant religieuse que profane.

Et voilà comme cet enseignement romain que nous venons de décrire ajoute une nouvelle page glorieuse à cette philosophie chrétienne qui a seule la gloire d'être une science constituée, en présence des éternelles variations du rationalisme.

Quoi de plus philosophique en effet que de donner à la raison toute la part d'autonomie à laquelle elle peut légitimement prétendre, de la regarder en même temps comme finie, comme n'étant pas adéquate à la vérité en soi, à l'être infini, objet de ses spéculations! Voilà ce que fait la philosophie chrétienne que l'on affecte souvent de regarder comme une étrangère, ou comme un rêve impossible à réaliser, et qui n'est en définitive que le développement de ce mot bien connu de S. Paul, *rationabile obsequium vestrum*. Oui, la raison a le droit d'examiner les titres de notre foi, qui en sont la base, et les motifs de crédibilité. Mais la vérité étant une et cette absurdité ne pouvant être admise qu'il y ait deux vérités, une vérité philosophique, et une vérité théologique, il s'ensuit qu'il y a obligation pour la philosophie, de s'harmoniser avec la vérité révélée une fois connue, et si elle venait à contredire sur quelque point le dogme et les vérités chrétiennes, de comprendre qu'elle a fait fausse route, et de recommencer son œuvre.

Hors de là nous ne trouverons jamais qu'une philosophie monstrueuse, qui se divinise elle-même et se perd dans ses propres pensées, tandis que la philosophie chrétienne partant de notre contingence et du dogme de la chute originelle si visiblement écrit dans l'âme humaine, dans l'histoire de l'humanité, dans la nature

tout entière, conçoit que dans sa miséricorde infinie Dieu puisse donner à cette raison finie le complément d'une autorité extérieure infinie. Aussi voyez comment elle sait se contenir, se posséder, s'imposer à elle-même des limites nécessaires et sans rien sacrifier de sa légitime autonomie, tantôt prenant pied sur les évidences propres de la raison constate cette merveilleuse harmonie préétablie relativement à un grand nombre de vérités naturelles, tantôt considérant nos adorables mystères dans les rapports les plus universels des êtres, et tantôt portée sur les ailes du génie des S. Augustin, des Bossuet, décrivant des courbes immenses autour du centre de ces incommensurables vérités pour les contempler sous les faces où elles lui apparaissent comme lumineuses. Eh bien, qui osera dire que dans l'humilité des deux grands génies que nous venons de citer, lorsque l'un compose la cité de Dieu, son traité du libre arbitre et de la grâce, lorsque l'autre écrit ses élévations sur le mystères, il y ait plus de dépendance servile que dans le génie de Descartes lui-même.

S'il était besoin de l'autorité d'un autre nom pour affirmer l'harmonie nécessaire de la philosophie et de la religion, Leibnitz grand métaphysicien et génie plus clairvoyant que Descartes, avait pressenti les aberrations, dans lesquelles le rationalisme cartésien devait bientôt jeter la philosophie allemande. Or loin de se ranger du côté de ce divorce radical de la philosophie et de la religion, il protesta contre cette méthode par son puissant exemple. Tout en concevant la synthèse au point de vue rationnel la plus vaste et la plus hardie que nous offre l'histoire de la science, il philosopha toujours en présence des vérités révélées et sonda d'un même regard les profondeurs de la métaphysique et celle des dogmes chrétiens, sans jamais les confondre. Puisse cette heureuse harmonie de toutes les sciences se fortifier de plus en plus et se répandre du sein de l'Eglise dans l'enseignement de tous les pays de la terre dont la politique, le commerce, la prospérité morale et physique semblent réclamer à grands cris le bienfait d'une philosophie chrétienne!

Archéologie.

*Fragment d'un calendrier romain
trouvé près de Saint Paul, hors les murs.*

Quand on a visité l'admirable basilique de la porte d'Ostie, désormais relevée de ses cendres, tout n'est pas fini pour le chrétien et pour l'archéologue. Il faut pénétrer dans le cloître bysantin de S. Paul. D'élégantes colonnes, droites et torses, bizarrement accouplées, soutiennent les arcades de quatre galeries, transformées par les bénédictins en musée épigraphique. Rien n'est plus propre qu'un cloître pareil, à recevoir ces collections intéressantes. La tranquillité et le silence, la lumière atténuée, le voisinage du jardin et de l'eau jaillissante récréent singulièrement l'esprit et l'invitent à la réflexion. L'union inattendue de l'art avec la nature semble favorable à la fois à l'étude et au délassement.

En explorant les alentours du monastère, les religieux ont découvert, sur une petite hauteur, un peu plus loin que la basilique, et à main gauche du chemin d'Ostie, plusieurs sépultures antiques, en forme de bierres, construites, presque à fleur de terre, à l'aide de moellons et de fragments de marbre, ayant appartenu sans nul doute, à des monuments plus anciens. Ces débris divers sont rangés avec un soin fort intelligent, le long des galeries claustrales, et réservés aux études des doctes antiquaires. Il n'en manquera pas certainement pour continuer l'œuvre du père Cornelio Margarini et de Nicolai.

Le bulletin archéologique de Rome, avril 1860, contient une dissertation fort savante de M. de Rossi touchant un fragment de calendrier romain, découvert récemment près de S. Paul, et placé dans le musée du cloître. La *Civiltà Cattolica* en parle assez longuement dans son numéro du 10 janvier, nous allons à notre tour le faire connaître à nos lecteurs. Bien que ce fragment ne présente que les huit premiers jours du mois d'octobre, il offre le plus grand intérêt, soit à cause des nouvelles indications qu'il contient et qui ne se rencontrent dans aucun des calendriers découverts jusqu'à présent, soit parce qu'il remonte à une antiquité fort reculée.

Il consiste en un morceau de marbre oblong, ayant servi à recouvrir une tombe. De tous les débris auxquels il se trouvait mêlé, c'est le seul qui ait un caractère païen. Tous les autres offrent des traces chrétiennes. Ce sont des inscriptions tumulaires, partie entières, partie frustes, dont M. de Rossi fixe l'époque du quatrième au sixième siècle. Le fragment qui nous occupe provenait déjà d'une autre ruine: il est sans nul doute beaucoup plus ancien. Personne n'ignore que dans les siècles de décadence on s'est servi indifféremment de tout ce qui se trouvait sous la main pour reconstruire spécialement des sépultures. C'est ainsi que les fameuses tables des frères Arvales, placées primitivement dans le bois sacré de la déesse Dia, sur la voie de Porto, ont été retrouvées, les unes parmi les sépultures du Vatican, les autres près de la basilique de S. Paul ou sur l'Aventin et dans le cimetière de S. Calixte, le long de la voie Appienne.

Nicolaï décrit un fragment de calendrier, qui commence précisément au 10 octobre, tandis que le nôtre finit au 8 du même mois. Mais à part cette coïncidence, ces deux débris n'ont rien de commun. La composition des deux calendriers est toute différente, la nature de la pierre n'est pas la même, et le fragment décrit par Nicolaï n'a point été trouvé près de S. Paul, il a été transporté de la Sabine.

Voici un aperçu de celui qui nous occupe:

B	K	O	C	T	N	A
FIDEI IN CAPITOL TIGIL. SOR.						B
C	F					C
D	C					D
E	C					E
F	C					F
G	C					G
H	N	O	N	F	JOVI FULG.	H
					JUNONI	I
A	F				INCAMP.	F

Chacun sait que dans l'origine la destination des calendriers fut d'indiquer au public les jours fastes et les jours néfastes. On dit que Numa le premier introduisit, parmi les jours du mois cette différence. Il prétendait que c'était là une des révélations que la Nymphe Egérie lui avait faites dans la grotte des muses. Mais durant de longues années, la connaissance des jours fastes et néfastes fut le privilège du petit nombre. Les Pontifes et les jurisconsultes en gardaient le mystère et le monopole. Caius Flavius, crée édile curule l'an de Rome 449, le livra le premier au public. Il avait été secrétaire du pontife Appius l'aveugle, il fit suspendre, dans le forum, à la grande joie du peuple, des tables où tout le monde pouvait voir quels étaient les jours fastes et les jours néfastes. C'est là, du moins, ce que dit Tite-Live (IX. 16) *Civile jus repositum in penetralibus Pontificum evulgavit fastosque circa forum in albo proposuit, ut, quando lege agi posset, sciretur*. On nommait donc *fastes* les jours où les tribunaux pouvaient poursuivre une cause, où le préteur pouvait prononcer (*fari*) ces paroles solennelles, *do, dico, addico*, qui étaient la formule consacrée du droit romain et équivalaient à ceci: *Do judices; dico jus; addico rem, dominium, debitores etc.*

A l'indication des jours fastes et néfastes, on en joignit d'autres pour la commodité du public: on fixa les jours des comices, lesquels étaient toujours fastes; on introduisit les lettres *nundinales*, qui marquaient le retour des *nundinae*, c'est à dire des marchés ou foires, revenant tous les neuf jours; on nota les *Ludi*, jours de jeux et de spectacles publics, les fêtes et les solennités en l'honneur des différentes divinités, les dédicaces de temples et d'autels, les anniversaires de victoires et d'événements remarquables; ceux de la naissance des Césars ou de leur création.

Ces signes durent varier d'année en année, suivant les nouveaux rites institués, ou les nouveaux princes arrivés au pouvoir: de là vient qu'il est assez facile, de fixer l'époque des fastes diverses, échappées à la destruction. Au surplus, outre la capitale, chaque ville avait son calendrier. On en composait de spéciaux, pour certaines professions, notamment pour les laboureurs, où l'on remarquait la succession des travaux rustiques et les fêtes à observer chaque mois. Il y avait enfin les calendriers des simples particuliers, dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous.

Quant aux formes adoptées pour la confection des calendriers, elles étaient des plus simples et des plus concises. Il s'agissait de

choses fort connues; on employait volontiers les abréviations, les ellipses ou même une simple lettre initiale.

Les jours du mois se notaient ainsi: K. Calendes; NON. nones; EID. ides. On plaçait tout auprès les huit premières lettres de l'alphabet, l'une au dessous de l'autre; leur période indiquait le retour des *nundinae*, dont le jour tombait infailliblement sous la lettre A. Puis venaient les initiales signifiant la qualité du jour: F - *fastus* - N - *nefastus* - C - *comitalis*. Comme certains jours étaient moitié fastes et moitié néfastes, on les notait par les lettres NP - *nefastus priori* (*parte*) ou bien par celles-ci FP - *fastus priori* (*parte*), selon que la journée se trouvait faste pour la première moitié ou pour la seconde. Le premier cas, qui n'était point rare, se rencontrait certains jours que nous nommerions demi-fêtes. Alors les tribunaux étaient interdits le matin, on ne les ouvrait qu'après la célébration de certains rites. On ne rencontre peut-être qu'un seul exemple du second, c'est le 19 août, selon le calendrier du palais Maffei et celui d'Amiterne, où l'on fêtait les *Vinalia*, en faisant à Jupiter des libations de vin nouveau.

Il y avait d'autres jours où certaines heures étaient fastes et certaines autres néfastes: on les indiquait par le signe EN, ce qui voulait dire *endotercisus*, ou bien *intercisus*. Quelques autres, qui n'étaient fastes qu'après l'accomplissement d'un rite spécial, prescrit pour ces jours-là. C'est ainsi que l'on notait de la façon suivante le 24 mars et le 24 mai: Q. REX. C. F. *Quando Rex Comitiavit, Fas*; et le 15 juin, Q. ST. D. F. *Quando Stercus Delatum, Fas*; c'est à dire, pour les deux premiers jours, quand le roi *Sacrificulus* avait accompli le sacrifice dans les comices: et pour le troisième, quand on avait jeté dans le Tibre les immondices du temple de Vesta, que l'on nettoyait ce jour-là.

Voici, quant à l'indication des fêtes, quelques remarques encore. Le calendrier du palais Maffei, le mieux conservé et le plus ancien de tous ceux que l'on a découverts jusqu'à présent, note:

Au 9 de janvier, AGON, *Agonalia*, fêtes en l'honneur de Janus; Aux 11 et 15, CAR, *Carmentalia*, fêtes en l'honneur de Carmenta, mère d'Evandre;

Au 15 février, LUPER, *Lupercalia*, en l'honneur du Dieu Pan;

Au 17, QVIR, *Quirinalia*, en l'honneur de Romulus.

Au 21, FERAL, *Feralia*, en l'honneur des Dieux mânes;

Au 23, TER, *Terminalia*, en l'honneur du Dieu Terme.

Au 24, REGIF, *Regifugium*, en mémoire de la fuite du roi Tarquin, chassé de Rome à pareil jour, et de la liberté conquise par le peuple.

Au 27, EQ, *Equiria*, jeux en l'honneur de Mars, où l'on faisait des courses de chevaux.

Au 6 mars, HOC. DIE. CAESAR. PONTIF. MAX. FACT. EST.

Le calendrier de Prenestre offre pareillement les indications qui suivent:

Au 10 mars, il note: FERIE EX S. C. Q. ... TI. CAESAR PONTIFEX MAX. EST DRVSO ET NOBANO.

Au 23, TVBIL. *Tubilustrium*, cérémonie où l'on immolait à Minerve un agneau, après quoi on purifiait (*lustrare*) les trompettes (*tubæ*) sacrées.

Le 27 est une demi-fête, parce que HOC DIE CAESAR ALEXAND. RECEPIT.

Le mois d'avril est rempli presque tout entier par des divertissements.

Le 4, LUDI. MATRI MAG. jeux en l'honneur de la grande déesse Cibèle: ils se continuent jusqu'au 10, où l'on indique les jeux du cirque LUDI IN CIRC. *Ludi in circo*. Après un jour de répit, recommencent d'autres jeux en l'honneur de Cérès, qui durent huit jours. Au quatrième de ces jours, on marque par le mot FORD. les sacrifices de vaches pleines (*boves fordæ*), que l'on accomplissait en l'honneur de la Terre.

Le 29, outre les jeux du cirque; LUDI IN CIRC., on célèbre les *Cerealia*, CER: c'était la fête solennelle des matrones romaines.

Les derniers jours du mois sont consacrés également à des jeux en l'honneur de Flore, LUD. FLOR. *Ludi Florae*, ou *Ludi Florales*.

Des indications, exprimées d'une manière analogue, se rencontrent dans les mois suivants: ceci suffit pour faire connaître la teneur ordinaire de ce genre d'inscriptions.

Expliquons maintenant le fragment de calendrier, trouvé près S. Paul: c'est une tâche facile.

La première ligne horizontale, donne le premier jour du mois, les calendes d'octobre KOCT. jour *néfaste*, comme l'indique la

lettre N, qui suit. Le second jour est *faste*; il est marqué d'un F; les quatre suivants, marqués d'un C, sont des jours de comices. Puis viennent les *nones* NON, ou septième jour, lequel est *faste*, ainsi que le huitième, qui termine le fragment.

Les huit lettres B C D E F G H A, placées perpendiculairement à la gauche des jours, sont les lettres nondinales: elle forment précisément ici un période complet. Or la lettre A étant destinée à désigner les *nundinae*, le calendrier indique qu'elles tombaient le 8 octobre.

A droite du fragment on remarque une file de six lettres nondinales: elles appartiennent aux six premiers jours du mois de novembre. Elles sont séparées par un intervalle plus grand, parce que l'on a voulu faire correspondre, sur la même ligne horizontale, aux *nones* de novembre, qui tombaient le 5 de ce mois, les *nones* d'octobre qui tombaient le 7.

Deux jours sont fixés pour des rites spéciaux: le premier et le septième. L'un porte: FIDEI. IN CAPITOLIO, et TIGILLI SORORII; l'autre, JOVI FVLGURATORI JVNONIQUE IN CAMPO. Expliquons brièvement ces énonciations, en commençant par la dernière.

Le champ désigné ici est sans nul doute le champ de Mars. La même ellipse se rencontre dans le calendrier Allifane, où l'on voit au 30 juin, FORTVNAI HVIVSCe diei iN CAMPO. Mais qu'il existât dans le champ de Mars un temple ou un autel dédié à Jupiter *fulgurator* et à Junon, aucun écrivain de l'antiquité ne l'a dit, et parmi les inscriptions anciennes, il n'y en a qu'une seule bien authentique, qui rappelle à la vérité un autel et un bois, dédiés à Jupiter *fulgurator ex praecepto Deorum montensium* (elle est rapporté par Valerio Crescentino et Aurelio Esuperanzio); mais le bois et l'autel se trouvaient sans doute sur quelque colline, puisqu'ils avaient été consacrés par ordre des dieux des monts, probablement sur le Quirinal, où l'inscription a été trouvée. Notre fragment de calendrier serait donc le premier à nous apprendre qu'il existait un monument consacré à Jupiter *fulgurator* et à Junon dans le champ du Mars; et ce monument devait être de quelque importance puisque l'on en signale la dédicace dans le calendrier.

Au calendes, nous trouvons, en premier lieu, l'indication du temple de la Foi au Capitole: c'est ce que nous connaissions déjà par le calendrier d'Amiterne, lequel porte au même jour la même note. Au reste ce temple de la Foi du peuple romain au Capitole est des plus célèbres et on le trouve mentionné dans plusieurs diplômes militaires: Les tables de bronze, sur lesquelles ces diplômes étaient gravés étaient affichées au Capitole, dans les voisinage de ce temple. *Ex tabula aenea quae fixa est Romae in Capitolio post aedem Fidei P(opoli) R(omani)*: voilà ce qu'on lit dans le diplôme de Titus; et dans celui de Domitien, on trouve ces mots: *Ex tabula aenea quae fixa est Romae in Capitolio post trophoea Germanici in tribunali, quae sunt in aedem Fidei P(opuli) R(omani)*.

Mais ce qu'il y a ici d'entièrement nouveau, c'est la dédicace du *tigillum sororium*: jusqu'ici on ne l'a trouvée dans aucun autre calendrier.

Ceux qui ont lu dans Tite-Live et dans Denys d'Halicarnasse le fameux récit du combat des Horaces et des Curiaces connaissent bien l'histoire de ce *tigillum*. Ils savent qu'Horace, au retour de sa victoire, tua sa propre sœur devant la porte Capena, indigné qu'elle osât pleurer celui des trois Curiaces, qui étaient son fiancé. Le meurtrier fut condamné à mort, mais sauvé du supplice à grand peine par son père, il fut néanmoins contraint d'expier son crime, en passant, la tête voilée, sous un joug ou une poutre, dont les extrémités s'appuyaient sur deux autels, élevés l'un à Janus Curiacius, l'autre à Junon Sororia.

C'est cette poutre, que l'on nomma *tigillum Sororium* et Tite-Live atteste qu'elle existait encore de son temps, réparée ou remplacée sans cesse aux frais de l'état. Au V^e siècle de notre ère même, les descriptions de Rome le notent comme existant toujours dans la quatrième région ou quartier, non loin du temple de la Paix. Le scholiaste de Bobbio, retrouvé par le cardinal Mai et qui a vécu sans doute dans ce siècle, consigne cette indication: *Id expiamentum memoriae servatum AD HUNC USQUE DIEM tigillum sororium appellatur*.

Or jusqu'à présent rien ne nous avait appris que les romains fêtaient, tous les ans, le jour des calendes d'octobre, la dédicace du *tigillum sororium*: le précieux fragment du calendrier de S. Paul nous l'indique et peut-être faut-il rapporter à la même date l'anniversaire de l'expiation d'Horace.

Il n'y a plus maintenant qu'à fixer l'époque du fragment. Nous ne rapportons pas les doctes inductions du chevalier de Rossi: voici simplement ses conclusions: on croit volontiers un tel maître sur parole.

En comparant ce reste de calendrier avec les autres monuments antiques de même nature on infère, presque avec certitude, qu'il remonte au temps d'Auguste, alors que l'étude des fastes romaines jouissait d'une telle vogue que des grammaticiens et des poètes remarquables, comme Verrius Flaccus et Ovide, s'appliquèrent à les illustrer.

Conférences.

La dernière conférence morale réunie à l'église du séminaire romain le 7 janvier a traité la question suivante:

Un prêtre nommé Titius apprend que son évêque vient de publier un décret ayant pour objet de frapper de censure quiconque possédant quelque manuscrit d'un homme mort en odeur de sainteté, ne le déposerait pas à la chancellerie dans l'intervalle de deux mois, ou qui ne dénoncerait pas les personnes qui en auraient possédé ou qui en posséderaient encore. Il se trouve très contrarié par cette loi, attendu qu'il aurait beaucoup de peine à livrer certains papiers comme traitant d'affaires de conscience et de certains travers assez considérables le concernant. Il se demande ensuite à lui-même ce qu'il aurait à faire, et considérant que les lois humaines n'obligeant pas *cum gravi incommodo* et sous peine de se diffamer, il décide que cette loi ne le concerne point. Mais s'entretenant avec un de ses amis de cette affaire, il en reçoit l'assurance qu'il peut brûler ces lettres, ou s'il en trouve le moyen, les laisser à la chancellerie après y avoir effacé son nom. Ce conseil sourit, et il est aussitôt mis à exécution. Cependant celui qui en était l'auteur conçoit des doutes et s'adressant à un théologien, il lui demande:

1. La crainte de diffamation ou d'inconvénient grave excuse-t-elle de l'omission d'un acte prescrit sous peine de censure?
2. Le conseil donné par l'ami de Titius, a-t-il été bon et licite?
3. Lequel des deux, Titius ou son ami, a-t-il encouru la censure dans le cas qui nous occupe, et à quoi sont-ils tenus?

On reconnaît de prime abord que la question dans les termes où elle est posée, présente une solution facile. L'exposant a commencé par mettre en avant ce grand principe admis dans le droit canonique que la loi humaine n'oblige pas *sub gravi incommodo*. Per conséquent si Titius n'avait pu remettre les lettres qu'il possédait sans léser sa réputation, il n'était pas tenu à obtempérer à la loi portée par son évêque. Quant à son ami qui lui a donné des conseils, on peut entendre ses paroles en deux sens différents, ou bien que Titius était libre de livrer ses lettres au feu, ou d'effacer son nom et de les remettre ensuite à la chancellerie; ou bien qu'il pouvait se soumettre à la loi, s'il parvenait à effacer le nom de manière à écarter tout soupçon de sa personne. Dans la première hypothèse, conclut l'exposant, l'ami aurait mal conseillé, et dans la seconde son conseil eût été licite.

Arrivé à la troisième question, l'exposant déclara que ni l'un ni l'autre avait encouru la censure, ni Titius par la raison qu'il pouvait difficilement éloigner tout soupçon en effaçant son nom, ni son ami parce que tout fait croire qu'il avait donné son conseil dans le sens de la 2^e hypothèse.

La censure fut généralement de l'avis de l'exposant et adopta ses conclusions, après qu'on eut échangé quelques observations peu fondamentales.

Un R. P. Passioniste a fait la pieuse instruction en établissant que le prêtre devait être plus saint que le simple fidèle par la double raison que le prêtre est le ministre de Jésus-Christ sur la terre et le dispensateur de ses mystères.

Bibliographie.

CHRONIQUE DES MISSIONS FRANCISCAINES.

La seconde livraison de la *Chronique des missions franciscaines* a été publiée ces jours derniers. En annonçant la première livraison (septembre et octobre 1860), nous avons fait connaître

le but et le plan de ce nouveau recueil périodique. La livraison qui vient du paraître comprend novembre et décembre.

Nous ne dirons qu'un mot de la première partie, où l'on voit l'établissement des missions franciscaines à Tunis, dans le Maroc et à Ceuta, dès le 13^e siècle.

La seconde partie contient des lettres reçues des missions et des renseignements relatifs à l'histoire contemporaine.

La mission du Maroc a été rétablie en 1859. Il n'y restait qu'un religieux, qui occupait la maison de Tanger; car la dispersion des ordres religieux dans la péninsule espagnole avait tari la source qui alimentait les missions. La S. Congrégation de la Propagande ayant résolu de reconstituer la mission du Maroc, quatre religieux partirent du couvent de Priego, dont la fondation a été favorisée par le gouvernement espagnol dans l'intérêt des missions de l'Afrique et de la Palestine. Les quatre religieux abordèrent à Oran, où ils prêchèrent une mission dans l'église de S. Louis, jadis cathédrale. Ils arrivèrent à Tanger le 10 août 1859. La guerre de l'Espagne avec le Maroc ouvrit une nouvelle carrière à leurs travaux apostoliques. Ils entrèrent à Tétouan, à la suite de l'armée espagnole; dans une mosquée ouverte au culte chrétien le 11 février 1860, ils chantèrent la messe et un *Te Deum* solennel, en présence de toute l'armée; ils y ont célébré ensuite les cérémonies de la semaine sainte, le mois de Marie etc. Le traité de paix du 25 mars 1860 stipule la fondation d'un couvent franciscain à Fez. Il y a présentement deux résidences, Tanger et Tétouan. Le préfet apostolique et deux religieux ont succombé.

A Tripoli les missionnaires franciscains ont ouvert un hôpital dans lequel ils reçoivent les chrétiens du pays, les musulmans, et généralement tous les malheureux qui ont besoin de secours. La grande charité dont ces religieux entourent les malades, n'a pas tardé à produire des fruits de salut par la conversion de plusieurs infidèles, qui ont reçu le baptême à l'article de la mort.

L'Egypte excite avec juste raison la sollicitude des missionnaires. Le vicaire apostolique de cette contrée appartient à l'Ordre franciscain. Un collège a été fondé à Naples pour l'éducation des enfants nègres que l'on peut racheter, et qui retournent ensuite dans leur pays afin d'y propager le christianisme, soit en qualité de missionnaires, soit comme catéchistes et maîtres d'école. Le collège renferme présentement 55 élèves. Les filles sont reçues dans une maison spécialement destinée à cette œuvre de charité. En outre, l'on a institué, avec permission du Saint Père, une congrégation de frères qui professent la règle du tiers-ordre franciscain, et qui ont pour but le soin des malades dans les hôpitaux, la direction des écoles, l'enseignement des arts et métiers etc. Ces jeunes gens sont présentement au nombre de 30. Un monastère de religieuses franciscaines a été ouvert au Caire, pour faire l'école aux jeunes filles, et donner l'hospitalité aux orphelines. On a reçu quelques enfans de grecs schismatiques. La *Chronique* publie une notice biographique de Mgr Guasco, qui a rempli jusqu'à sa mort les fonctions de vicaire apostolique de l'Egypte.

Une lettre de Beyrouth, du 13 novembre 1860, décrit l'état déplorable des chrétiens du Liban, dont les maisons ont été détruites et les champs dévastés. Les protestans spéculent sur la misère de ces pauvres gens afin de les faire apostasier. Ils distribuent de l'argent. Un américain, nommé Simpson, a acheté de la sorte une vingtaine d'enfans, qui seront déportés dans un collège protestant.

La conspiration qui a fait massacrer vingt mille chrétiens dans la Syrie, avait des ramifications dans les autres provinces de l'empire Ottoman. Une lettre de Zumli, en Serbie, porte que le massacre devait avoir lieu le 25 septembre; la vigilance d'un des membres du gouvernement turc a fait manquer le coup.

Les missions des franciscains en Chine remontent au 13^e siècle. Ces religieux possèdent actuellement cinq vicariats apostoliques dans ce vaste continent. Mgr Spelta, vicaire apostolique de Hu-pé, vient d'être constitué par le Saint-Siège visiteur extraordinaire de toutes les missions du céleste empire. Le Saint-Père a érigé la mission de Hu-pé en province régulière, et un noviciat a été ouvert pour les Chinois qui se sentent appelés à l'Ordre franciscain. La *Chronique* donne à ce propos une notice biographique de Mgr Spelta. Sa Sainteté a permis de transporter à Rome les saintes déponilles du vénérable Jean de Triora martyrisé en 1816. Une lettre de Shang-hai, du 23 août 1860, annonce que l'autorité ecclésiastique de Macao, se prêtant de bonne grâce à cette trans-

lation, enverra le corps du vénérable serviteur de Dieu jusqu'à Hong-Kong.

L'Amérique renferme un grand nombre de missions franciscaines. Au Nord, la province de Westphalie alimente les missions de Quincy et d'Effingham. Dans la première résidence, les religieux, outre le ministère apostolique, enseignent les lettres aux jeunes étudiants du collège public. A Effingham, il est question de leur confier le séminaire. Une lettre de Terre-Neuve, du 22 novembre 1860, annonce la fondation prochaine d'un couvent franciscain.

La mission de Tarairi, dans la Bolivie, est établie depuis quatre ans. Les nouveaux chrétiens, attaqués par 25 tribus, ont été sauvés par des signes visibles de l'intervention divine. Cette chrétienté se compose actuellement de 1000 familles.

Un collège de franciscains existe à Postossi, Amérique du Sud. Il a été visité dernièrement par Mgr Eyzaguirre, délégal apostolique et visiteur de toutes les chrétientés et missions américaines. C'est ce qu'annonce une lettre du supérieur de ce collège, du 9 novembre 1860.

Pendant les mois de novembre et décembre, 24 religieux sont partis de l'Europe pour la Confédération Argentine.

Chronique.

S. E. le cardinal-vicaire, vient de publier la notification suivante, sur l'œuvre de la Sainte Enfance:

« Si la constance des martyrs, parmi tant de preuves de la mission divine de Jésus-Christ, n'eût pas été sans cesse également un argument irréfragable de la divinité et de la sainteté de son Eglise, nous en rencontrerions aujourd'hui des témoignages évidents et presque universels dans toutes les parties du monde, mais d'une manière spéciale dans les contrées de la Chine.

» Après une persécution terrible, qui a duré plusieurs années, avec une incroyable intensité, nous sommes heureux, ô romains, de vous annoncer que les chrétiens de ce pays ont été, comme dit S. Augustin, victorieux dans leurs paroles, victorieux dans leur confession, victorieux dans le témoignage qu'ils ont rendu à la vérité: *vicerunt in verbis, vicerunt in poenis, vicerunt in confessione*.

» Une nouvelle ère de paix, grâce à Dieu, commence maintenant dans cet empire céleste, où, il y a peu de jours encore nous avons compté les victoires des martyrs par leurs combats et nous nous glorifions de ce que le nombre de leurs couronnes ait égalé celui de leurs épreuves.

» Une terre empourprée du sang précieux de tant de héros ne pourra être que féconde au profit de l'Eglise. Ces héros triomphent maintenant et le labarum de salut s'est élevé tout à coup dans la capitale de l'empire et les fidèles sont consolés et tous peuvent l'adorer publiquement.

» Vous aviez une commune patrie, avec plusieurs des ouvriers évangéliques de ces contrées, votre charité, vos aumônes et vos prières leur ont servi de secours et d'encouragements dans leurs combats, et vos souffrances d'ailleurs ne sont guère différentes des leurs. Aussi nous nourrissons l'espoir que votre victoire sera pareille et la gloire commune, et universelle, si vous leur ressemblez dans les prières que vous adressez en commun au Tout-puissant. Voilà pourquoi, en rappelant aux associés de la Sainte-Enfance, la célébration annuelle du triduum solennel, nous vous invitons en même temps tous, ô romains, à assister à ce pieux exercice, afin d'obtenir du dispensateur de tout bien, par l'intercession de l'immaculée mère du Verbe, la fermeté dans votre foi, la constance dans votre espérance et l'ardeur de la charité envers les persécuteurs même de l'Eglise du Jésus-Christ.

» Ce triduum solennel aura lieu dans la vénérable église des RR. PP. Trinares, via Condotti, les 1, 2 et 3 février prochains, à 3 heures et demie de l'après-midi. Après la récitation du chapelet, il y aura sermon approprié à la circonstance, et à la suite de courtes prières, l'exercice sera clos par la bénédiction du Saint Sacrement.

» Sa Sainteté, notre Saint Père le pape Pie IX, a daigné accorder l'indulgence plénière à toute personne qui s'étant confessée et ayant communie y assistera, chacun des trois jours, et l'indulgence partielle de sept ans et autant de quarantaines pour chaque

jour du triduum. Le désir de profiter de telles grâces spirituelles, doit animer encore plus votre piété, que nous savons du reste toujours empressée, lorsqu'il s'agit d'œuvres, qui ont rapport aux batailles et aux triomphes de la foi catholique.»

Rome le 12 janvier 1861.

— Une autre notification de S. E. le cardinal vicaire prescrit une neuvaine préparatoire à la fête de la Purification; la voici :

« La fête prochaine de la Purification de la très Sainte Vierge nous offre les plus lumineux exemples de ces vertus, opposées plus directement aux vices qui triomphent aujourd'hui et qui occasionnent à tant de personnes leur ruine spirituelle et temporelle.

» L'amour pour la sainte humilité, la pureté, l'obéissance, la charité envers Dieu et envers les hommes sont les motifs qui poussent la mère de l'homme-Dieu à courir au temple pour offrir son fils, se purifier elle-même, bien qu'elle n'eût pas besoin de purification et se montrer, comme une simple femme ordinaire, obéissante aux prescriptions de la loi mosaïque. Ne sont-ce pas là, fidèles, les vertus qui reprochent à une bonne partie des chrétiens actuels les vices par lesquels ils se laissent entraîner, sans réfléchir aux horribles conséquences qui en dérivent?

» Cet orgueil qui les aveugle, et qu'ils ne songent qu'à assouvir, en se grandissant eux-mêmes, en foulant aux pieds les droits d'autrui, en violant par l'injustice et la fraude ses propriétés, en dépouillant le prochain; cet esprit de licence, qui brisant les freins de la saine morale, cherche à corrompre les mœurs de populations entières et qui pour trouver toujours de nouveaux prosélytes répand ces écrits et ces dessins dont aurait rougi même l'honnêteté payenne; cet esprit d'insubordination, non seulement aux lois de l'Eglise, mais jusqu'aux préceptes du décalogue qui sont la loi naturelle et divine, en sorte que pas un seul de ces commandements n'est respecté, ni accompli par eux; ne sont-ce pas là des vices opposés aux vertus que nous exhorté à pratiquer la Mère de Dieu dans sa Purification?

» Or l'Eglise de Jésus-Christ a toujours eu le soin spécial de proposer, dans le cours de l'année, aux considérations des fidèles les événements admirables de notre religion et les faits si instructifs que nous présente l'Evangile. Et c'est là précisément le but que veut atteindre le Pasteur Souverain des chrétiens, en les invitant à de pieuses neuvaines, lorsque viennent les fêtes principales de la Mère de Dieu, afin que toujours plus épris de la vertu, ils se confirment dans sa pratique, s'ils sont justes, ou qu'ils y reviennent, s'ils sont pécheurs.

» Si nous nous préparons avec des dispositions pareilles à la fête prochaine de la purification de la Ste-Vierge, si nous recourons à son patronage efficace, dans un esprit d'humilité, d'obéissance et de pureté, nous respirerons cette paix du cœur, que ni l'abandon aux passions, ni le démon, ni le monde, mais Dieu seul peut nous procurer et nous obtiendrons le fruit du sacrifice que son fils accomplit pour nous.

» Souvenons-nous enfin, ô fidèles, que cette fête est pour nous un jour de douce mémoire. La suspension des divertissements publics, et le jeûne strict auquel notre capitale est tenue par vœu, nous rappellent bien l'admirable protection de Marie à notre égard.

» Les exercices de la neuvaine, par commandement exprès du Souverain Pontife auront lieu dans toutes les églises paroissiales, dans celles qui sont dédiées à la Sainte Vierge; et dans les oratoires nocturnes, pour les hommes seuls; on pourra également les pratiquer dans d'autres chapelles, si on le veut. Sa Sainteté accorde l'indulgence de sept ans toutes les fois que l'on assistera à la neuvaine, et l'indulgence plénière aux personnes qui y auront assisté au moins cinq fois, pourvu qu'elles se soient confessées et qu'elles aient communie dans le cours de la neuvaine ou le jour de la fête, en priant pour les besoins de l'Eglise.

» Pendant toute cette neuvaine, après la récitation de prières analogues, le chant des litanies et de l'antienne *Sancta Maria succurre miseris*, on chantera le *Tantum ergo* et l'on donnera la bénédiction du très Saint Sacrement. Les personnes vivant en communauté pourront réciter les prières susdites, afin de gagner l'indulgence, dans le lieu où elles se réunissent d'ordinaire pour leurs exercices de piété. Les curés et les confesseurs reçoivent les permissions accoutumées pour les infirmes et les prisonniers.

» Profitons, ô fidèles, de cette belle occasion d'honorer Marie, en imitant ses vertus, et par notre religion et notre ferveur con-

solons cette bonne Mère l'Eglise, contrainte de pleurer sur la mort spirituelle de tant de fils ingrats, qui n'écoutent plus sa voix maternelle et qui provoquent d'eux-mêmes la sentence de leur condamnation.» Rome le 17 janvier 1861.

— Vendredi, 18 janvier, fête de la chaire de S. Pierre à Rome, il y a eu chapelle pontificale dans la basilique du Vatican.

Les cardinaux se sont réunis dans la chapelle de la Piété, changée, pour la circonstance, en *aula paramentorum*. Sa Sainteté s'y est rendue de son appartement, elle y a pris les habits pontificaux, la chape blanche et le trirègne et en est sortie portée sur la *sedia gestatoria*. Les chanoines de S. Pierre, les bénéficiers et les clercs bénéficiers se tenaient, rangés sur deux files, à la porte de l'*aula paramentorum*: lorsque le Souverain Pontife a paru les musiciens du chapitre ont entonné, sur un mode solennel, l'antienne: *Tu es Petrus*. La garde palatine formait la haie dans la nef sur le passage du cortège, le garde noble et une partie de la garde suisse suivaient ou précédaient Sa Sainteté. Elle est descendue de la *sedia* à la chapelle du Saint Sacrement où elle a fait sa prière, puis elle est remontée jusqu'au pied de la confession.

Le Saint Père a commencé aussitôt la messe avec S. E. le cardinal Mattei, archiprêtre de la basilique, qui devait la célébrer pontificalement.

Anciennement la messe de ce jour était chantée par le dernier cardinal de l'ordre des prêtres. Comme le Souverain Pontife seul célèbre les saints mystères sur l'autel majeur, l'officiant du jour recevait un bref où la permission de la dire exceptionnellement se trouvait consignée: Le bref demeurait affiché toute la journée sur une des colonnes de la confession.

Le 20 décembre 1775, le Pape Pie VI publia un bref qui désignait l'archiprêtre de la basilique comme devant toujours célébrer la messe pontificale devant le Souverain Pontife, sur le maître autel, le jour de la chaire de S. Pierre. Néanmoins l'expédition du bref spécial est toujours observée.

Après les versets et le psaume Sa Sainteté est allée s'asseoir sur le trône, élevé au fond de la basilique: les cardinaux assistants, S. E. Don Giovanni Colonna, prince assistant au trône, S. E. le marquis Antici Mattei, sénateur de Rome, les évêques assistants, les prélats de la maison pontificale ont pris leurs places respectives.

A l'évangile, Don Rochus Micara, un des élèves de l'académie ecclésiastique, a prononcé un sermon latin sur la solennité. C'est un privilège accordé à l'académie par le pape Pie VII, qui en a été le restaurateur. Le sermon imprimé est distribué aux assistants: après la fonction celui qui l'a prononcé est conduit par le président de l'académie à l'appartement pontifical, et il est admis à l'honneur de présenter lui-même un exemplaire de son discours à S. S.

On a entendu, à l'offertoire le célèbre mottet *Tu es Pastor ovium* de Palestrina.

Après la messe Sa Sainteté est retournée dans son appartement, avec le même cortège.

La fête de la Chaire de S. Pierre est fort ancienne; mais elle était négligée dans quelques églises. En 1557, le 23 janvier, le pape Paul IV rendit un décret qui en prescrivit la célébration solennelle au 18 janvier, dans toute la chrétienté. Il avait en vue de réfuter, par cette mesure, l'opinion obstinée des protestants, qui prétendaient, sans aucune preuve positive, que S. Pierre n'était jamais venu à Rome. Cependant la bulle *Ineffabilis*, qui a le même objet ne fut publiée que l'année suivante, dans le consistoire du 14 janvier 1558.

La fonction pontificale avait lieu d'abord dans le palais apostolique; mais en 1566, au 18 janvier, Cornelius Firmanus, maître des cérémonies, note dans son journal, que la fête fut célébrée dans la basilique, parce qu'on n'eut pas le temps de préparer la chapelle Pauline, à cause de l'élection de S. Pie V, qui eut lieu le 7 janvier et de son couronnement, fixé au 17. Depuis lors l'usage s'établit de célébrer la fonction dans la basilique du Vatican.

L'après midi, les vêpres ont été chantées très solennellement, en présence du sacré collège, invité par S. E. le cardinal archiprêtre. A leur sortie, les cardinaux ont reçu ses remerciements. Un excellent orchestre et deux chœurs de voix se sont fait entendre, durant l'office. Une foule considérable n'a cessé de remplir la vaste basilique. — Le soir, la ville de Rome a été illuminée.

Un avis de S. E. le cardinal vicaire en date du 21, prévient

que l'archiconfrérie des amants de Jésus et Marie fera donner, suivant l'usage, les exercices spirituels dans la vénérable église des SS. Cosme et Damien au Forum, pendant les trois jours de carnaval. Le 2 février prochain, à deux heures de l'après midi, les membres de l'archiconfrérie partiront de cette église et se rendront en procession au Colysée pour faire le chemin de la croix. Au retour, vers trois heures, il y aura une prédication dans l'église, suivie de la bénédiction du très-Saint Sacrement. Le dimanche suivant, 10 février, communion générale vers 8 h. du matin. — S. E. se promet que les fidèles voudront signaler leur piété en prenant part aux religieux exercices de l'archiconfrérie, dans ces jours, où tant de chrétiens cherchent ailleurs leur divertissement.

— Nous recevons de bonne source les nouvelles suivantes de Gaëte. Le dernier bombardement a fait peu de mal à la place. La reine montre un courage tout à fait au dessus de son âge et de son sexe, elle n'a que dix-neuf ans. Souvent elle accompagne le roi dans ses tournées, elle va visiter en personne les militaires blessés, elle dit qu'elle aime mieux que le roi tombe mort d'un coup de bombe que de le voir tomber aux mains de Cialdini, comme prisonnier.

Monseigneur Pietro Giannelli, nonce de Sa Sainteté, son auditeur et son secrétaire donnent personnellement leurs soins aux blessés, avec un dévouement apostolique.

On sait que les ambassadeurs des diverses puissances s'étaient rendus de Rome à Gaëte, pour complimenter Leurs Majestés à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi. C'était avant le blocus de la place, signifié par le Piémont en date du 19 courant.

Le roi François II les remercia de leur témoignage de sympathie, les assura que sa constance dans la lutte était invincible, car il se battait pour un principe. « Je ne défends pas seulement ma couronne, disait-il, je défends la cause de la justice et le principe élémentaire de propriété, qui sauvegarde même celle des simples particuliers. » Puis il pria instamment ceux qui en auraient la faculté de demeurer dans la place, comme témoins irrécusables de ses actes: tous sont demeurés très volontiers; mais comme ils pensaient que leur voyage serait de courte durée, ils n'étaient point pourvus de ce qui est nécessaire pour un long séjour. Ils ont fait demander des hardes et des habits à leur collègues accrédités auprès du Saint-Siège. Un navire espagnol chargé de leur en porter s'est approché de Gaëte: il n'a pu pénétrer dans la place.

Et l'on a maintenant en Europe le spectacle singulier d'un siège commencé et d'un blocus signifié contre le droit des gens, qui interdit à des puissances qui ne sont point en guerre avec la cour de Naples toute communication avec leurs ambassadeurs accrédités auprès de cette cour.

Un télégraphe optique a été établi entre Gaëte et l'intérieur de la péninsule, pour donner des nouvelles du roi à la reine, sa belle-mère, réfugiée à Rome et à ses enfants. Ce télégraphe ne fonctionne pas encore régulièrement.

— Par billet de la secrétairerie d'Etat Sa Sainteté a daigné comprendre parmi les protecteurs de l'académie pontificale de théologie de l'université romaine S. E. le cardinal Camille di Pietro. — Rome le 21 janvier.

— De toutes les parties du monde, le produit des collectes du denier de S. Pierre continue d'arriver à Rome. Il se monte présentement à deux millions trois cent mille écus. Le Saint Père voit surtout dans ces offrandes une preuve du zèle des catholiques pour la cause de la vérité et de la justice, et de leur amour pour la religion. Son cœur en est grandement consolé.

Il a été particulièrement touché des protestations et des offrandes qui lui sont venues de son ancien diocèse d'Imola, où il a laissé d'impérissables et grands souvenirs. Bien que le diocèse soit peu étendu, il a adressé déjà à Sa Sainteté une somme de trois mille cinq cents écus.

Toutes les parties de l'Europe ont envoyé leur contingent et l'ont fait accompagner le plus souvent, d'adresses touchantes. Les fidèles de l'Amérique ne restent point en arrière dans ce témoignage universel.

Les catholiques de S. Jean Nouveau-Brunswick, Etats-Unis, se sont réunis en meeting dans l'église cathédrale, à l'issue de vèpres, en décembre dernier. Leur évêque, Mgr Sweeny a prononcé

un discours et aussitôt après, une adresse a été votée au Saint Père et un comité organisé pour recueillir les offrandes en faveur du Saint-Siège. (Journal de Rome 21 janvier).

— On lit dans le journal de Rome du 24 courant:

« Diverses correspondances de la province de Frosinone nous font connaître les détails d'une agression violente faite par les piémontais, le 22, contre le monastère de Casamari, domaine pontifical, dans le district de Veroli. Cette attaque a tous les caractères d'une vandalisme sacrilège. Plusieurs officiers se trouvaient dans la bande; cependant les vases sacrés ont été emportés, les saintes espèces profanées, les provisions gâtées, les religieux frappés et chassés et le feu mis au monastère. »

L'espace nous manque pour faire connaître à nos lecteurs la célèbre abbaye de Casamari, établie sur les ruines d'une villa de Caius Marius, et l'un des plus beaux monuments monastiques de l'Italie. Elle était occupée par les cisterciens.

— Les quatre compagnies de zouaves pontificaux parties de Rome les 11 et 13 de ce mois tiennent garnison à Monte Rotondo, petite ville à 18 milles de Rome, sur la rive gauche du Tibre. Elles occupent le chateau du lieu appartenant au prince de Piombino. La santé des troupes est excellente. — Grâce aux nouveaux volontaires arrivant chaque semaine deux nouvelles compagnies vont bientôt se trouver sur pied.

— Jeudi 24, une vingtaine de soldats irlandais de la brigade de S. Patrice et quatre de leurs officiers se sont rendus aux catacombes de S. Calixte avec plusieurs élèves de la Propagande. L'un de ces derniers, Don Elfer, suisse de nation, a célébré les saints mystères près de la tombe de Ste Cécile. Il a donné la sainte communion à tous ses condisciples et à quatorze militaires, dont quatre officiers.

— Voici le bref adressé par S. S. à M. J. d'Anselme en lui conférant la décoration de l'ordre Pie. Nous le publions pour faire connaître à nos lecteurs la teneur accoutumée des diplômes de ce genre.

PIE IX. PAPE. Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

Il est bien juste que le Pontife romain accorde des insignes d'honneur aux hommes illustres qui ont témoigné hautement par leur actes leur fidélité et leur dévouement envers le Saint-Siège apostolique. Or vous avez donné de cette fidélité et de ce dévouement une preuve remarquable, bien-aimé fils, vous qui, après vous être enrôlé dans notre armée, pour protéger les droits du Saint-Siège, vous êtes battu vaillamment contre les agresseurs du domaine pontifical, tout à fait disposé à donner votre vie pour la cause de la justice.

Aussi pour récompenser dignement votre valeur, nous avons résolu de vous conférer la dignité de chevalier. Et désireux de vous accorder une distinction spéciale, nous vous absolvons pareillement en vue de la présente faveur, de toute excommunication et interdit, comme de toute autre ecclésiastique censure, sentence et peine, si vous en aviez encouru quelqu'une, et vous en déclarant relevé, nous vous choisissons, instituons et nommons par les présentes chevalier de l'ordre Pie de la troisième classe et nous vous comprenons dans cette ordre très honorable de chevalerie.

C'est pourquoi nous vous accordons le droit de porter l'insigne du même ordre, qui sera suspendu à un ruban de soie de couleur bleue et placé sur le côté gauche de la poitrine, suivant l'usage des autres chevaliers.

Donné à Rome, près S. Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 24 octobre 1860, de Notre Pontificat la 15^e année.

Signé G. Card. della Genga.

Inscription: Au bien-aimé fils Jules Marie Edmond D'Anselme de Puyssaye, soldat dans l'armée pontificale.

— Par bref en date du 21 janvier 1861, Sa Sainteté a daigné conférer la décoration de l'ordre de Pie IX, 3^e classe à M. Michel O'Connel, du comté de Kerry, Irlande, sous-lieutenant dans l'ancien bataillon de S. Patrice, cette récompense est motivée par la brave conduite de M. O'Connel dans la dernière campagne.